

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.

TOME II.


FID.C



RÉFLEXIONS

M O R A L E S

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN,

AVEC DES REMARQUES.

NOUVELLE ÉDITION.

T O M E I I.



A B O U I L L O N ;

Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXVIII.

250.312 - A

FID.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 1

LECTURE 2

LECTURE 3

LECTURE 4

LECTURE 5

LECTURE 6



RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE SIXIEME.

I. **L**A matiere de l'Univers est obéissante & souple, & l'esprit qui la gouverne, n'a en soi aucune cause qui le porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté; aussi ne fait-il aucun mal, & rien n'est blessé par cet esprit. Or, c'est lui qui

6 *Réflexions Morales*

produit & qui consomme toutes choses.

II. Quand tu fais ton devoir , ne t'informe point si tu as froid ou chaud ; si tu es accablé de sommeil , ou si tu as bien dormi ; si l'on parle bien ou mal de toi ; si tu meurs , ou si tu fais quelque autre chose : car la mort est aussi une action de notre vie ; & dans toutes les autres , il suffit de bien faire ce qu'on fait.

III. Regarde au dedans de toutes choses , & ne te laisse jamais tromper ni à leur qualité , ni à l'éclat qui les environne.

IV. Toutes les parties de ce Univers changeront bientôt : car ou elles s'exhaleront en vapeurs , s'il est vrai que leur matière soit une & simple , ou elles seront dissipées.

V. L'esprit qui gouverne tout, fait ce qu'il fait; pourquoi il le fait; & la matiere dont il le fait.

VI. La meilleure maniere de se venger, c'est de ne ressembler point à celui qui nous fait injure.

VII. Fais consister ta joie & ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action, en te souvenant toujours de Dieu.

VIII. La partie supérieure de notre ame s'excite, se tourne, se remue comme il lui plaît, se rend telle qu'il lui plaît, & fait que tout ce qui arrive, lui paroît tel qu'il lui plaît.

IX. Chaque chose arrive selon la nature du tout, & non pas selon aucune autre nature qui l'environne, ou qui soit enfermée au dedans, ou suspendue au dehors.

X. Ce monde est ou un assemblage confus de parties qui tendent toutes à se désunir & à se séparer ; ou une union , un ordre & une providence. Si c'est le premier, d'où vient que je desire de demeurer plus long-tems dans une si grande confusion, & au milieu d'un si grand amas d'ordures ? & qu'y a-t-il que je doive plus souhaiter, que d'être bientôt réduit en poussière ; de quelque manière que ce soit ? Mais pourquoi me troubler ? cette dissipation ne viendra-t-elle pas aussi enfin jusqu'à moi, quoi que je fasse ? Et si c'est le dernier, j'adore l'Auteur de mon être, je l'attends de pied ferme, & je mets toute ma confiance en lui.

XI. Quand les choses qui t'environnent, te forcent à te troubler, reviens à toi au plus vite, & ne

de Marc Antonin. Liv. VI. 9

fors pas de cadence plus que la nécessité ne le veut. Le moyen de s'affermir dans cette sorte d'harmonie & de cadence dont je parle, c'est d'y rentrer toujours.

XII. Si tu avois une mâtatre & une mere tout en même tems, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de l'autre. Ta mâtatre, c'est la Cour; & ta mere, c'est la Philosophie. Tiens-toi donc toujours auprès de celle-ci; repose-toi dans son sein; elle te rendra supportable à la Cour, & te fera trouver la Cour supportable.

XIII. Comme on juge des viandes, & qu'on dit, c'est un poisson, c'est un oiseau; & du vin de Phalerne, c'est le jus d'un tel raisin; & de la pourpre, c'est de la laine de brebis teinte dans le sang d'un cer-

tain coquillage ; & comme par le moyen de ces réflexions on examine à fond chaque chose & on connoît ce qu'elle est : il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie : lorsque les choses qui passent pour les plus dignes d'être approuvées, se présentent à notre imagination, il faudroit les dépouiller, pour ainsi dire, & voir à découvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat que donne la renommée : car cet éclat étranger est un grand trompeur ; & lorsque tu crois être parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans un sujet, c'est alors qu'il te trompe avec le plus d'adresse. Pense donc souvent à ce que Cratès disoit de Xénocrate même :

XIV. Le peuple, n'admire presque que deux sortes de choses, ou

celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois; ou celles qui ont une nature vivante & végétative, comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux qui sont un peu au dessus du peuple, réduisent leur admiration aux choses purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui sont plus polis & mieux instruits que ces derniers, n'admirent que ce qui a une ame universelle, mais une ame mécanique & industrieuse; ou bien ils font consister simplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'esclaves. Mais celui qui honore comme il doit cette ame raisonnable, universelle & politique, ne se soucie d'aucune de ces choses; il s'attache uniquement à entretenir son

ame dans les mouvemens raisonnables & utiles à la société, & à coopérer en tout avec cette ame universelle dont il est lui-même une partie.

XV. Une chose se hâte d'être, une autre de n'être plus, & une grande partie de celle qui est, est déjà passée. Ces changemens continuels renouvellent incessamment le monde, comme la rapidité du tems, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les siècles. Dans ce courant continuel, qui est-ce qui voudroit s'attacher à des choses si passageres, & sur lesquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'est comme si quelqu'un mettoit son affection à un de ces petits oiseaux qui volent dans l'air, & que nous avons perdus de vue presque aussi-tôt que nous les avons apperçus. C'est-là

l'image de notre vie, qui n'est qu'une vapeur du sang & une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois, & le rendre, ce que nous faisons à tous momens, voilà justement ce que c'est que mourir; c'est à-dire, remettre l'entiere faculté de respirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avant-hier.

XVI. Ce qui mérite notre estime, ce n'est ni de transpirer, cela est commun aux plantes; ni de respirer, cela est commun aux animaux; ni d'avoir une imagination capable de recevoir l'impression des objets; ni de suivre ses mouvemens comme des marionnettes; ni de vivre ensemble; ni de se nourrir; car se nourrir & rejeter ce qu'il y de a superflu dans les alimens, c'est une même chose. Qu'est-ce

donc qui mérite notre estime ? Est-ce de recevoir des applaudissemens ? Non. Est-ce d'avoir des acclamations & des louanges ? Non ; car les louanges & les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues. Voilà donc la porte fermée à la vaine gloire ; que reste-t-il que nous devons estimer digne de nos soins ? C'est , à mon avis , d'agir conformément à notre condition , & de remplir tous nos devoirs. Et c'est à quoi nous sommes conduits & excités par l'exemple de tous les métiers & de tous les arts. Car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en sorte que leurs ouvrages répondent au dessein pour lequel on les a faits. C'est le but du vigneron qui cultive la vigne ; celui de l'écuyer qui dresse des che-

vauz, & celui du chasseur qui dresse des chiens. L'éducation & l'instruction des enfans, à quoi tendent-elles? Voilà ce que nous appellons estimable. Quand tu seras bien persuadé de cette vérité, tu ne te mettras nullement en peine d'acquérir toutes ces autres choses. Mais ne peut-on pas toujours les estimer? Si tu les estimes, tu ne seras donc jamais ni libre ni content de toi-même, ni exempt de passion: car il faut nécessairement que tu aies de l'envie & de la jalousie; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires; & que tu dresses incessamment des embûches à ceux qui le possèdent. En un mot, il est entièrement impossible que celui qui manque de quelqu'une de ces choses, ne soit

troublé, & qu'il n'accuse à tous momens les Dieux; au lieu que l'estime & le respect que tu as pour ta propre raison, font que tu es agréable à toi-même, commodé pour la société, & d'accord avec les Dieux. C'est-à-dire, que tu reçois avec joie tout ce qu'ils t'envoient & qu'ils t'ont ordonné.

XVII. Les élémens se meuvent en haut, en bas & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres; mais c'est quelque chose de plus divin; & par un chemin plus difficile à comprendre, elle arrive toujours à son but.

XVIII. Que veulent dire les hommes? Ils refusent leurs louanges à ceux qui vivent en même tems qu'eux, & ils desirent avec empressement d'être loués de ceux qui vivront après, & qu'ils ne ver-

de Marc Antonin. Liv. VI. 17
font jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loués de ceux qui sont morts long-tems avant que nous soyons venus au monde.

XIX. Parce qu'une chose est difficile pour toi, ne t' imagine pas qu'elle soit impossible à un autre. Mais tout ce qui est facile & possible à un autre, sois persuadé qu'il n'est pas impossible pour toi.

XX. En faisant nos exercices, quelqu'un nous a égratigné ou blessé d'un coup de tête : mais nous n'en faisons pas semblant, nous n'en sommes point offensés, & nous ne nous défions pas de cet homme-là, comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni

comme ayant quelque soupçon ; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de notre vie ; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait , & recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous ; car , comme je l'ai déjà dit , il est permis de les éviter sans leur témoigner ni soupçon ni haine.

XXI. Si quelqu'un peut me reprendre , & me faire voir que je prends mal une chose , ou que je la fais mal , je me corrigerai avec plaisir : car je cherche la vérité , qui n'a jamais blessé personne ; au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.

XXII. Je fais ce qui est de mon devoir , & toutes les choses du

monde ne sauroient ni m'inquiéter , ni me troubler : car ce sont ou des choses inanimées ou des choses destituées de raison , ou des choses qui errent dans les principes , & qui ne connoissent pas le bon chemin.

XXIII. Sers-toi de tous les animaux , & en général de toutes les autres choses ; sers-t'en , dis-je , noblement & librement , comme un homme qui a de la raison , doit se servir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes , sers-t-en selon les loix de la société , comme on doit se servir de personnes raisonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions , & ne te mets point du tout en peine combien de temps tu le pourras faire. Trois heures de vie suffisent , pourvu qu'on les passe en cet état.

XXIV. Alexandre-le-Grand & son muletier ont été réduits au même état après leur mort. Car ils sont rentrés dans les premiers principes de cet Univers, où ils ont été également dissipés en atomes.

XXV. Considere combien de choses se passent en même tems & dans un moment, dans ton corps & dans ton esprit, Cela t'empêchera de t'étonner de toutes les choses différentes qui arrivent en même temps, dans ce tout qu'on appelle le monde.

XXVI. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'est-il pas vrai que tu lui diras distinctement toutes les lettres? Mais si quelque autre s'en fâche, t'amuseras-tu aussi à te fâcher contre lui? ne continueras-tu pas plutôt à compter douce-

de Marc Antonin. LIV. VI. 21
ment & tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre? Souviens-toi qu'il en est de même de tous les devoirs de notre vie; l'accomplissement de chacun d'eux consiste en un certain nombre de choses. Dans tout ce que tu fais il faut les observer toutes, & les remplir en allant ton chemin sans te troubler, & sans te mettre en colere contre ceux qui se fâchent contre toi.

XXVII. N'y a-t-il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paroissent utiles & convenables? Or, c'est en quelque maniere ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils péchent: car alors ils pensent courir à leur bien; mais ils se trompent, me diras-tu. Redresse-les

donc, & leur fais voir, sans te fâcher, en quoi ils se trompent.

XXVIII. La mort est la fin du combat que nos sens se livrent; c'est le repos de tous les mouvemens contraires & causés par nos passions, qui nous remuent comme les ressorts remuent les marionnettes; c'est la cessation du travail d'esprit & du soin qu'on a du corps.

XXIX. C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.

XXX. Prends bien garde de ne pas dégénérer en Tyran. Ne prends point cette teinture; on ne la prend que trop aisément. Conserve-toi donc simple, bon, entier, grave & sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les Dieux, doux, humain, & ferme

dans la pratique de tes devoirs. Combats courageusement pour demeurer tel que la Philosophie t'a voulu rendre. Révere les Dieux ; procure le salut aux hommes. La vie est courte ; & le seul fruit de cette vie terrestre, c'est la sainteté & les bonnes actions. Gouverne-toi en tout comme un disciple d'Antonin. Souviens-toi de sa constance dans tout ce qu'il avoit entrepris avec raison ; de son égalité en toutes choses ; de sa sainteté ; de la sérénité de son visage ; de sa douceur ; du mépris qu'il avoit pour la vaine gloire ; de sa grande application aux affaires ; comme il ne laissoit jamais rien passer sans l'avoir bien examiné & bien compris. Remets-toi souvent devant les yeux avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de lui ; quel soin

il avoit de ne rien entreprendre avec précipitation ; avec quel dédain il rejettoit la calomnie , avec quelle exactitude il s'informoit des mœurs & des actions de chacun. Il n'étoit ni médifant , ni timide , ni soupçonneux , ni sophiste , nullement difficile pour son logement , pour sa bouche , pour son lit & pour ses habits , ni mal aisé à servir ; il aimoit le travail ; il étoit lent à se mettre en colere , mangeoit peu , & pouvoit être depuis le matin jusqu'au soir au Conseil , sans être obligé d'en sortir pour ses nécessités , dont l'heure étoit toujours réglée. N'oublie jamais à quel point son amitié étoit égale & constante ; combien il étoit aise qu'on s'opposât librement à ses avis , avec quelle joie il écoutoit ceux qui en donnoient de meilleurs :

Enfin

Enfin , souviens-toi qu'il étoit religieux sans superstition , & tâche de l'imiter en toutes ces bonnes qualités , afin que ta dernière heure te trouve en aussi bon état , que la sienne l'a trouvé.

XXXI. Réveille-toi , rappelle tes esprits , & reconnois que ce qui te trouble n'est qu'un songe ; réveille-toi encore , & fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce songe.

XXXII. Je suis composé d'un corps & d'une ame ; tout est indifférent à mon corps , car il ne peut rien distinguer. Tout est aussi indifférent à mon ame , excepté ses propres opérations. Or , toutes ses opérations dépendent d'elle. Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement qui lui soient chères ; les passées & celles qui sont à ve-

nir, lui sont également indifférentes.

XXXIII. Ni le pied ni la main ne sont chargés outre leur nature ; pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied , & la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme en tant qu'homme ; il n'est point chargé au delà de sa nature , pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. S'il n'est point chargé au delà de sa nature, il n'a donc point de mal.

XXXIV. La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs , aux débauchés , aux parricides & aux tyrans ?

XXXV. Ne vois-tu pas que quoique les artisans cedent à certains ignorans jusqu'à un certain point, ils ne laissent pas de suivre

toujours les regles de leur art, & ne peuvent se résoudre à s'en éloigner? Eh! n'est-ce pas une chose horrible, qu'un Architecte & un Médecin aient plus de respect pour leur art, que l'homme n'en a pour le sien, qui lui est commun avec les Dieux?

XXXVI. L'Asie & l'Europe ne sont que de petits coins du monde. La mer entiere n'est qu'une goutte de cet Univers. Le mont Athos n'est qu'une petite motte de terre; tout le tems présent n'est qu'un point de l'éternité; toutes choses sont viles, petites, muables & périssables: mais elles viennent de cette intelligence universelle, ou en sont des suites nécessaires. La gueule des lions; les poisons, & tout ce qu'il y a de nuisible, sont, comme les épines & les borbiers,

les accompagnemens des choses belles & bonnes. Ne t' imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la Divinité que tu réveres, ni qui soit indigne d'elle ; mais remonte à l'origine de toutes choses, & considère-la bien.

XXXVII. Celui qui voit ce qui se passe présentement, a tout vu, & ce qui a été depuis l'éternité, & ce qui fera jusqu'à l'infini : car toutes choses sont semblables, & par leur nature & par leur forme.

XXXVIII. Pense très-souvent à la liaison & à la sympathie que toutes les choses du monde ont entre elles : car elles sont toutes liées & entrelassées, & par cette raison, elles ont une mutuelle affection les unes pour les autres ; & celle-ci n'est qu'une suite de celle-là, à cause du mouvement local, de l'ac-

de Marc Antonin. LIV. VI. 29
cord & de l'union de la matiere.

XXXIX. Accommode-toi aux affaires qui te sont destinées , & t'accoutume à aimer , mais véritablement , tous les hommes avec lesquels tu vis.

XL. Tout instrument , outil ou vaisseau qui fait bien ce à quoi il est destiné , est en bon état : cependant l'ouvrier s'en est allé & l'a abandonné. Mais il n'en est pas de même dans les effets de la Nature. La même vertu qui les produit , demeure toujours au dedans ; c'est pourquoi tu dois l'honorer davantage , & penser que si tu vis & te gouvernes selon ses ordres , toutes choses te réussiront selon les desirs de ton ame , comme elles réussissent à cet agent universel selon les desirs de la sienne

XLI. Si tu es dans ce faux pré-

jugé, que ce qui ne dépend point de toi est un bien ou un mal, il est impossible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échapper, tu n'accuses les Dieux, & que tu ne haïsses les hommes, qui seront ou que tu croiras la cause de ton malheur : & voilà la source de toutes nos injustices. Au lieu que si nous étions bien persuadés que notre bien & notre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous resteroit aucun sujet ni de nous plaindre des Dieux, ni de haïr les hommes.

XLII. Nous travaillons tous à un même ouvrage ; les uns le sachant, les autres sans le savoir ; comme je pense qu'Héraclite a dit, que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui se fait dans cet Univers. Celui-ci travaille d'u-

ne maniere , & celui-là d'une autre : mais celui qui se plaint , qui s'oppose à ce qui se fait , & qui tâche de le détruire , travaille doublement ; & le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Vois donc avec quels ouvriers tu veux te mettre : car celui qui gouverne tout , te recevra où tu voudras , & se servira fort bien de toi. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une Comédie un vers ridicule , pour me servir de la comparaison de Chrysispe.

XLIII. Le Soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluie ? *Esculape* celles de la terre ? tous les astres ne sont-ils pas différents , & ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule & même chose ?

XLIV. Si les Dieux ont consulté

sur mon sujet , & sur ce qui doit m'arriver , je suis sûr qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire : & il est impossible d'imaginer un Dieu qui agisse sans conseil. Or, quelle raison auroient les Dieux de me faire du mal , & que leur en reviendrait-il , ou à eux , ou à cet Univers , dont il ont tant de soin ? Que s'il n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier, ils ont consulté sur ce qui regarde le général : je dois donc embrasser & recevoir avec joie tout ce qui m'arrive , puisqu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien , ce qu'il est impie de croire, ne faisons ni vœux , ni sacrifices , ni sermens ; en un mot, ne faisons rien de tout ce que nous pratiquons ,

comme vivant & conversant avec les Dieux, & les ayant toujours présens. Retranchons-nous à consulter chacun pour soi-même, car cela est permis. Cette consultation ne peut être que sur l'utile : or, ce qui est utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature & sa condition. Ma nature est raisonnable & socia-ble ; j'ai une Ville & une Patrie ; comme Antonin, j'ai Rome ; & comme homme, j'ai le monde ; ce qui est utile à ces communautés, est donc leur unique bien.

XLV. Tout ce qui arrive à chacun, est utile à l'Univers, & cela suffit. Mais on peut encore aller plus loin, & ajouter que si on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui est utile à un homme, est utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* est ici dans un

sens commun & général pour des choses qu'on appelle moyennes & indifférentes , c'est-à-dire , qui ne font ni un bien, ni un mal.

XLVI. Comme dans les théâtres, & dans toutes sortes de spectacles, il arrive que les mêmes choses représentées plusieurs fois, te fatiguent & te dégoûtent ; de même tu devrois avoir toujours du dégoût & t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie : car toutes choses & en haut & en bas sont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Jusques à quand donc ?

XLVII. Considere souvent combien d'hommes de différentes professions & de différentes nations sont morts, & promene ta pensée jusques à Philistion, à Phébus, & à Origanion. Passé de là à une autre sorte de gens, & dis en toi-mê-

me : il faut descendre tous dans le lieu où sont tant de grands Orateurs, tant de graves Philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate ; tant de Héros de l'antiquité, tant de grands Capitaines de ces derniers tems, tant de Rois ; où sont Eudoxe, Hipparque, Archimede, & tant d'autres grands & sublimes génies, qui n'ont pas eu moins de patience & de capacité, que de courage ; enfin, où sont tous ces plaisans de profession, comme Menippe & les autres qui ont tourné en ridicule cette vie caduque & de peu de durée. Tous ces gens-là sont morts depuis long-tems ; quel malheur en est-il arrivé, & à tous les autres qui sont morts comme eux, & dont on ne fait pas même le nom ? Il n'y a donc ici qu'une chose digne de notre estime :

c'est de vivre tranquillement parmi les menteurs & les injustes, en conservant toujours la justice & la vérité.

XLVIII. Quand tu voudras te réjouir, pense aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-ci; à la modestie de celui-là, à la libéralité d'un autre, & ainsi du reste: car il n'y a rien de plus réjouissant que l'image des vertus qui, éclatant dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, sautent en foule à nos yeux. C'est pourquoi il faut les avoir toujours présentes.

XLIX. Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, & de n'en pas peser trois cens? Ne sois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, & de n'en pouvoir

vivre davantage : car tu ne dois pas être moins satisfait du tems qui t'est assigné , que de la quantité de matiere qui t'a été donnée.

L. Tâche de persuader les hommes ; si cela ne se peut , fais malgré eux ce que la justice demande de toi. Si l'on emploie la force pour t'en empêcher, souffre-le avec douceur, ne t'en afflige point , & convertis cet obstacle en une occasion d'exercer une autre vertu : car tu dois te souvenir que tu n'entreprends rien qu'avec exception , & que tu ne desires pas l'impossible. Que desires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien. Tu t'y es porté , n'en demande pas davantage. Quand nous avons contribué de tout ce qui dépendoit de nous, nous devons tenir pour fait ce

que nous avons eu dessein de faire.

LI. L'ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre; le voluptueux le met à contenter ses passions : mais celui qui a de la raison , l'établit dans les actions qui lui sont propres

LII. On peut s'empêcher de juger d'une telle chose , & d'en être troublé : car les choses n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles.

LIII. Accoutume-toi à écouter sans aucune distraction ce qu'on te dit ; & entre , autant qu'il se peut , dans l'esprit de celui qui te parle.

LIV. Ce qui n'est pas utile à l'essaim , ne peut être utile à l'abeille.

LV. Si les matelots maltrai-

tent leur pilote , & les malades leur médecin , à qui auront-ils recours ? Et comment l'un travaillera-t-il à sauver son vaisseau , & l'autre à guérir ses malades ?

LVI. De tous ceux qui sont venus avec moi au monde , combien en est-il déjà sorti !

LVII. Ceux qui ont la jaunisse , trouvent le miel amer. Ceux qui ont été mordus d'un chien enragé , craignent l'eau , & les enfans ne trouvent rien de plus beau qu'une balle. Pourquoi donc te fâcher de tout ce qui arrive ? Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toi , que la bile sur celui qui a la jaunisse , & le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu ?

LVIII. Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta pro-

pre nature , & il ne t'arrivera rien qui soit contre les loix de la nature universelle.

LIX. A quelles gens veut-on plaire ? quels biens prétend-on gagner , & par quels moyens ? Le tems viendra promptement engloutir toutes choses. Combien en a-t-il déjà englouti !





REMARQUES

SUR

LE SIXIEME LIVRE.

LA matiere de l'Univers est obéissante & souple.] Antonin avoit corrigé l'opinion extravagante de quelques Stoïciens, qui soutenoient que Dieu trouvoit quelquefois la matiere désobéissante & revêche ; & que comme il ne l'avoit pas créée, & qu'elle étoit éternelle aussi-bien que lui, il n'avoit sur elle qu'un pouvoir fort limité ; impiété que les Sts. Peres ont heureusement combattue.

Aussi ne fait-il aucun mal.] Rien n'est plus contraire à la nature de Dieu, que de faire du mal. Il n'est point l'auteur des maux, comme le croyoient les Manichéens & les Marcionites. Mais ce qui nous paroît un mal, n'est qu'un châtiement & une peine dont Dieu se sert pour

nous convertir ; & c'est ainsi qu'il faut entendre ce que Dieu dit dans Isaïe : *Ego Dominus faciens pacem & creans malum ;* Isaï. 45. 7. & dans Michée : *Quia descendit malum à Domino in portas Jerusalem.* Mich. 1. 12.

II. *Car la mort est aussi une des actions de notre vie.*] Que cela est vrai & heureusement dit ! mourir, c'est agir ; & action pour action, il vaut autant faire celle-là qu'une autre, pourvu qu'on la fasse bien.

IV. *Car ou elles s'exhaleront en vapeurs ; s'il est vrai que leur matière soit une & simple.*] Antonin considère ici la matière sous les deux différentes idées qu'en ont eu les Philosophes. Les uns ont dit qu'elle étoit une & simple, & que les quatre élémens n'étoient composés que de la jonction de ses différentes parties. De sorte que la mort des élémens, s'il faut ainsi dire, étoit de retourner comme une vapeur dans la première matière ; & les autres ont considéré les quatre élémens comme autant de principes différens & détachés les uns des autres. De

forte que la mort des êtres qu'ils composoient, n'étoit que la séparation, la dissipation, la division de ces mêmes élémens qui retournoient dans leur premier être.

V. *L'Esprit qui gouverne tout, fait ce qu'il fait.*] Antonin dit ceci pour appaiser les troubles & les inquiétudes où l'on est sur chaque accident. Dieu fait ce qu'il fait ; il a ses vues & ses desseins ; c'est à nous à nous abandonner à sa conduite.

VI. *La meilleure maniere de se venger.*] Ce mot est divin ; il est pris sur celui de Diogene. Quelqu'un lui ayant demandé : *Comment pourrai-je me venger de mon ennemi ?* il lui répondit : *En te rendant honnête homme.*

VII. *En te souvenant toujours de Dieu.*] Car les meilleures actions sont imparfaites & mortes, si, en les faisant, on a d'autre objet que Dieu.

IX. *Chaque chose arrive selon la nature du Tout, & non pas selon aucune autre.*] Ce monde matériel n'est pas capable de se conduire lui-même, car il est privé

de raison & de sentiment. Il faut donc qu'il soit conduit & gouverné par quelque Nature entièrement différente de la matiere. Cette Nature ne peut être autre que celle du Tout, celle qui a créé le Tout : car ce ne peut pas être quelque Nature particuliere de l'une de ses parties ; elle seroit insuffisante ; & d'où viendrait-elle ? De dire que c'est une Nature universelle, différente de celle du Tout, cela est contradictoire, & ne peut être imaginé. D'ailleurs où sera cette Nature ? environnera-t-elle le monde, ou sera-t-elle renfermée au dedans ? Mais cela seroit plus capable de détruire que de conserver le monde. Sera-t-elle donc suspendue au dehors ? Mais qui peut imaginer une substance & un espace au delà de l'Univers, qui comprenne & renferme toutes choses ? C'est donc une demonstration, que la raison qui a créé le monde, est la même qui le gouverne, & par conséquent que tout ce qui arrive à toutes ses parties, leur est propre, convenable & utile.

X. Ce monde est ou un assemblage cen-

fus.] Ce n'est pas qu'Antonin doute de ce qu'il doit croire ; il s'en est assez expliqué ailleurs : mais il veut faire voir que quel que soit le vrai des deux systêmes qui regnent, ou celui des Epicuriens, qui font le hasard le maître du monde ; ou celui des Stoïciens, qui en donnent à la Providence l'entier gouvernement, on doit attendre patiemment la mort, sans la desirer & sans la craindre.

XI. *Quand les choses qui t'environnent, te forcent à te troubler.*] Cet article est parfaitement beau. Mais il faut en démêler la beauté, qui ne seroit peut-être pas sensible à tout le monde. Quand nous sommes troublés par les objets qui nous environnent, c'est nous qui sortons hors de nous-mêmes, pour aller chercher ces objets qui se tiennent tranquillement dehors, comme Antonin l'a déjà prouvé. En sortant ainsi hors de nous, il ne se peut que nous ne sortions de la cadence, & que nous ne rompions l'harmonie & le concert que notre ame fait avec l'ame du monde, pendant qu'elle est attentive à ses fonctions, & qu'elle

est parfaitement d'accord avec elle. Cela suffit pour faire entrer dans la pensée d'Antonin.

XII. *Si tu avois une marâtre & une mere tout ensemble.*] Cette idée de comparer la Cour à une marâtre, & la Philosophie à une mere, me paroît admirable. Combien de gens renversent aujourd'hui cet ordre, & font de la Cour leur mere, & leur marâtre de la Philosophie ou de la Religion !

Elle te rendra supportable à la Cour, & te fera trouver la Cour supportable.] Ce passage me paroît remarquable. Un grand Empereur reconnoît qu'il n'y a que la Philosophie, c'est-à-dire, la piété, qui puisse rendre la Cour supportable à un Prince, & un Prince supportable à la Cour.

XIII. *Et de la pourpre, c'est de la laine de brebis.*] C'est sur cela qu'est fondé le mot d'un Philosophe, qui dit à un jeune homme qui s'enorgueillissoit d'être bien vêtu : *Mon petit mignon, lui dit-il, une brebis a porté cela avant toi, & ce n'étoit qu'une brebis.*

Pense donc souvent à ce que Cratès disoit de Xénocrate même.] Xénocrate étoit un Philosophe d'une gravité si grande & si austere , qu'elle avoit donné lieu au Proverbe , *plus grave que Xénocrate.* Cratès faisoit l'anatomie de cette gravité , & prouvoit que ce n'étoit qu'ostentation & que faste , & qu'il n'y avoit rien de vrai. Puis donc que tant de fausseté se trouve dans un Philosophe , comment seroit-il possible qu'il n'y en eût pas dans toutes les autres choses , où chacun ajoute comme il lui plaît , & autant qu'il lui plaît. Ce passage est plus beau qu'il ne paroît d'abord.

XIV. *Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses.* Il n'y a rien de plus vrai que ces degrés différens d'admiration , selon les différens degrés de capacité & d'intelligence.

Ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties , comme les pierres , le bois.] Cet endroit étoit difficile. Je crois en avoir rendu le sens. Antonin suit ici l'opinion des anciens Philosophes qui divisoient

les corps en corps qui n'existent que par la seule liaison, que les Platoniciens appelloient simple, comme les pierres, le bois séparé de son tronc, &c. en corps entretenus par la nature, c'est-à-dire, qui ont une ame, végétative, comme les plantes, les arbres, &c. & en corps qui ont une ame comme tous les animaux. Antonin ne se contente pas de partager ces derniers en animaux sans raison & en animaux raisonnables; il en fait trois classes. La première est des animaux. La seconde des hommes, qui ont véritablement une ame raisonnable: mais c'est une ame ou qui n'agit point en eux, ou qui ne paroît agir que par la facilité qu'elle leur donne à réussir dans les arts, ou à connoître les chefs-d'œuvres; & la troisième est de ceux qui ont une ame universelle, c'est-à-dire, une ame éclairée, pure & lumineuse, comme la Divinité, dont il croyoit qu'elle étoit une partie.

Mais une ame méchanique & industrielle.]
 Antonin met donc dans cette troisième classe, c'est-à-dire, deux degrés seulement

ment

ment au dessus du peuple, ceux qu'on appelle aujourd'hui des curieux, s'ils ne sont que curieux, & s'ils ne savent admirer qu'une porcelaine, qu'un tableau, qu'un bronze : & il veut qu'ils n'aient point de part à cette ame universelle & politique, qui fait toute la noblesse & toute la grandeur de l'homme.

XV. *Attirer l'air une seule fois, & le rendre, voilà justement ce que c'est que mourir.*] On ne peut pas donner une idée plus douce de la mort, ni qui puisse nous la rendre plus familière. En effet, mourir n'est autre chose que respirer pour la dernière fois ; & c'est la chose du monde qui devoit paroître la plus aisée.

XVI. *Les louanges & les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues.*] Il fait allusion à un passage d'Euripide, qui dans l'*Hécube* appelle les louanges & toute la réputation, des bruits de langues.

L'éducation & l'instruction des enfans, à quoi tendent-elles ?] Elles ne tendent, ou ne doivent tendre qu'à les rendre propres à remplir tous les devoirs de leur condi-

tion. C'est-là leur véritable but. Mais aujourd'hui parmi ceux qui élèvent des enfans, il s'en trouve bien peu qui se le proposent, ou qui le connoissent. Quelqu'un a fort bien dit : *Notre institution a pour sa fin , non de nous rendre bons & sages, mais savans ; nous savons décliner vertu, si nous ne savons l'aimer.*

XVII. *Les élémens se meuvent en haut, en bas & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres.*) Les élémens cedent aux obstacles qu'ils rencontrent dans leur chemin, & prennent une autre route : mais le propre de la vertu, c'est de ne pas céder aux difficultés, & de tirer de ces difficultés une nouvelle force, qui rend sa course plus légère, plus droite & plus prompte. On doit dire de la vertu ce qu'Horace a dit de l'or :

*-----perrumpere amat saxa , potentior iclu
fulmineo.*

Et par un chemin plus difficile à comprendre.) On connoît les effets de la vertu, sans connoître ses voies, qui sont incompréhensibles à l'esprit humain.

XVIII. *Que veulent dire les hommes.*)

Il n'y a pas de plus grande injustice, ni de plus sotte vanité, que celle des hommes qui, par envie, refusent à leurs contemporains, dont ils voient & connoissent les vertus, les louanges qu'ils attendent eux-mêmes de ceux qui naîtront après eux, & qu'ils ne verront jamais.

C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas été loués.) En effet, ceux qui veulent tant être loués de la postérité, devraient s'affliger de n'avoir point eu de part aux louanges de ceux qui sont morts avant qu'ils fussent au monde: car cela est égal. Il n'y a pas plus de raison à l'un qu'à l'autre, si l'on considère la louange seule & séparément.

XIX. *Parce qu'une chose est difficile pour toi, ne t'imagine pas qu'elle soit impossible à un autre.*) Le but d'Antonin est de faire cesser la révolte de ses sens qui lui vouloient faire trouver les maximes des Stoïciens trop rudes, & qui lui disoient incessamment, *nimis dura præcipiunt*. Sa réponse est excellente, & contient un précepte admirable, dont nous devrions pro-

fiter. Il n'y a rien qui nous soit plus naturel que de croire impossible ce que nous trouvons difficile ; & sur ce pied-là, nous prenons la liberté de condamner des exemples de vertu que nous appelons outrés, parce que notre lâcheté nous les fait paroître au dessus de nos forces. Nous leur prêtons un vice qui n'est qu'en nous. Mais ces mêmes exemples que nous condamnons, nous condamneront à leur tour, en nous convainquant que c'est la volonté qui nous a manqué, & non pas la force.

XX. En faisant nos exercices, quelqu'un nous a égratigné.) On ne peut rien imaginer de mieux sur cette matière. Ce monde n'est qu'un champ, où nous nous exerçons. Mais nous sommes assez malheureux & assez brutaux pour faire un véritable combat de cet exercice, & c'est ce qu'Antonin veut prévenir par cette réflexion aussi sage que solide.

XXII. Je fais ce qui est de mon devoir.) Antonin rassemble ici les trois genres de choses qui peuvent nous troubler dans la pratique de nos devoirs ; & il n'y a per-

sonne qui ne voie le ridicule qu'il y a à céder aux unes ou aux autres.

XXIII. Sers-toi de tous les animaux ; & en général de toutes les autres choses.)

Antonin se fonde sur ce principe, que Dieu a créé les choses les moins parfaites pour les plus parfaites. La lumière naturelle avoit appris aux Philosophes cette vérité.

XXV. Considere combien de choses se passent en même tems & dans un moment dans ton corps & dans ton esprit.) Cela

est très-vrai. Si l'on considéroit bien attentivement, & avec une sérieuse réflexion, toutes les opérations de l'ame qui fonde les cieux & la terre ; qui répond en même tems à mille sentimens & à mille pensées ; qui conserve en elle mille vestiges de faits différens, & mille idées qui font comme les patrons des choses qu'elle opere, & qui enfin, mesure l'infini, on ne s'étonneroit plus des merveilles que l'on voit opérer tous les jours à l'Esprit qui gouverne le monde. Ce qui se fait dans le corps, n'est guere moins merveilleux, quoiqu'il ne soit pas

d'une si grande étendue. Ses différentes fonctions, ses mouvemens, l'usage différent & admirable de tous ses ressorts, les changemens qui lui arrivent, enfin toutes les différentes choses qui s'y passent dans un même moment, devroient nous occuper assez pour nous empêcher d'admirer tout ce qui arrive aux choses qui nous environnent.

XXVI. *Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin.*) Cette comparaison si simple n'est pas moins belle que les plus nobles. Comme le nom d'Antonin ne subsiste plus, si en l'écrivant on oublie une seule lettre ; de même, si dans l'accomplissement des choses qui constituent chacun de nos devoirs, nous en oublions une seule, tout le reste est absolument perdu. Il en est de même de la Loi, qui est composée d'un certain nombre de commandemens. si on en viole un seul, on les viole tous. Car je crois que ce passage d'Antonin peut fort bien servir à expliquer le célèbre passage de Saint Jacques : *Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, fac-*

tus est omnium reus. Ep. de S. Jacq. ch. 11. 10. Or, quiconque ayant gardé toute la Loi en viole un seul précepte, est coupable comme l'ayant toute violée.

XXIX. C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.) La vérité qu'Antonin nous découvre ici, est d'une plus grande étendue qu'il n'a cru. Il a voulu dire simplement que dans le travail qu'il faut faire pour acquérir la vertu, l'ame est d'ordinaire plutôt lassée que le corps. Celui-ci auroit encore des forces pour continuer sa poursuite, lorsque la première se rebute, & est entièrement découragée. Mais ne pouvons-nous pas dire, avec autant ou plus de raison, que c'est une chose bien honteuse que dans le combat que le corps a avec l'esprit, celui-ci se lasse le premier de sa résistance, se rend lâchement l'esclave de son ennemi, obéit à ses loix. On peut encore donner un troisième sens à ces paroles d'Antonin. C'est que le corps est infatigable dans la poursuite de ce qui lui paroît son véritable bien; ni travaux, ni dangers, rien ne le rebute; au lieu que

l'ame n'est pas plutôt entrée dans le chemin de la vertu, que la moindre difficulté l'effraie, & la fait souvent succomber dès le premier pas.

XXX. *Prends bien garde de ne pas dégénérer en Tyran.*) Pour s'exprimer sensiblement, Antonin a forgé un mot qui me paroît remarquable : car c'est comme si nous disions aujourd'hui : *Prends bien garde de ne pas Césariser* : c'est-à-dire, n'imites pas les manières tyranniques des Césars. Ce sage Empereur ne pouvoit pas mieux marquer l'horreur qu'il avoit pour les premiers Césars, qui avoient assujetti leur patrie. Mais dira-t-on, pourquoi Antonin ne rendoit-il pas aux Romains leur première liberté ? Ce n'étoit plus la même chose. Ce pouvoir, qui avoit été d'abord une usurpation tyrannique, étoit devenu légitime en plusieurs manières, par succession de tems.

Gouverne-toi en tout comme un disciple d'Antonin.) Antonin ne perd point d'occasion de témoigner l'admiration & la vénération qu'il conservoit pour la mémoire d'Antonin-le-Pieux, qu'il tâchoit

d'imiter en tout. On a vu le portrait qu'il en a fait dans le premier livre; en voici un autre qui n'est pas moins beau, ni sans doute moins ressemblant.

Et pouvoit être depuis le matin jusqu'au soir, sans être obligé d'en sortir pour ses nécessités.) Nous sommes devenus aujourd'hui si délicats, que je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de gens qui trouveront qu'Antonin auroit bien pu se passer d'ajouter ce trait. Pour moi, je suis bien aise qu'il ne l'ait pas oublié.

XXXI. *Réveille-toi, rappelle tes esprits.*) Antonin se parle ici à lui-même après son réveil; & profitant de l'occasion d'un songe qui l'avoit inquiété, il s'exhorte à se réveiller encore, pour juger des accidens de la vie, comme il a jugé de ce songe. Il y a beaucoup de finesse dans ce tour.

XXXII. *Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement, qui lui soient chères; car les passées, &c.*) Le passé ne se rappelle plus, & l'avenir est incertain & hors de notre puissance. Il n'y a donc que le présent dont nous devons nous soucier, &

d'autant plus que Dieu ne nous jugera que sur le présent, & non pas sur le passé, comme Saint Jérôme l'établit dans ses Commentaires sur le XXXIII. Chapitre d'Ezéchiel. Le passé ne doit pourtant pas nous être si indifférent, que nous ne nous en souvenions point pour en faire pénitence. David ne se contentoit pas d'avoir renoncé à son péché; il s'en souvenoit toujours, & disoit incessamment dans sa conversion : *Et peccatum meum contra me est semper*, & mon péché est toujours devant moi.

XXXIII. *Ni le pied ni la main ne sont changés contre leur Nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied.*) Ce raisonnement est très-solide. Jamais le pied, la main, l'œil, &c. ne sont las de faire ce qui est de leur devoir. La lassitude qui leur arrive, ne vient pas d'eux; elle vient d'ailleurs. La conséquence qu'Antonin en tire, est aussi fort juste. Pendant que l'homme fait le devoir de l'homme, il ne peut être surchargé, & par conséquent il n'a point de mal. Il a beau dire, je suis accablé, je n'ai plus.

de force ; cette excuse est inutile : *Si dixeris, vires non suppetunt ; qui inspector est cordis, ipse intelligit, & servatorem animæ tuæ nil fallit, reddetque homini juxta opera sua.* Prov. 24. 12. Si pour vous empêcher de faire du bien, vous dites, je n'ai plus de force ; celui qui sonde les cœurs le fait. Rien n'est caché au Sauveur de votre ame, & il rendra à chacun selon ses œuvres.

XXXIV. *La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs ?*) Et par conséquent elle ne peut être le souverain bien. Car Antonin a déjà prouvé que le souverain bien n'est rien de tout ce qui peut tomber en partage aux vicieux.

XXXV. *Ne vois-tu pas, quoique les artisans cedent à certains ignorans jusqu'à un certain point, ils ne laissent pas de suivre toujours les regles de leur art.*) Cet article, bien entendu, paroitra d'une beauté admirable. Antonin veut dire, que comme les artisans suivent toujours les regles de leur art, & laissent parler les ignorans sans les choquer, & sans rien changer dans leur dessein pour tout ce qu'ils peu-

vent dire, l'homme devoit faire de même dans son métier, qui est plus noble que tous les autres. Quel est ce métier? C'est de faire du bien. Il faudroit donc qu'il fît son métier, sans se mettre en peine de toutes les contradictions des vicieux & des ignorans, qu'il doit écouter avec fermeté, sans leur témoigner ni chagrin, ni colere.

Eh, n'est-ce pas une chose horrible qu'un Architecte ou un Médecin!] Antonin met ici les Architectes & les Médecins parmi les artisans vulgaires. Voilà des titres peu honorables pour deux professions qui ont toujours été & qui sont encore en si grand honneur. Pour les Architectes, il y a peut-être moins de lieu de s'en étonner. L'Architecture a fait plus de mal que de bien aux hommes, qui étoient mille fois plus heureux pendant qu'ils ignoroient tous ses ordres, & les différentes manières de bien bâtir. Mais pour les Médecins, qu'on a appellés *égaux aux Dieux*, & dont on a dit que la science étoit descendue du ciel, on s'en étonneroit sans doute avec plus de justice, si l'on ne se

souvenoit qu'Antonin fuit ici non seulement les Stoïciens, qui ne faisoient aucun cas de la santé du corps, & qui n'estimoient que celle de l'ame; mais aussi les Platoniciens, qui ne considéroient que la morale & la science par laquelle on apprend à connoître Dieu, & qui appelloient tout le reste des arts mécaniques & vils.

Qui lui est commun avec les Dieux.) Voilà qui est bien honorable pour l'homme, d'avoir le même métier que Dieu, s'il est permis de parler ainsi; & il devroit bien faire plus de cas d'une chose qui l'associe avec la Divinité même.

XXXVI. *La gueule des lions, les poisons, & tout ce qu'il y a de nuisible.)* Il revient à ce qu'il a déjà dit, que tout ce qui paroît ou nuisible, ou inutile dans la Nature, n'est nullement indigne de la Divinité. Car outre que tout cela peut avoir son utilité particulière, que nous ignorons, il fait d'ailleurs une beauté dans le tout; dont il est une espèce d'accompagnement. C'est pour prouver cette vérité, que quelques Auteurs se sont at-

tachés à décrire l'utilité & les perfections de la cendre & du fumier. Mais Saint Augustin va même plus loin: car il dit que les supplices & les miseres des damnés contribuent à la beauté du monde, puisqu'ils sont des suites nécessaires de l'ordre, & que l'ordre vient de Dieu.

XXXVIII. *A cause du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.)* L'un & l'autre sont également nécessaires, l'accord & l'union de la matiere. Sans cela, tout est mort. Antonin combat ici l'opinion des Epicuriens sur le vuide.

XL. *Tout instrument, outil, ou vaisseau qui fait bien ce à quoi il est destiné, est en bon état: cependant l'Ouvrier s'en est allé, & l'a abandonné.)* Ce Chapitre est parfaitement beau; mais le sens en est un peu caché. Voyons si nous ne pourrions pas l'éclaircir & le rendre sensible. Antonin veut dire, que si les ouvrages qui sortent de la main des habiles maîtres, sont propres aux usages auxquels ils sont destinés, & répondent à l'intention de l'Ouvrier, quoiqu'il les abandonne après les avoir achevés, on doit être encore

plus persuadé que les ouvrages de la Nature sont en état de répondre aux desseins de cette bonne mere, qui ne les abandonne jamais, & qui agit toujours au dedans d'eux. Et cela étant, on peut donc tirer de là cette conséquence sûre, que si l'homme, qui est le plus parfait ouvrage de la Nature, veut suivre ses ordres, il réussira selon les desirs de son ame, qui n'a de volupté que celle de la Divinité, qu'Antonin appelle l'*Ame du monde*, & l'*Agent universel*, dont les Stoïciens vouloient que l'ame de chaque particulier fût une partie. Il n'y a rien de plus solide que ce raisonnement; aussi est-il très-conforme aux vérités que la Religion nous enseigne.

XLII. *Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le sachant, les autres sans le savoir.*) Antonin veut dire que les desseins de la Providence s'accomplissent, quoi que nous fassions, & que nous y aidons & coopérons avec Dieu, ou d'une volonté franche, ou sans le savoir, ou même malgré nous; & c'est une vérité constante, qu'il met ici dans tout son jour.

Que ceux qui dorment , aident & contribuent à ce qui se fait dans cet Univers.) Car le sommeil étant une des opérations de la Nature , il faut nécessairement qu'il se rapporte à une fin , & qu'il opere une action.

Travaille doublement.) Cela est heureusement dit. Celui qui s'oppose aux desseins de Dieu , combat pour eux , comme a dit un Ancien ; pendant qu'il va contre la volonté de Dieu , Dieu accomplit en lui sa volonté. Voilà donc déjà le premier travail. Le second , c'est qu'il se donne une peine inutile , qu'il auroit pu s'épargner.

Et le monde avoit besoin d'un tel ouvrier.) Ce n'est pas qu'à la rigueur les méchants soient nécessaires au monde ; mais ils lui sont utiles , en ce qu'ils servent à éprouver & à faire paroître les bons ; & c'étoit le sens de Chrysippe , quand il disoit : *Le vice n'est pas absolument inutile , eu égard à cet Univers : car autrement , le bien ne seroit pas.)* Vérité que Plutarque ne combat , que parce qu'il ne l'a pas entendue.

Le même rang que tient dans une comédie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chryssippe. Voici les propres termes de Chryssippe : Comme les comédies ont quelquefois des vers ridicules & des plaisanteries qui ne valent rien en elles-mêmes, & qui néanmoins donnent quelque grace au Poëme : aussi le vice est certainement ridicule & condamnable en lui-même ; mais il sert à la beauté du tout, & lui est utile. Les difficultés que Plutarque fait sur cette comparaison, & les défauts qu'il y trouve, comme par exemple, que si le vice est utile au monde, il n'est donc plus ennemi de Dieu, tout cela n'en détruit ni la vérité, ni la beauté. Antonin en a mieux jugé que lui, & l'usage qu'il en a fait est admirable. En effet, puisqu'il dépend de nous d'être parmi les bons, ou parmi les méchans ouvriers, & de nous rendre nous-mêmes recommandables par notre propre beauté, ou de servir honteusement de lustre à la beauté des autres, il n'y a rien de plus indigne de l'homme, que de prendre le dernier parti.

XLIII. *Le Soleil demande-t-il à faire*

Les fonctions de la pluie ?) Antonin travaille ici à guérir l'inquiétude des ambitieux, qui, mécontents de leur condition, envient toujours celle des autres; & il dit fort bien, que comme les corps célestes sont tous différens, & que sans qu'ils entreprennent les uns sur les fonctions des autres, leurs opérations aboutissent toutes à une seule & même fin; de même, les corps terrestres doivent être comme les membres d'un seul & même corps, qui ne demandent point à faire les fonctions l'un de l'autre; mais, qui en faisant chacun ce qui leur est assigné, concourent à perfectionner un seul & même ouvrage, sans qu'aucun d'eux puisse dire à son compagnon : *Je puis me passer de vous.* 1. Cor, 11.

Esculape, celles de la terre.) Esculape est ici le Serpentaire, *Serpentarius*, *Ophiuchus*, constellation de dix-sept étoiles au dessus du Scorpion. Les Poètes ont feint que c'étoit Esculape, fils d'Apollon, que Jupiter avoit mis parmi les astres.

XLIV. *Si les Dieux ont consulté sur*

mon sujet.) Ce n'est pas qu'Antonin doute de la Providence ; mais il veut se prouver à lui-même, que quand même il seroit possible qu'il n'y eût qu'une Providence générale, qui ne descendroit pas jusqu'à nous pour nous conduire, l'homme ne devoit pourtant pas laisser de recevoir agréablement tout ce qui lui arrive, & qu'il seroit obligé de le prendre comme une suite de l'ordre que Dieu auroit établi pour la conservation du général, dont l'intérêt est préférable au nôtre. Mais il va encore plus loin, & il établit, que quand on seroit assez impie pour croire que Dieu laisse tout aller au hasard, ou même qu'il n'y a point de Dieu, nous ne pourrions trouver notre souverain bien que dans la justice, & nullement dans l'accomplissement de nos desirs, ou dans nos intérêts particuliers. Cela est bien opposé au sentiment injuste de ces Chrétiens relâchés, qui prétendent que s'il n'y avoit point de Dieu, ou qu'il ne se mêlât point de nous, nous aurions une entière liberté de faire le mal, & de chercher tous les moyens de nous satisfaire.

Ne faisons ni vœux , ni sacrifices , ni sermens , en un mot , ne faisons rien .) Ce passage est parfaitement beau. Car , en accordant aux impies ce qu'ils demandent , il leur fait voir que leur sentiment est démenti par leurs paroles & par leurs actions , qui témoignent , contre eux , qu'ils sont persuadés qu'il y a un Dieu.

XLVI. *Comme dans les théâtres il arrive que les mêmes choses , représentées plusieurs fois , te fatiguent .*) On peut dire de la vie , ce que Pline-le-jeune disoit des courtes du Cirque : *Nil novum , nihil varium , nihil quod non semel spectasse sufficiat*. Il n'y a rien de nouveau , rien de divers , rien qu'il ne suffise d'avoir vu une seule fois.

Jusqu'à quand donc ?) Cette interrogation imparfaite est d'un grand sens , & marque un dégoût horrible. Elle étoit familière aux Stoïciens. On la trouve souvent dans Sénèque , comme dans ce bel endroit : *Fastidio illis esse cæpit vita & ipse mundus , & subit illud tabidarum deliciarum . Quousque eadem ?* Ils étoient dégoûtés de la vie & du monde même ; & dans l'ennui que leur causoient tous ces

plaisirs usés, ils disoient souvent : *Jusqu'à quand donc les mêmes choses ?*

XLVII. *Philistion.*) Célèbre Poète Comique, du tems de Socrate.

A Phœbus & à Origanion.) Je ne connois ni l'un ni l'autre : mais ce n'est pas à dire qu'ils soient inconnus.

Eudoxe.) Eudoxe Cnidien, grand Astrologue, fameux Géometre, célèbre Médecin & fameux Législateur, du tems de Denys-le-Tyran & de Platon.

Hipparque.) Mathématicien célèbre, qui vivoit du tems de Ptoloméé Philadelphé.

Archimede.) Ce grand Mathématicien, qui fut tué à la prise de Syracuse. C'est lui qui disoit que s'il avoit où asseoir son pied hors de la terre, il enleveroit la terre comme il voudroit.

XLVIII. *Quand tu voudras te réjouir, pense aux vertus de tes contemporains.*) Cet article est charmant. Que nous serions heureux, si nous étions de l'humeur d'Antonin, & que les vertus de nos Contemporains fussent pour nous des tableaux, dont la vue nous causât toujours de nou-

veaux plaisirs ! Mais c'est le contraire. Nous ne pouvons voir dans les autres, ni les vertus que nous avons, ni celles que nous n'avons pas. Pour rendre inutile ce poison mortel de l'amour-propre, nous devons faire cette réflexion, que Dieu nous demandera compte un jour de l'usage que nous aurons fait des vertus qui ont éclaté dans ceux avec qui nous avons vécu, & qu'il y a mises, non pas afin que nous en tirions un divertissement inutile & infructueux, mais afin qu'elles nous servent d'instruction & de modèle.

XLIX. Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, & de n'en peser pas trois cens ?)

Ce raisonnement semble d'abord captieux ; mais il ne l'est point. Car il est certain que la quantité de matière & la durée du tems nous doivent être également indifférentes.

L. Tâche de persuader les hommes ; & si cela ne se peut, fais malgré eux Ce que la justice demande de toi.) Quand on peut faire consentir les autres au bien, il n'y a rien de plus agréable. Mais quand on ne

le peut, on doit prendre garde de ne pas consentir avec eux au mal. Il faut, autant qu'il est possible, faire le bien malgré eux, & leur résister en face, sans qu'aucun intérêt doive nous retenir. C'est le sens de ces paroles d'Antonin.

LII. *L'ambitieux fait consister son bien dans l'action des autres.*) Car il le fait consister dans les louanges & dans l'approbation, qui dépendent toujours des autres.

LIV. *Ce qui n'est point utile à l'essaim, n'est point utile à l'abeille.*) Car ce qui n'est pas utile à la société, ne sauroit l'être aux particuliers, qui en sont les membres : comme aussi ce qui n'est pas utile aux membres, ne sauroit non plus l'être à la société. C'est pourquoi saint Paul a dit : *Quand un des membres souffre, tous les autres en souffrent ; & quand il a de la gloire, ils s'en réjouissent tous avec lui.*

LVI. *Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Médecin.*) Le beau sens que ce passage présente, persuadera facilement que c'est la véritable pensée d'Antonin, sans qu'on s'amuse à réfuter la

mauvaise explication qu'on en avoit faite. Si nous nous révoltons contre le St. Esprit qui habite en nous, qui est-ce qui nous conduira dans cette mer, si fameuse par les naufrages ? Qui est-ce qui guérira nos blessures, si nous éloignons de nous notre Médecin ?

LVII. Ceux qui ont la jaunisse, trouvent le miel amer.) Antonin veut dire, que quand nous jugeons des choses qui nous arrivent, nous leur prêtons des qualités qu'elles n'ont pas, & qui sont en nous ; comme ceux qui ont la jaunisse, prêtent aux objets une couleur & un goût entièrement contraires à la vérité, & qui ne viennent que de la bile qui est répandue dans tout leur corps.

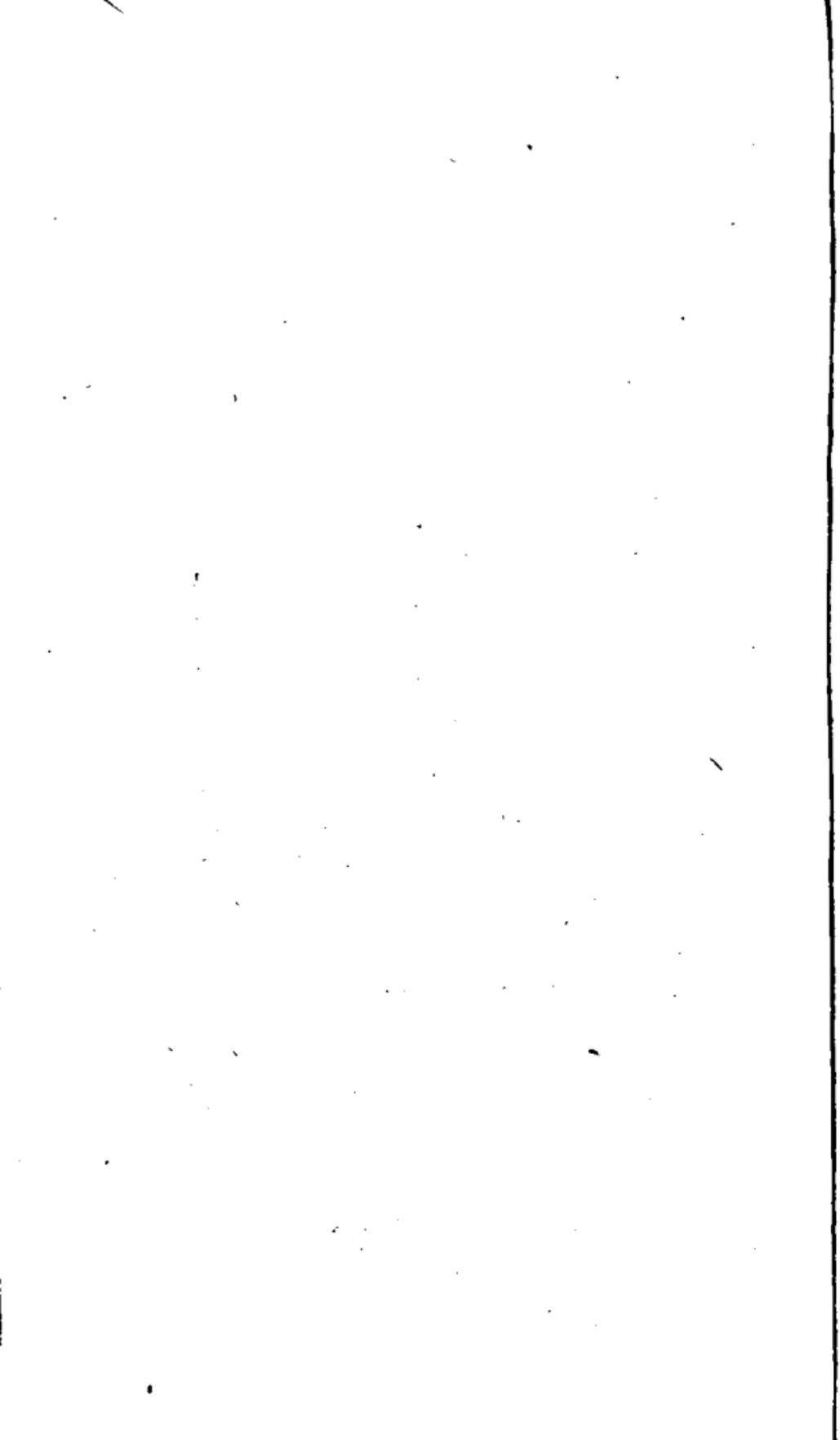
LVIII. Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre Nature.) L'homme ne connoît pas assez ses avantages & sa liberté. Personne ne peut l'empêcher de vivre selon Dieu, & rien ne lui peut arriver qui ne lui vienne de Dieu, & qui, par conséquent, ne soit bon & utile.

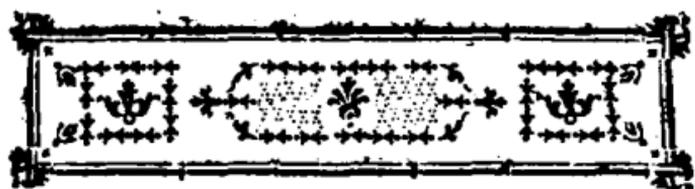
LIX. A quelles gens veut-on plaire ?)

La

La plupart du tems, si les hommes connoissoient bien ceux à qui ils tâchent si fort de plaire, & à qui ils font la cour si exactement, en prodiguant la chose du monde la plus précieuse, qui est le tems; s'ils pesoient bien les avantages qu'ils prétendent tirer de ces assiduités intéressées, avec les honteux moyens qu'ils emploient pour parvenir à leurs fins, & que sur tout cela, ils fissent réflexion à la rapidité du tems qui vient les engloutir au milieu de leur esclavage; je suis persuadé qu'ils ne pourroient soutenir cette vue, & qu'ils rougiroient salutairement de leur bassesse & de leur lâcheté. Puisqu'un grand Empereur comme Antonin, s'accuse des mêmes foiblesses & des mêmes intérêts, nous pouvons bien nous en accuser aussi.

Fin du sixieme Livre.



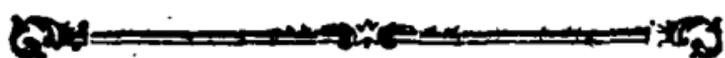


RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE SEPTIEME.

I. **Q**Uest-ce que la méchance-
té ? C'est ce que tu as vu plusieurs
fois. Dis de même dans les acci-
dens de la vie : C'est ce que j'ai vu
souvent. Par-tout tu trouveras
toujours les mêmes choses, dont
les histoires, tant anciennes que
modernes, sont remplies, & que

l'on voit de tous côtés dans nos villes & dans nos maisons. Il n'y a rien de nouveau. Tout est ordinaire & passager.

II. Comment veux-tu te défaire de tes opinions, si tu n'éteins cette imagination qui les produit , & que tous les objets peuvent enflammer à tous momens ? Je puis juger comme il faut d'une chose ; & si je le puis , pourquoi donc me troubler ? Tout ce qui est hors de mon esprit , ne fait rien à mon esprit. Pense toujours de même , & tu seras inébranlable à toutes sortes d'accidens.

III. Il est, en quelque maniere, en ton pouvoir de revivre & de ramener le tems passé ; tu n'as qu'à penser à toutes les choses que tu as déjà vues , car c'est-là proprement revivre.

IV. La vanité des pompes , les Spectacles , les Tragédies & les Comédies , les assemblées des peuples , les Tournois , tout cela est comme un os jetté au milieu des chiens ; comme un morceau de pain , jetté dans un réservoir ; comme les courses inutiles , & tout le vain tracas des fourmis ; comme une déroute de souris épouvantées ; & comme tous les mouvemens des marionnettes , qui se remuent par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver , il faut y être avec tranquillité & sans insolence , & se souvenir que chacun est digne de louange , ou de blâme , à proportion du blâme & de la louange que méritent les choses dont il fait son occupation.

V. Dans les discours il faut être attentif à ce qu'on dit , & dans les

actions, à ce qu'on fait. Dans l'un, il faut prendre garde à la signification des termes ; & dans l'autre, il faut voir d'abord & ce qu'on se propose, & le but où l'on tend.

VI. Ai-je assez de capacité pour faire cela, ou non ? Si j'en ai assez, je m'en sers pour cet ouvrage, comme d'un outil que la nature m'a donné à ce dessein. Si je n'en ai pas assez, ou je le cede à un autre qui s'en aquittera mieux que moi, au moins si c'est quelque chose qui ne soit pas nécessairement de mon devoir ; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un qui se servant du peu que j'ai de génie, puisse achever ce qu'il est à propos de faire, & qui doit être utile à la société. Car tout ce que je fais ou par moi-même, ou par le secours d'autrui, doit

tendre uniquement au bien public & à la liaison & correspondance de toutes les parties de ce Tout, qu'on appelle le Monde

VII. Combien y a-t-il eu de gens des plus célèbres, qui sont déjà dans l'oubli, & combien y en a-t-il de ceux qui les ont le plus célébrés, qui sont effacés de la mémoire des hommes !

VIII. N'aie point de honte de te servir du secours d'autrui. Il ne s'agit pour toi que de faire ton devoir, & d'exécuter l'ordre, comme un soldat qui est à un assaut. Si tu étois boiteux, & que tu ne pusses monter à la breche sans le secours de quelqu'un de tes camarades, que ferois-tu ?

IX. Que les choses à venir ne te chagrinent point. Quand elles arriveront, tu les recevras, s'il est

nécessaire, avec la même raison dont tu te fers dans celles qui sont présentes.

X. Toutes choses sont liées entre elles d'un nœud sacré; & il n'y a presque rien qui soit étranger l'un à l'autre : car tout est ordonné & arrangé ensemble, & contribue à orner ce monde; & il n'y a qu'un monde, qui comprend tout; qu'un Dieu, qui est en tout; qu'une matière; qu'une raison, commune à tous les animaux raisonnables; qu'une vérité, qu'une perfection pour tous les animaux de même espèce, & qui participent à la même raison.

XI. Tout ce qui est matériel disparoît très-promptement, & rentre dans la substance du monde; & ce qui est spirituel, retourne avec la même vitesse, sous la dépendance.

de la raison universelle qui en dispose ; & la mémoire de toutes choses est bientôt confondue & engloutie par le tems.

XII. Une même action d'un animal raisonnable est & selon la nature & selon la raison.

XIII. Sois ou droit ou redressé.

XIV. Le même rapport qu'ont entre eux les différens membres d'un même corps, toutes les différentes créatures raisonnables, quelque séparées qu'elles soient, l'ont entre elles : car elles sont toutes créés pour produire le même effet. Et tu seras encore plus pénétré & plus convaincu de cette vérité, si tu te dis souvent à toi-même : Je suis membre d'un corps composé de créatures raisonnables. Mais si tu te dis, j'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'al-

phabet, tu n'aimes pas encore les hommes de tout cœur, tu ne prends pas à leur faire du bien, ce plaisir véritable & solide, qui résulte du sentiment de tout le corps; tu ne leur en fais uniquement que par bienfaisance, & nullement comme t'en faisant à toi-même.

XV. Arrive ce qui pourra à ces membres, qui peuvent souffrir des accidens étrangers; ce qui souffrira le mal, s'en plaindra s'il veut: pour moi, pendant que je ne prendrai point pour un mal ce qui arrivera, je n'en ferai point blessé. Or, il dépend de moi de ne prendre pas cela pour un mal.

XVI. Quoi qu'on fasse & qu'on dise, il faut que je sois homme de bien; comme si l'or, la pourpre & une émeraude disoient, quoi qu'on dise & qu'on fasse, il faut

que je fois de l'or, de la pourpre & une émeraude, & que je conserve toujours ma couleur.

XVII. N'est-ce pas notre ame seule qui se trouble elle-même qui se jette dans des craintes, & qui se consume dans ses desirs ? S'il y a quelque autre chose au monde qui puisse l'épouvanter ou l'affliger, qu'elle le fasse. Il dépend d'elle de se tenir toujours la maîtresse, & de ne donner aucune prise à rien d'étranger. Que le corps fasse de même, s'il peut, & qu'il ait soin de s'empêcher de souffrir; & s'il souffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'effraie, qui s'afflige & qui juge seule de toutes ces passions, elle ne sera nullement blessée, si tu ne lui permets de juger qu'une telle chose est un mal. Notre ame n'a besoin de

84. *Réflexions Morales*

rien d'extérieur, si elle ne se rend elle-même indigente ; & par conséquent, elle est au-dessus de trouble & de toutes fortes d'empêchemens , à moins qu'elle ne se trouble & ne s'embarrasse elle-même.

XVIII. La félicité de l'homme , c'est un bon génie , ou un bon esprit. Que fais-tu donc ici imagination ? Va-t-en, au nom des Dieux , va-t-en comme tu es venue ; je n'ai nullement besoin de toi. Tu es venue selon ton ancienne coutume ; je ne m'en fâche point : va-t-en seulement , je t'en conjure.

XIX. Quelqu'un peut-il craindre le changement ? Sans lui que se feroit-il dans le monde ? Est-il rien de plus agréable & de plus familier à la nature de l'Univers ? Toi-même , pourrois-tu te baigner, s'il ne se faisoit un change-

ment dans le bois ; & te nourrir , s'il ne s'en faisoit dans les viandes ? En un mot , rien de tout ce qui est utile & nécessaire , se feroit-il sans le changement ? Tu vois donc bien qu'il en est de même du changement qui se fera en toi ; il sera comme les autres , & aussi nécessaire à la nature de ce Tout.

XX. Tous les corps sont entraînés par la matiere universelle , comme par un torrent : car ils sont de même nature qu'elle , & travaillent avec elle , comme nos membres les uns avec les autres. Combien le tems a-t-il déjà emporté de Chryssippes , combien de Socrates , combien d'Epictetes ! Que cette pensée te vienne sur toutes sortes d'affaires & de gens.

XXI. Je n'ai qu'une seule inquiétude ; c'est que je crains de faire

ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse ; ou de le faire autrement qu'elle ne veut, ou dans un autre tems qu'elle ne le demande.

XXII. Voici venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.

XXIII. C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent. Et tu le feras, si tu te souviens qu'ils sont tes parens ; qu'ils péchent malgré eux & par ignorance ; que vous mourrez les uns & les autres au premier jour ; & sur toutes choses, qu'ils ne t'ont point offensé, puisqu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'étoit auparavant.

XXIV. La nature de l'Univers se fert de toute la nature universelle, comme d'une cire molle ; elle en fait un cheval, & un

un moment après, elle la mêle & la repaîtrit pour en faire un arbre, après cela un homme, & ensuite autre chose; & tous ses ouvrages ne sont faits que pour durer peu de tems. Mais comme un coffre ne souffre point quand on l'assemble, il ne souffre pas non plus quand on le défait.

XXV. La colere est entièrement contre la nature; & il est aisé d'en être convaincu, si l'on prend garde que lorsqu'elle revient souvent, & qu'on s'en fait une habitude; elle change tout le visage, & éteint & amortit si bien toute sa beauté, qu'il n'en reste plus aucune marque, & qu'elle ne revient plus.

XXVI. Si l'on perd tout le sentiment de ses fautes, pourquoi vit-on plus long-tems?

XXVII. La nature qui gouverne

tout , changera bientôt ce que tu vois , & de la même matiere produira d'autres choses , dont ensuite elle en fera d'autres , & de celles-ci encore d'autres , afin que le monde soit toujours nouveau.

XXVIII. Quand quelqu'un péche contre toi , pense d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal , quand il a péché. Cela étant bien examiné , tu auras pitié de lui , & tu lui pardonneras sa faute , bien loin d'en être surpris ou fâché. Car , ou tu jugeras , comme lui , du bien & du mal , & de ce qui leur ressemble , par conséquent tu dois lui pardonner ; ou tu en jugeras autrement & d'une maniere plus saine , & par cette raison tu dois souffrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur.

XXIX. Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons; & parmi ces dernières il faut choisir les plus agréables, s'en représenter bien toute la beauté, & se dire souvent à soi-même, avec empressement: Desirerois-je ces choses, si je ne les avois pas? Mais en même tems on doit prendre garde qu'à force d'y mettre tout notre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort, que nous ne puissions les perdre sans trouble.

XXX. Sois renfermé & bien ramassé en toi-même: car notre ame est d'une telle nature, qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement; & c'est dans sa justice qu'elle trouve son repos & sa paix.

XXXI. Eteins tes imaginations, arrête tes passions & tes mouve-

mens ; donne au tems présent des bornes fort étroites ; connois bien ce qui t'arrive & ce qui arrive aux autres ; sépare & divise tous les sujets en ce qu'ils ont de matériel & de formel ; pense à la dernière heure , & laisse les fautes qu'on fait , où on les fait.

XXXII. Il faut écouter avec attention ce qu'on dit , & pénétrer jusqu'au fond les choses qui arrivent , & leur cause.

XXXIII. Orne-toi de simplicité & de modestie , & n'aie que de l'indifférence pour tout ce qui n'est ni vice ni vertu. Aime les hommes , & t'accoutume à suivre Dieu : car , comme l'a dit un grand Poëte , toutes choses sont gouvernées par une loi éternelle & invariable. Que si les élémens sont eux-mêmes les Dieux , cette loi est tou-

de Marc Antonin. LIV. VII. 91
jours certaine, & il n'y a presque
rien qui en soit exempt.

XXXIV. SUR LA MORT. Si le
monde n'est qu'un concours for-
tuit d'atomes, la mort n'est qu'une
dissipation, un dérangement; &
s'il est composé d'une matiere sim-
ple & unie, elle est ou un change-
ment ou une extinction.

XXXV. SUR LA DOULEUR. Si
elle est insupportable, elle donne
la mort; & si elle ne donne pas la
mort, elle est supportable. L'ame
cependant conserve toute sa tran-
quillité par le moyen de son ab-
traction, & se maintient en bon
état. Que les parties donc qui sont
accablées de douleur, s'en plai-
gnent si elles peuvent. †

XXXVI. SUR LA GLOIRE. Exa-
mine bien les pensées d'un ambi-
tieux; ce qu'elles sont, ce qu'elles

recherchent & ce qu'elles fuient ; & fais cette réflexion , que comme quand la mer jette des monceaux de fable les uns sur les autres , les derniers cachent les premiers , il en est de même de la vie de l'ambitieux ; ses premiers succès sont bientôt cachés & ensevelis sous les derniers.

XXXVII. *Ceci est pris de Platon.*

Pensez-vous que celui qui a l'ame grande & noble , qui se représente l'éternité , & qui a le monde entier devant les yeux ; pensez-vous , dis-je , qu'il regarde la vie comme une chose fort considérable ? Non sans doute. Et la mort lui paroîtra-t-elle un grand mal ? Point du tout.

XXXVIII. Voici un excellent mot d'Antisthene : faire du bien , & entendre du mal de foi patiemment , c'est une vertu de Roi.

XXXIX. C'est une honte que notre esprit ait la force de composer notre visage comme il lui plaît, & qu'il ne puisse se composer lui-même.

XL. Ne te mets point en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.

XLI. Donne de la joie aux Dieux & à nous.

XLII. La vie des hommes est comme la moisson d'un champ; pendant qu'on moissonne les épis qui sont mûrs, les autres mûrissent.

XLIII. Si les Dieux n'ont soin ni de moi ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.

XLIV. L'honnêteté & la justice sont pour moi; elles combattront toujours pour moi.

XLV. Ne lamente point avec

ceux qui lamentent, & ne te laisse point toucher à leur cris.

XLVI. *Ceci est encore de Platon.*
 Je répondrois à cet homme-là avec raison : vous vous trompez sans doute ; mon ami , si vous pensez qu'un homme de quelque vertu doive plutôt envisager le danger qui le menace , qu'examiner si ce qu'il fait est juste ou injuste , & si c'est l'action d'un homme de bien ou d'un méchant.

XLVII. *Dans le même endroit.*
 Car c'est une vérité constante , hommes Athéniens , celui qui est dans un poste qu'il a choisi lui-même , comme le jugeant le plus honnête , ou qui l'a reçu de son Général , doit le garder jusqu'à la fin , quelque danger qui le menace , & souffrir la mort , & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible, plu-

de Marc Antonin. LIV. VII. 95.
tôt que de commettre une lâcheté.

XLVIII. Du même. Mais, mon cher Calliclès, prenez-y bien garde, le véritable bien & la véritable vertu ne consistent pas à conserver les autres & à se conserver soi-même. Car un homme véritablement vertueux ne doit point souhaiter de vivre un certain tems, ni être attaché à la vie; mais en s'abandonnant à la conduite de Dieu, & persuadé de la vérité de ce mot, que toutes les femmes ont dans la bouche, *que nul ne peut éviter sa destinée*, il doit seulement s'appliquer à bien employer le tems qui lui reste à vivre, en se conformant aux Loix de son pays.

XLIX Il faut contempler le cours des Astres, comme si nous marchions avec eux, considérer sou-

vent les fréquens changemens des premiers principes de toutes choses : car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.

. L. Voici une excellente réflexion de Platon , qui dit , en parlant de l'homme : Il faut regarder comme d'un lieu élevé toutes les choses terrestres ; les troupeaux , les armées , les campagnes , les nôces , les divorces , les naissances , les morts , le tumulte qui se fait dans les Tribunaux , les déserts , les nations barbares , les fêtes , les deuils , les assemblées , toute cette confusion , en un mot , tout cet Univers composé & orné de qualités contraires.

. LI. En réfléchissant sur les choses passées , & sur tant de divers changemens de Regnes , on peut
facilement

de Marc Antonin. LIV. VII. 97
facilement connoître l'avenir. Car
ce qui fera , ressemblera à ce qui a
été, & il n'est pas en son pouvoir
de s'éloigner des regles de ce qui
est présentement. D'où il résulte
qu'il est égal à l'homme de jouir
de la vue de ce monde pendant
quarante ans , ou pendant dix mil-
le : car que verra-t-il davantage ?

LII. *Ce qui est de la terre , retour-
nera à la terre ; & ce qui est du Ciel ,
retournera au Ciel.*] Car la mort n'est
qu'une dissolution des liens qui as-
semblent les atomes, ou qu'une dis-
persión des principes , exempts de
route altération ou corruption.

LIII. Nous cherchons toutes for-
tes de viandes & de breuvages ,
& nous exerçons toute l'adresse des
plus habiles cuifiniers pour nous
empêcher de mourir & de passer
la barque fatale. Mais quand le

vent souffler, & que Dieu nous appelle, il faut partir, & il ne sert de rien de déplorer sa misère.)

LIV. Quelqu'un est plus adroit que toi à la lutte ; mais il n'est ni plus civil, ni plus modeste, ni mieux préparé à toutes sortes d'accidens, ni plus indulgent pour les fautes de son prochain.

LV. Tout ce qui se fait par la raison commune aux Dieux & aux hommes, ne peut être mauvais : car par-tout où se trouve l'utilité, qui résulte nécessairement d'une action qui se perfectionne selon sa nature, il est impossible d'y trouver en même tems du dommage & du préjudice ; on ne sauroit même le soupçonner.

LVI. En tous tems, en tous lieux, il dépend de toi de t'accommoder pieusement à tout ce qui t'arrive,

de vivre justement avec tes contemporains, d'observer & de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive & n'approuve rien que tu n'aies bien compris.

LVII. Ne t'amuse point à considérer ce que font les autres; mais regarde directement où la Nature te mène; la Nature universelle, par les accidens qu'elle t'envoie, & ta Nature particulière, par les actions qu'elle demande de toi: car il faut que chacun agisse conformément aux conditions sous lesquelles il est né. Or, toutes les autres créatures sont nées pour les raisonnables, comme, dans tous les autres sujets, les moins parfaits sont créés pour les plus parfaits; & les créatures raisonnables sont nées les unes pour les autres. La première & la principale condition de l'homme,

c'est donc de servir à la société. La seconde, c'est de ne pas succomber sous ses affections charnelles. C'est le propre de l'intelligence raisonnable de se renfermer en elle-même, & de n'être jamais soumise aux mouvemens des sens & des appétits; car ils sont brutaux les uns & les autres, & l'ame veut conserver sa supériorité, & n'être jamais réduite à leur obéir. Cela est juste, puisque toutes ces choses ne sont faites que pour la servir.

La troisième condition, c'est de s'empêcher de tomber & d'être séduit. Celui qui remplit bien toutes ces trois conditions, n'a qu'à aller son chemin. Il a tout ce qui lui est propre.

LVIII. Comme si c'étoit aujourd'hui notre dernier jour, & que notre vie n'eût dû être prolongée

de Marc Antonin. LIV. VII. 101
que jusqu'au tems présent , il faut
vivre conformément à la nature
tout le tems qui nous est donné par-
dessus.

LIX. Il ne faut aimer que ce qui
nous arrive , & qui nous a été des-
tiné : car qu'y a-t-il de plus conve-
nable ?

LX. Dans chaque accident il
faut se remettre devant les yeux
ceux à qui la même chose est arri-
vée , & qui en ont été fâchés &
surpris , & qui s'en sont plaints. Où
sont présentement tous ces gens-là ?
Nulle part. Veux-tu donc leur res-
sembler ? laisse plutôt tous ces
mouvemens étrangers, laisse les aux
sujets qui les donnent & qui les
sentent , & applique-toi tout en-
tier à apprendre comme il faut se
servir des accidens qui t'arrivent.
Car , par ce moyen, tu en feras un

bon usage, & ils serviront de matière à exercer ta vertu. Possède-toi seulement; n'aie en vue que de bien faire ce que tu fais, & souviens-toi que la matière de tes actions est indifférente.

LXI. Regarde bien au dedans de toi. Il y a une source de biens qui jaillira toujours, si tu creuses toujours.

LXII. Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme quand on marche & quand on est assis. L'esprit doit donner à tout le corps la même grace & la même bienséance qu'il donne au visage en le composant; mais il faut éviter l'affectation plus que toutes choses.

LXIII. Notre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte, qu'à celui de la danse; car elle ap-

de Marc Antonin. LIV. VII. 103
prend à se tenir toujours ferme,
& à être bien préparé à tout ce
qui arrive, & qu'on n'avoit pas
prévu.

LXIV Pense souvent en toi-même qui sont ceux dont tu veux être loué & estimé, & quel est leur esprit. Car en pénétrant ainsi dans les sources de leurs jugemens & de leurs actions, tu ne brigueras nullement leurs suffrages, & tu ne t'offenseras point des fautes qu'ils commettront contre toi, puisqu'elles seront toutes involontaires.

LXV. Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la vérité, l'est malgré elle. On peut donc dire la même chose d'une ame qui est privée de la justice, de la tempérance, de la patience & de toutes les autres vertus. Il est très-nécess-

faire de se souvenir de cela : car tu en feras plus doux & plus indulgent pour tous les hommes.

LXVI. Dans toutes les douleurs aie toujours cette réflexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, & qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame, ni comme raisonnable, ni comme sociable. Et dans les plus violentes de toutes ces attaques, appelle à ton secours ce mot d'Epicure, qu'elles ne sont ni insupportables, ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses, & que tu n'y ajoutes pas tes opinions. Enfin, souviens-toi que nous sentons souvent en nous des choses bien approchantes de la douleur, & qui nous fâchent, sans que nous y faisons grande attention; comme, par exemple l'envie de dormir, quand il

de Marc Antonin. LIV. VII. 105
faut veiller ; le grand chaud, les
dégoûts. Toutes les fois donc que
tu murmures de quelqu'une de ces
choses, ne manque pas de dire, je
succombe à la douleur.

LXVII. N'aie point pour les
hommes cruels & dénaturés les
mêmes sentimens qu'ils ont pour
les autres hommes.

LXVIII. D'où favons-nous que
Socrate étoit plus grand homme, &
qu'il avoit plus de vertu que Te-
lagès ? Car ce n'est pas assez qu'il
soit mort glorieusement ; qu'il ait
disputé contre les Sophistes avec
beaucoup d'adresse & de solidité ;
que pendant les plus grandes ri-
gueurs de l'hiver, il ait passé les
nuits en pleine campagne ; qu'il
ait généreusement résisté aux tyrans
qui lui ordonnoient d'aller prendre
à Salamine un homme qu'ils vou-

loient faire mourir ; & qu'il ait marché dans les rues avec fierté & avec orgueil , quoiqu'on puisse avec raison douter de la vérité de ce dernier trait : mais il faut voir en quel état étoit son ame ; s'il pouvoit se contenter d'être juste envers les hommes, & pieux envers les Dieux ; s'il n'avoit ni emportement ni indignation contre la méchanceté des autres ; s'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autrui ; s'il ne recevoit pas comme quelque chose d'étranger , & qui ne lui appartenoit point , ce que la providence lui envoyoit ; s'il ne le souffroit pas, comme le jugeant insupportable ; & enfin , s'il ne conservoit pas son ame libre & exempte de toutes les passions du corps.

LXIX. La nature n'a pas si fort

mêlé & confondu notre âme avec notre corps, que nous ne puissions la féparer, nous renfermer en nous-mêmes, & faire toujours dépendre de nous ce qui nous est propre, & qui constitue tous nos devoirs.

LXX. Il est très-possible d'être en même-tems un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. Souviens-toi toujours de cela, & que tout le bonheur de cette vie dépend de très-peu de chose.

LXXI. Parce que tu désespères de pouvoir jamais être un grand Dialecticien, ou un grand Physicien, renonceras-tu à être libre, modeste, sociable & soumis aux ordres de Dieu ?

LXXII. Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette vérité, & qu'ils te traitent de ridicule; il est constant que tu peux

vivre dans une entière liberté & dans un continuel plaisir, quoique les bêtes déchirent ton corps & le mettent en piéces : car qu'est-ce qui empêche que dans ces fortes d'accidens l'ame ne se maintienne dans une parfaite tranquillité; qu'elle ne juge véritablement des circonstances, & qu'elle ne fasse sur le champ un bon usage de ce qui lui est présenté? Le jugement ne peut-il pas dire à ce qui arrive : Tu es véritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toi, & ce qu'on en dit, te fassent paroître tout autre; & l'usage ne peut-il pas dire à ce qui se présente : C'est toi que je cherchois. En effet, tout ce qui tombe sous la main, sert de matiere & de sujet à la vertu raisonnable & sociable, ou plutôt à l'art de l'homme & de Dieu. Car

tout ce qui arrive, est propre & familier à l'homme ou à la Divinité; il n'y a rien de nouveau ni d'insurmontable, tout est facile & commun.

LXXIII. La perfection des mœurs consiste à passer chaque jour de sa vie, comme si c'étoit le dernier; à n'être ni empressé ni lâche, & à éviter la dissimulation.

LXXIV. Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter, pendant une si longue suite de siècles, un nombre infini de méchans; au contraire, il a soin d'eux en toutes manières: & toi qui vas bientôt mourir, tu es las de les supporter; & cela, quoique tu sois toi-même du nombre.

LXXV. C'est une chose très-ridicule; tu peux empêcher ta pro-

pre malice, & tu la souffres ; tu ne peux empêcher la malice des autres, & tu ne veux pas la souffrir.

LXXVI. Tout ce que la faculté raisonnable & politique juge inutile & à la société & à la raison, elle le tient justement au dessous d'elle.

LXXVII. Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu, comme les fous, une troisième chose, qui est la réputation ?

LXXVIII. Personne ne se lasse de recevoir du bien ; car c'est une action selon la nature. Ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

LXXIX. La nature universelle a créé & réglé le monde. Donc tout ce qui se fait présentement est une suite de la loi générale qu'elle

de Marc Antonin. LIV. VII. 111
a établie ; ou bien les créatures
raisonnables sont les principaux
objets des soins & de la providen-
ce de cet être universel. Si tu
retiens bien cela, il n'y a rien
qui puisse te procurer plus de
tranquillité en toutes sortes de ren-
contres.



REMARQUES

SUR

LE SEPTIEME LIVRE.

I. **Q**U'EST-CE que la méchanceté ? C'est
ce que tu as vu plusieurs fois ?) Antonin
veut prévenir cette plainte importune,
que la plupart de gens font quand il se
commet quelque grand crime : *On n'a ja-
mais rien vu de tel, il ne s'est jamais rien vu de
semblable.* Expressions qui partent d'une

imagination échauffée, qui ne nous donne pas le tems de réfléchir ni de compter. Ce qui paroît si extraordinaire, ne l'est point. Tous les siècles l'ont vu, & il y en a par-tout des exemples. Il sera permis de s'en plaindre, si l'on trouve, je ne dis pas un siècle, mais une année, mais un mois, où cela ne soit pas arrivé.

II. *Comment veux-tu te défaire de ces opinions, si tu n'éteins l'imagination qui les produit ?*) Il a déjà été prouvé ailleurs, que tous nos maux ne viennent que de notre imagination, qui nous rapporte faux, & qui par conséquent, nous fait faire des jugemens téméraires. On ne peut pas douter que ce ne soit ici la pensée d'Antonin, qu'on avoit altérée & corrompue.

III. *Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre.*) Puisque toutes choses sont toujours les mêmes, & qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, il dépend de nous de renouveler à tous momens notre vie, en renouvelant & en faisant repasser comme en revue les choses qui ont arrivées de notre tems ; car ce sont

les mêmes qu'on verra dans la fuite.

IV. La vanité des pompes, les Spectacles, les Tragédies & les Comédies.) Les Stoïciens condamnoient toutes les vaines assemblées & les spectacles, comme choses qui corrompoient les mœurs en ressuscitant les passions.

Comme un os jetté au milieu des chiens.)

Toutes ces comparaisons sont fort expressives. Comme les os ne servent qu'à faire battre les chiens à qui on les jette, les spectacles sont très-souvent des semences de haine & de division.

Quand on ne peut éviter de s'y trouver.)

C'est le sens de ce passage d'Antonin. Car il y a des occasions où ce seroit une affectation vicieuse, que d'éviter ces sortes d'assemblées, & où le mépris qu'on en feroit seroit, odieux.

Il faut y être avec tranquillité & sans insolence.) C'est le précepte d'Epictète : *Fais paroître, en ces occasions, de la constance & de la gravité, & tâche de n'incommoder jamais les autres.*

VI. Si je n'en ai pas assez, ou je le cede à un autre.) Ou les choses sont de notre

devoir, ou elles n'en font pas. Si elles en font, il faut les faire comme on peut, & quoi qu'il en coûte, ou par toi-même, ou avec le secours d'autrui; & si elles n'en font pas, à moins que nous ne soyons bien assurés d'avoir le génie nécessaire pour y réussir, nous devons les laisser à ceux qui s'en peuvent mieux acquitter. Il n'y a pas une règle plus sage, ni plus mal observée. On ne voit aujourd'hui que des gens qui, abandonnant ce qui seroit de leur devoir, de leur profession & de leur caractère, n'entreprennent précisément que ce qu'ils ne devroient jamais faire; & en quoi, ils sont encore plus inexcusables, ils l'entreprennent sans avoir aucune des qualités nécessaires pour s'en acquitter d'une manière qui puisse être utile au Public.

VII. *Combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus célébrés!*) C'est ce qu'il y a de plus ridicule. Ceux qui promettoient aux autres l'immortalité, n'ont pu s'empêcher de mourir, & d'être entièrement effacés de la mémoire des hommes. Les Historiens & les Poètes sont en cela

presque semblables à ces charlatans, à ces diseurs de bonne aventure, qui sont dans la dernière misère, pendant qu'ils promettent aux autres des montagnes d'or.

VIII. *N'aie point de honte de te servir du secours d'autrui.*) Pourvu que nous faisons notre devoir, il n'importe que nous soyons aidés, ou que nous le fassions par nous-mêmes. Nous devons sentir la vérité de cette maxime encore mieux qu'Antonin : nous, dis-je, qui savons que Dieu ne récompense en nous que le bien qu'il y fait lui-même.

Si tu étois boiteux, & que tu ne pusses monter à la breche.) Cette comparaison est fort vive & fort belle. Elle convient même d'autant mieux au fait dont il s'agit, que nous sommes dans ce monde comme à un assaut, où il faut tout employer pour vaincre.

IX. *Que les choses à venir ne te chagrinent point.*) Il n'y a rien de plus fou que d'aller ainsi, par sa crainte, au devant de ses malheurs : à chaque jour suffit sa peine.

X. *Toutes choses sont liées entre elles d'un nœud sacré.*) Il fait allusion au nœud d'Hercule, qui étoit appelé sacré; ou peut-être, à la chaîne d'or dont Jupiter parle dans le huitieme Livre de l'*Iliade*.

Qu'une vérité.) Les vérités qu'on appelle Philosophiques ne sont donc point vérités, quand elles ne sont pas conformes aux vérités Théologiques, & que Dieu nous a enseignées dans sa parole.

Et qu'une même perfection.) Si nous ne sommes parfaits comme notre pere est parfait, toutes nos perfections ne sont que des vices.

XI. *Et ce qui est spirituel.*) Le Grec dit, *Et tout ce qui est la cause*, c'est-à-dire, ce qui donne la forme, ce qui est le principe de notre être; c'est-à-dire, l'esprit.

XII. *Une même action d'un animal raisonnable est & selon la nature & selon la raison.*) Cela ne peut pas être autrement, puisque, selon le langage des Stoïciens, la Nature c'est Dieu même. Car ils ne connoissoient point de nature corrompue, ni de péché originel.

XIII. *Sois ou droit ou redressé.*) Quand nous ne sommes pas naturellement vertueux, nous devons tâcher de le devenir par l'étude & par le travail. Car il n'y a rien de plus honteux que de tomber dans la lâcheté & dans le découragement, parce que la nature ne nous a pas été favorable. Les Jardiniers abandonnent-ils un arbre quand il est tortu, & ne tâchent-ils pas de le redresser par des appuis? C'est la pensée d'Antonin, qu'on avoit corrompue en traduisant : *Sois droit plutôt que redressé.* Jamais il n'a voulu dire une chose si contraire à la raison & à la Nature.

XIV. *Mais si tu dis, j'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'Alphabet.*) Cette distinction est parfaitement belle. On ne peut être membre d'un corps, sans en être une partie; mais on peut en être une partie, sans en être un membre. Un homme donc qui ne se regarde que comme une partie de la Société, se considère seul & comme pouvant être détaché du reste, sans en souffrir aucun mal, de la même ma-

niere qu'une lettre de l'alphabet & qu'un nombre peuvent être détachés des autres lettres & des autres nombres, & subsister seuls & entiers.

Tu ne prends pas à leur faire du bien ce plaisir véritable & solide, qui résulte du sentiment de tout le corps.) J'ai tâché d'exprimer toute la force du mot *κατηληρωτικῶς εὐφραίνει*, qui est merveilleuse. Antonin veut que chaque membre qui fait du bien aux autres, sente toute la joie qu'ils ont, & on ne peut pas le mieux dire. Cependant on avoit voulu changer le texte & le corriger.

XVI. *Comme si l'or, la pourpre & une émeraude disoient.*) Cette comparaison n'est point outrée. Si nous voulons, toutes les puissances du monde n'ont pas plus le pouvoir de nous empêcher d'être gens de bien, que de faire que l'or ne soit de l'or, la pourpre de la pourpre, &c.

XVII. *N'est-ce pas notre ame seule qui se trouble elle-même?*) Cette vérité a déjà souvent été établie dans les Livres précédens: mais la conséquence qu'Antonin en tire, n'est pas absolument vraie. Il

ne dépend plus de notre ame d'être absolument libre & tranquille dans tous les accidens, depuis que le péché l'a rendue esclave. Pour réparer sa perte, elle a besoin du secours de la grace, avec laquelle rien ne lui est impossible. Mais c'est ce que les philosophes Païens n'ont pas connu. Ils ont regardé l'ame comme une partie de Dieu, qui ne pouvoit être ni altérée ni corrompue que par elle-même.

XVIII. *La félicité de l'homme, c'est un bon-génie ou un bon esprit.*) C'est-à-dire, que la félicité de l'homme n'est autre chose que son ame bien disposée ; & cela étant, il n'y a rien à faire pour l'imagination : car l'ame se voit & se connoît elle-même, sans le secours de ce faux miroir qui altere & corrompt tous les objets qu'il représente. L'apostrophe qu'Antonin fait ici à l'imagination, me paroît parfaitement belle.

XIX. *Quelqu'un peut-il craindre le changement ?*) La plus ancienne loi du monde, c'est le changement. C'est par lui que nous vivons & que l'Univers subsiste. Il ne devroit donc y avoir rien

de si familier pour nous. Mais nous sommes si injustes, qu'après avoir profité du changement des autres, nous ne voulons pas qu'ils profitent du nôtre. Nous renouvelons la guerre de ces deux freres, qui devoient regner chacun à leur tour, & dont le second, qui regna, voulut se maintenir par l'injustice ; & il n'y, a rien de si odieux.

XX. *Tous les corps sont emportés par la matiere universelle.*) Puisque tous les corps sont de même Nature que la matiere universelle, qu'ils lui appartiennent, qu'ils en font partie ; & qu'ils travaillent avec elle, comment pourroient-ils s'empêcher de suivre son cours ? Ils se combattroient inutilement eux-mêmes.

XXI. *Je n'ai qu'une seule inquiétude ; c'est que je crains de faire ce que la Nature de l'homme ne veut pas que je fasse.*) Antonin renferme dans cet article les trois conditions nécessaires dans l'accomplissement de nos devoirs. Faire ce que Dieu veut, le faire comme il veut, & le faire dans le tems qu'il le veut. Si l'une des deux

deux dernieres conditions manque, les deux autres sont sans effet. Car faire ce que Dieu veut, ou dans un autre tems, ou autrement qu'il ne le veut, c'est faire notre volonté, & non pas la sienne. N'ayons que cette seule inquiétude, comme Antonin.

XXII. *Voici venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.*) Salomon a dit comme Antonin: *Non est priorum memoria.*

XXIII. *C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent.*) Quand notre Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis, & de bénir ceux qui nous maudissent, cet ordre ne doit donc pas nous paroître dur, puisqu'un Païen reconnoît que cela est de la Nature de l'homme, & que cela lui est propre. En effet, si cela ne lui étoit pas propre, J. C. ne l'auroit pas ordonné.

XXIV. *La Nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle, comme d'une cire molle.*) Cela est vrai. La Nature se sert de la même matiere pour former tous les animaux, un homme comme un che-

val ; & c'est à cet égard que Salomon a fort bien dit : *Est aqua utriusque conditio* : Que la condition de l'un & de l'autre est égale. Cependant cette vérité a été odieuse aux hommes, & leur orgueil leur a persuadé aisément que la Nature avoit choisi la matiere la plus pure, dont elle les avoit pêtris.

Mais comme un coffre ne souffre pas, quand on l'assemble.) C'est la conséquence du principe qu'il vient de poser, que la Nature fait tout d'une même matiere ; & comme la matiere est insensible, elle ne souffre non plus quand elle se désunit, que quand elle s'assemble : & cela est vrai pour la matiere. Mais comme c'est en nous l'ame qui sent, nous n'en sommes pas plus soulagés dans nos maux, pour savoir que la matiere ne sent rien. La conséquence seroit vraie, si nous étions les maîtres de séparer l'ame, & de la tirer de la matiere, comme on tire les hardes d'un coffre qu'on veut briser, ou la liqueur d'une bouteille qu'on veut mettre en pieces. Les Stoïciens ont voulu pousser trop loin leur *impassibilité*,

XXV. *La colere est entièrement contre la Nature, & il est aisé d'en être convaincu, si l'on prend garde. &c.*) De cet article, qui est parfaitement beau, on en a fait jusques ici un monstre, en le joignant avec l'article suivant. Antonin prouve, par une raison très-convaincante, que la colere est entièrement opposée à la Nature. En effet, tout ce qui est selon la Nature, ne fait qu'augmenter sa beauté, & ce qui est contre elle ne fait que la détruire. La conséquence est aisée à tirer : car, comme dit Sénèque : *Liquit decor omnis iratos.* Toute sorte de grace & de beauté abandonne ceux qui sont en colere.

XXVI. *Si l'on perd le sentiment de ses fautes, pourquoi vit-on plus long-tems ?*) Le dessein d'Antonin n'est que d'expliquer ce sentiment que les Stoïciens avoient puisé dans la doctrine de Platon, *qu'il vaut mieux mourir, que de vivre dans le vice & dans l'ignorance.* A quoi se rapporte ce mot de Tyrtée : *Ou la vertu, ou la mort.* Mais, de la maniere dont ce sage Empereur s'explique, il nous donne lieu de faire encore un meilleur usage de

sa maxime, & de lui donner un sens qui en augmente bien la beauté à notre égard. Car c'est comme s'il nous disoit que la vie ne nous étant donnée que pour faire pénitence de nos péchés, elle nous est inutile dès que nous y sommes endurcis, & que nous en avons perdu la connoissance. Cet article est parfaitement beau. On l'avoit entièrement gâté.

XXVII. *Afin que le monde soit toujours nouveau.*) Toujours, c'est-à-dire, pendant qu'il plaira à Dieu de l'entretenir & de le conserver. Car Antonin ne croyoit pas le monde éternel.

XXVIII. *Car ou tu jugeras, comme lui, du bien & du mal, ou tu en jugeras autrement.*) Ce dilemme est très-solide. Si tu juges du bien & du mal comme celui qui t'a fait injure, tu es injuste de haïr un homme qui, de ton propre aveu, a cherché à se procurer du bien. Et si tu en juges autrement, & que tu connoisses qu'il se trompe, tu es cruel de lui faire un crime de son aveuglement, & de ne pas souffrir une erreur où il est tombé malgré lui. Il faut se souvenir qu'Antonin

ne parle que des injures particulieres, qu'il ne faut pas confondre avec celles que la justice a intérêt de punir.

XXIX. *Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons.*) Cette maxime est d'une très-grande beauté, & elle pourroit être une source de bonheur pour les hommes : car ils sont presque tous comme les enfans, qui ayant cinquante jouets devant eux, crient & pleurent pour un seul qu'on leur emporte, & cassent enfin les quarante-neuf qui leur restent, & dont ils pourroient encore se divertir.

XXX. *Sois renfermé & bien ramassé en soi-même.*) Les Stoïciens, à l'exemple des Platoniciens, considéroient l'ame recueillie & ramassée en elle-même, comme un corps que sa rondeur égale & parfaite empêche de donner prise à rien d'étranger. Tout ne fait que glisser sur elle. On peut voir ce qui est remarqué sur le chapitre XLIII. du Livre VIII.

XXXI. *Donne au tems présent des bornes fort étroites.*) C'est ce qu'Horace a si bien dit : *Spatio brevi spem longam refecesi.*

Et laisse les fautes qu'on fait où on les fait.) Ce précepte me paroît admirable. Qu'on s'épargneroit de chagrins & de peines, & quel tems ne gagneroit-on point, si on le suivoit?

XXXIII. *Et s'accoutume à suivre Dieu.*) Philon assure que ce précepte de suivre Dieu est de Moïse. D'autres l'attribuent à Pythagore, & l'on prétend qu'Homere y a fait allusion dans ce vers :
Marche sur les traces de Dieu.

Que si les élémens sont eux-mêmes les Dieux.) C'est pour dire, que s'il n'y a d'autre Dieu que le hasard & le mélange fortuit des atomes.

Cette loi est toujours certaine.) Cela est incontestable. Car alors ce mélange fortuit est lui-même cette Loi éternelle qui ne peut jamais changer.

XXXIV. *Et s'il est composé d'une matière simple & unie.*) On peut voir la remarque sur l'article IV du Livre VI.

XXXV. *Si elle est insupportable, elle donne la mort.*) Ce raisonnement est vrai à la rigueur. L'extrême douleur nous livre un rude combat, où il faut que nous

succombions ou qu'elle succombe. Les Epicuriens ne s'en servoient pas moins que les Stoïciens : car ils disoient de même : *Si la douleur est grande, elle est courte ; & si elle est longue, elle est légère.* Le malheur est, que cette vérité s'évanouit & nous échappe dans les occasions où nous aurions le plus besoin de son secours ; & pour ne parler que de moi-même, je n'ai jamais trouvé de longue douleur qui ne fût grande, ni de grande qui, quelque courte qu'elle fût, ne fût fort longue. Mais les vérités ne dépendent point de notre courage, ou de notre lâcheté.

XXXVI. *Que comme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres.*] On ne peut rien voir de plus noble que cette comparaison des ambitieux avec des monceaux de sable, que la mer entasse les uns sur les autres ; & dont les premiers sont entièrement cachés & ensevelis sous les derniers.

XXXVII. Ceci est de Platon. *Pensez-vous que celui qui a l'ame noble & grande.*] Antonin en lisant faisoit des recueils de

tout ce qu'il trouvoit propre à son usage, selon le but qu'il s'étoit proposé. L'endroit qu'il cite de Platon, est pris du VI. Livre de la République, pag. 486, de l'édition de Henry Etienne.

XXXVIII. *Voici un excellent mot d'An-
rsthene.*] Plutarque l'attribue à Alexan-
dre. S'il est de lui, il devoit lui faire en-
core aujourd'hui plus d'honneur que la
conquête des Indes.

XXXIX. *C'est une honte que notre esprit
ait la force de composer notre visage.*] Que
cette pensée est belle & solide! Dans
les mouvemens les plus terribles, & dans
les passions les plus violentes, notre es-
prit a tous les jours la force de composer
notre visage, & d'y prendre la tranquilli-
té, lorsqu'il est lui-même plein de trou-
ble. D'où vient donc qu'il ne fait pas au-
dedans ce qu'il fait au dehors, & que ne
garde-t-il pour lui ce qu'il nous prête?
Saint Augustin dans le IX. chapitre du
VIII. Livre de ses Confessions, recher-
che avec soin d'où vient que notre esprit
a si peu de pouvoir sur lui-même, &
qu'il en a un si absolu sur le corps : & il

trouve que c'est le défaut de sa volonté. Il veut fortement tout ce qu'il commande au corps, & ne veut qu'à demi ce qu'il se commande à lui-même. Cette rébellion affreuse qu'il trouve en lui, vient de ce qu'il veut & ne veut pas ; c'est l'effet de sa volonté qui est divisée, & qui le partage en le déchirant.

XL. Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.)
C'est un passage tiré du *Bellérophon* d'Euripide. Plutarque le rapporte dans son traité de la *Tranquillité*. En voici la traduction. *Il ne faut pas se fâcher contre les affaires, car elles ne s'en soucient point du tout. Et celui-là seul est heureux qui sait s'accommoder à tous les accidens qui lui arrivent.* Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de se mettre ainsi en colere contre les accidens. Epictete pourroit bien, en avoir trouvé la raison ; il dit que c'est une méchante habitude que l'on a sucée avec le lait, & prise des nourrices, qui, lorsque les enfans ont heurté contre une pierre, frappent la pierre jusques à ce qu'ils aient cessé de pleurer.

XL I. *Donne de la joie aux Dieux & à nous.*) C'est encore un vers de quelque Poëte. Il semble que c'est un pere qui parle à son fils, & Antonin en fait une heureuse application ; car c'est l'ame qui tient le même langage, & qui dit au corps, donne par tes bonnes actions de la joie à Dieu & à moi. *Stude sapientia, fili mi, latifica cor meum.* Prov. 27. 11.

XL II. *La vie des hommes est comme la moisson d'un champ.*) C'est encore un passage d'Euripide. Amphiaraus dit ces vers à Hypsipyle, extrêmement affligée d'avoir perdu son fils Archimorus, qui étoit mort fort jeune. Et cette comparaison des hommes avec les épis est fort belle. Comme ceux-ci croissent pour être moissonnés, les hommes naissent tout de même pour mourir. Et Epictete dit fort bien, que comme un épi prendroit pour une malédiction de n'être pas moissonné, ce seroit de même pour l'homme une malédiction que de demeurer toujours en vie.

XL III. *Si les Dieux n'ont soin ni de moi ni de mes enfans.*) C'est un passage de

quelque Poëte tragique, où un pere malheureux disoit, avec une résignation entiere aux volontés de Dieu, que si Dieu l'avoit abandonné, lui & ses enfans, il étoit persuadé qu'il avoit ses raisons pour le faire; & que cet oubli de Dieu n'étoit qu'un effet de sa justice, & une marque même de sa bonté.

XLIV. *L'honnêteté & la justice sont pour moi.*) C'est un vers des *Acharnenses* d'Aristophane, où ce Poëte dit aux Athéniens, que *Créon fasse tous ses efforts pour se venger de moi & pour me perdre; l'honnêteté & la justice sont pour moi, elles combattront toujours pour mes intérêts.* Et Antonin avoit marqué ce passage comme un mot très-utile, & qui pouvoit être dans la vie d'un usage très-fréquent. En effet, quelle consolation n'est-ce point dans tous les accidens fâcheux qui nous arrivent, de pouvoir dire, *l'honnêteté & la justice sont pour moi, &c.* La beauté de ce mot avoit été reconnue avant Antonin; Cicéron l'applique heureusement dans ses *Lettres à Atticus*, Livre VI. Epit. I. & Liv. VIII. Epit. 8.

XLV. *Ne lamente point avec ceux qui lamentent.*) On reprochoit aux Stoïciens qu'ils faisoient une passion vicieuse de la compassion, & on ne leur pardonnoit point d'avoir dit que le Sage étoit sans pitié. Je me souviens sur cela d'un beau mot de Phocion, qui dit *que de bannir du cœur des hommes la compassion, c'est ôter les autels des temples.* Mais ce reproche qu'on faisoit aux Stoïciens n'a pas tant de solidité que de vraisemblance. Ces Philosophes étoient trop sages pour prétendre étouffer dans les hommes un sentiment si naturel, & qui répand sur les miseres de cette vie un baume si salutaire & si précieux; leur dessein étoit de le retenir dans ses bornes : ils vouloient nous empêcher de nous troubler sur de légères ou de fausses apparences de mal, & de borner à l'attendrissement seul les secours effectifs que nous devons aux misérables. En effet, combien y a-t-il de gens qui croient qu'en ouvrant leur cœur aux miseres de leur prochain, cela suffit, quoiqu'ils tiennent la main dans leur sein, comme parle l'Écriture! Ce

n'est donc pas la compassion que les Stoïciens condamnoient, mais la compassion outrée, inutile & infructueuse. Quand il nous est ordonné, dans Saint Paul, de pleurer avec ceux qui pleurent, *flete cum flentibus*, Rom. 12. 15. Dieu ne nous demande pas quelques larmes stériles: car, comme Saint Jérôme l'a fort bien dit: *Cum flente flere & nihil, cum possis, flenti conferre, subsannationis, non pietatis, indicium est.* Pleurer avec celui qui pleure, & ne lui pas donner les secours qui dépendent de nous, c'est une moquerie, & non pas une action de piété. Et il ajoute: c'est pleurer pieusement avec son prochain, que de tarir ses larmes. En un mot, les Stoïciens exigeoient de nous la même chose que Saint Jean, lorsqu'il nous dit: *N'aimons pas de la parole ni de la langue, mais par nos œuvres & dans la vérité.* Rom. 1. 3. 18. Ils vouloient que nous fissions sans douleur toutes les œuvres de miséricorde; & par-là, bien loin de faire les hommes semblables aux bêtes féroces, ils vouloient au contraire les faire atteindre à la perfection de Dieu, & les élever à

ce haut point de sagesse qui met l'ame au dessus de toute forte de douleur & de trouble.

XLVI. *Ceci est encore de Platon.*)

Cet article & le suivant sont pris de l'*Apologie de Socrate*, vers le milieu, page 28.

XLVII. *Du même; mais, mon cher Calliclès, prenez bien garde.*) Ce passage est tiré de l'excellent traité de *Gorgias*, page 512. où Socrate établit le seul véritable usage de la Rhétorique, & réfute solidement Calliclès, qui prétendoit relever cet art par-dessus tous les autres, parce qu'il donne le moyen de sauver, par son éloquence, ses citoyens, & de se sauver soi-même. Socrate répond que cet avantage n'est pas si considérable qu'il pense; car outre qu'il est commun à des arts mécaniques, dont on ne fait aucun cas, il est certain que la vertu ne consiste pas à procurer le salut aux hommes & à soi-même, puisqu'on le fait souvent par des moyens très-injustes, & par conséquent très-opposés à la véritable vertu. D'ailleurs, la vie n'est pas

un si grand bien, qu'il faille si fort estimer ce qui nous la conserve. Qu'est-ce donc qui mérite notre estime, & qui doit faire toute notre occupation ? La justice, qui consiste à bien vivre en observant les loix, & en les faisant observer aux autres. Ce passage est parfaitement beau ; mais tout le traité est admirable, & rien ne mérite davantage d'être lu.

XLVIII. *Il faut contempler le cours des astres, comme si nous marchions avec eux.*) Antonin ne nous propose point ici la simple contemplation accompagnée de réflexions, qui nous portent à imiter ces êtres lumineux qui, toujours constans dans leurs postes, *stellæ manentes in ordine*, & sans jamais s'égarer, obéissent à leur Créateur, & semblent ne nous éclairer que pour nous donner le moyen de les imiter. Cet endroit est parfaitement beau ; & s'il n'est pas de Platon, il est de son caractère & de son style.

XLIX. *Car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.*) C'est le propre de nos pensées de nous rendre semblables à leurs objets. Cela est admirable.

L. *Voici une excellente réflexion de Platon, qui dit, en parlant de l'homme, il faut regarder comme d'un lieu élevé.*) Je n'ai encore pu trouver cet endroit dans Platon. Il est vrai que je ne l'ai pas cherché avec la dernière exactitude; il faudroit le lire en entier. Ce Philosophe a voulu dire que pour bien connoître le monde, il faut être élevé au dessus de lui; car en le contemplant ainsi de haut en bas, & en le voyant dans toute son étendue, on voit clairement que toutes les contrariétés qui lui arrivent & qui le composent, constituent son essence, & perfectionnent sa beauté.

LI. *Car ce qui sera, ressemblera à ce qui a été, & il n'est pas en son pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui est présentement.*) Ce qui est, est nécessairement la semence de ce qui sera. Et c'est sur cela que Salomon a dit dans l'Ecclésiaste : *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est ? ipsum quod faciendum, nihil sub sole novum. Nec valet quisquam dicere, ecce hoc recens est; jam enim præcessit in sæculis, quæ fuerunt ante nos.* Eccl.

9. 10. Qu'est-ce qui a été ? C'est ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait ? Ce qui sera fait encore. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil : & personne ne peut dire , voici une chose nouvelle ; car elle a été vue dans les siècles qui nous ont précédés. Et dans un autre endroit : *Quod factum est ipsum permanet ; quæ futura sunt jam fuerunt , & Deus instaurat quod abiit.* Eccl. 33. 15. Ce qui a été fait , c'est ce qui subsiste. Ce qui sera , est ce qui a été ; & Dieu renouvelle les choses passées.

LII. *Ce qui est de la terre , retournera à la terre.*) Ce sont des vers d'Euripide , dans sa piece intitulée : *Chrysispe.* Voici le passage tout entier. *Ce qui est de terre retourne en terre ; & ce qui est d'une semence divine & céleste , retourne au Ciel. Car rien ne périt ; mais en se séparant , chaque chose paroît sous une autre forme.* C'est ce que Salomon avoit dit dans l'Ecclésiaste : *Redditque pulvis ad terram quod prius fuerat ; spiritus autem ad Deum qui primò dederat.* Eccl. 127. 7.

LIII. *Nous cherchons toutes sortes de viandes & de breuvages.*) Ce sont encore :

des vers d'Euripide , qui se moquoit de certaines gens , comme nous en voyons aujourd'hui , qui sont si attachés à la vie , qu'ils ne songent qu'aux moyens de la conserver , & qui , pour cet effet , ont des soins excessifs & superstitieux de leur manger & de leur boire. Mais ils ont beau faire , quand l'heure sonne il faut marcher. Antonin avoit marqué ce passage pour s'empêcher de tomber dans ce défaut, qui déshonore l'homme. Quand la vie seroit à vendre , un homme vertueux ne l'acheteroit point par des soins si serviles & si bas. Quel soin aura-t-on de son ame , si on est si occupé de son corps ?

LI V. *Quelqu'un est plus adroit que toi à la lutte ; mais il n'est ni plus civil, ni plus modeste.*). Nous ne devons jamais nous affliger , ni avoir de la honte de nous voir surpasser par les autres en des choses ou vaines , ou qui ne dépendent point de nous. Un autre est plus fort que moi , plus éloquent , plus savant. Que m'importe , pourvu qu'il ne soit , ni plus vertueux , ni plus juste ?

L V. *Tout ce qui se fait par la raison com-*

mune aux Dieux & aux hommes , ne peut être mauvais.) Car la raison universelle , c'est-à-dire , Dieu , ne peut jamais rien faire de contraire à sa Nature ; & par conséquent , tout ce qu'elle fait , ne peut être que très-utile & très-bon.

L VII. *Ne s'amuse point à considérer ce que font les autres.* Nous sommes nés pour agir , & non pas pour examiner les actions d'autrui. Le seul but donc où nous devons tendre , c'est de faire approuver à notre Nature particuliere tout ce que fait la Nature universelle , & à la Nature universelle , tout ce que fait notre Nature particuliere. Or , l'ame ne sauroit remplir ces deux devoirs , si elle ne conserve sa supériorité sur le corps , & si elle n'agit conformément à son origine. Tout cet article est admirablement beau , & Antonin y suit parfaitement ses principes.

L VIII. *Comme si c'étoit aujourd'hui notre dernier jour.*) Le véritable sens de ce passage , est plus enveloppé que l'on n'a cru. Antonin veut dire , que comme si la mort venoit aujourd'hui à nous , il n'y

auroit rien que nous ne voulussions faire pour avoir le tems de vivre mieux que nous n'avons fait par le passé, nous devrions nous mettre de bonne heure en cet état, & prévenir la mort, en nous déclarant morts au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu, comme St. Paul nous dit : *Ita & vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro.* Rom. X. V. De même : *Considérez-vous comme morts au péché, & vivans à Dieu en JESUS-CHRIST notre Seigneur.*

LIX. *Il ne faut aimer que ce qui nous arrive.*) Car ce qui nous arrive, c'est ce que Dieu veut. Or, ce que Dieu veut, est sans doute meilleur en tout sens que ce que nous voulons.

LX. *Dans chaque accident.*) Il ne nous arrive rien qui ne soit arrivé à d'autres. Ils en ont murmuré, ils s'en sont plaints. De quoi leur ont servi leurs plaintes & leurs murmures ? Au lieu donc de les imiter, faisons de chaque accident, la matière de notre action. Il n'importe à quoi nous nous occupions, pourvu que nous

faisons bien. Les malheurs & les souffrances, sont les actions dont Dieu nous tient compte le plus volontiers, quand nous n'y avons pas succombé.

LXI. *Regarde bien au dedans de toi, il y a une source de bien.*) Que cela est bien pensé & bien dit ! Il y a en nous une source de bien qui jaillira toujours, si nous travaillons toujours à l'entretenir par nos bonnes œuvres. Mais pour peu que nous cessions, elle se bouche & ne coule plus. C'est comme JESUS-CHRIST nous dit, dans St. Jean, *que l'eau qu'il nous donne, c'est-à-dire, sa grace, devient en nous une fontaine d'eau vive, qui jaillit jusques dans la vie éternelle.* Jean. IV. 14.

LXII. *Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme.*) La contenance, la démarche, le port, sont ordinairement des indices assurées des mœurs. *Amictus corporis & risus dentium, & ingressus hominis enuntiant de illo* ; comme dit l'Auteur de l'Ecclésiastique. Le précepte d'Antonin est donc fort nécessaire, sur-tout à la Cour.

LXIII. *Notre vie ressemble bien plus à*

l'exercice de la lutte, qu'à celui de la danse.)
 Celui qui danse, est non-seulement préparé pour tout ce qu'il doit faire ; mais il fait encore tout ce que doivent faire ceux qui dansent avec lui : au lieu que celui qui lutte, n'apporte d'autre préparation que son courage, sa force & son adresse, qui lui fournissent sur le champ les moyens, ou d'é luder les coups de son ennemi, ou de les soutenir sans y succomber. Aussi, St. Paul appelle notre vie une lutte : *Nous avons, dit-il, à lutter contre les principautés & les puissances.* Ephes. 6. 12.

LXIV. *Pense souvent en-toi-même qui sont ceux dont tu veux être loué & estimé, & quel est leur esprit.*) Il n'y a point d'homme qui ne voulût de tout son cœur connoître le véritable prix de chaque chose, & qui le connoissant, ne fût porté naturellement à avoir pour elle toute l'estime qui lui est due. Quand il ne le fait pas, cela vient de ce qu'il est privé de cette connoissance malgré lui. C'est en lui une privation de discernement, & non pas une injustice. Pourquoi donc rechercher

ses suffrages qu'il n'est pas en son pouvoir de nous donner, & pourquoi lui faire mauvais gré de son mépris, qui n'est qu'un mépris involontaire, & qui, par conséquent, doit bien moins nous mettre en colere que nous faire pitié ?

LXV. *Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité, l'est malgré elle.*) C'est ce que Platon établit presque dans tous ses ouvrages; & ce principe est très-vrai. Il n'y a point d'homme ignorant & méchant, qui ne le soit malgré lui. Esclaves du péché, & entraînés par le malheureux penchant de notre cœur, nous faisons le mal que nous ne voudrions pas, & ne faisons pas le bien que nous voudrions, comme dit St. Paul, qui par cette même raison, appelle ceux qui ne se soumettent pas aux Saintes paroles de JESUS-CHRIST, *des ignorans, & des superbes,* & qui exhorte Timothée à être doux, en reprenant ceux qui résistent à la véritable doctrine, parce que Dieu peut les appeler à repentance, en leur faisant connoître la vérité. *Cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati, nequando Deus*

det illis pœnitentiam ad cognoscendam veritatem.

LXVI. *Enfin, souviens-toi que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur.*) Une marque certaine que l'opinion seule fait la douleur, ou au moins, qu'elle y ajoute beaucoup, c'est que nous sentons souvent des choses qui nous paroïtroient insupportables, si notre opinion nous rapportoit qu'elles le sont : mais parce qu'elle n'en juge pas, nous n'y prenons pas seulement garde. Pourquoi juge-t-elle donc plutôt des unes que des autres, & que ne se tait-elle toujours ? On peut voir l'article XVIII. du Livre V.

Ne manque pas de dire, je succombe à la douleur.) Il y a une raillerie cachée sous ces mots. C'est comme si Antonin disoit : *Ne manque pas de dire, je succombe au jugement de mon opinion.* Car il prétend qu'il n'y a personne qui n'eût honte de prononcer une parole si lâche, si efféminée, & si ridicule.

LXVII. *N'aie point pour les hommes cruels & dénaturés.*) Il faut aimer les méchants,

chans , & se contenter de haïr leur vice. La cruauté des autres n'excuse point celle que nous avons pour eux. Il n'y a rien de plus chrétien que cette maxime.

LXVIII. *D'où savons-nous que Socrate étoit plus grand homme ?*) Ce chapitre est parfaitement beau , & il explique si bien en quoi consiste la véritable grandeur , qu'il est impossible de s'y méprendre. Que ceux donc qui s'estiment grands , & qui veulent qu'on les estime tels , se mesurent à cette règle , qui ne trompe & ne flatte point , & qu'ils voient eux-mêmes s'ils méritent la qualité qu'ils se donnent , & qui ne dépend que d'eux.

Et qu'il avoit plus de vertu que Télau- ges ?) Monsieur Menage , à qui les Lettres doivent tant de belles & bonnes choses , a très-heureusement corrigé ce passage , dans ses *Remarques sur Diogene Laerce* , en changeant l'adjectif *Télauges* en nom propre. Et sa correction est d'autant plus estimable , que personne avant lui ne s'étoit seulement douté que ce passage fût corrompu. Ce *Télanges* étoit un Philosophe sur lequel *Eschine*

avoit fait un Dialogue , où il parloit de lui , de maniere qu'on ne favoit si c'étoit une éloge ou une satyre , & qu'il avoit appellé *Télauges*. Il en est parlé dans *Athénée* , & dans le Livre qu'on attribue à *Demetrius Phalereus*.

Qu'il soit mort glorieusement.) Car il aimoit mieux mourir que de commettre la moindre lâcheté , & que de se condamner même , ou à un exil , ou à une amende : mais une mort glorieuse ne fait pas seule le grand homme.

Que pendant les plus grandes rigueurs de l'Hiver.) Personne n'a jamais été plus patient dans les travaux , ni plus ferme dans les dangers que *Socrate*. Mais cela ne suffit pas pour être grand.

Qu'il ait généreusement résisté aux Tyrans.) Les trente Tyrans , qui étoient alors les Maîtres de la République , ordonnerent à *Socrate* d'aller avec quelques Soldats , prendre à *Salamine* un certain *Léon* , qu'ils vouloient faire mourir pour avoir son bien , qui étoit immense ; *Socrate* eut le courage de leur désobéir. Cette Particularité de sa vie est marquée dans

son apologie, & dans la VII. Lettre de Platon. Mais pour être grand, il ne suffit pas d'avoir fait une action de cette nature, puisque des méchans en ont souvent fait autant, pour des motifs qui n'avoient rien de louable, ni de grand.

Et qu'il ait marché dans les rues avec fierté & avec orgueil. La démarche fiere & orgueilleuse marque bien la bonne opinion qu'un homme a de lui. Mais elle ne dit pas qu'il soit grand : elle dit ordinairement tout le contraire.

Quoiqu'on puisse avec raison douter de la vérité de ce trait.) Antonin juge avec raison que c'étoient les ennemis de Socrate qui lui avoient imputé cela, & qui avoient pris malicieusement sa gravité & sa sagesse, pour une orgueilleuse fierté. Et il a sans doute en vue ce passage d'Aristophane, dans la IV. Scene de l'act. I. des *Nuées*.

Parce que tu marches dans les rues, d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre.) Et c'est ce même reproche que Platon trouve moyen de tourner à la louange de Socrate, lorsque, dans son

Banquet, il fait dire par Alcibiade, qui s'adresse malicieusement à Aristophane :
Je n'ai jamais mieux connu Socrate que dans la déroute de notre armée, quand nous fûmes battus à Delium. Socrate, qui avoit combattu à pied, se retiroit de son côté, avec Lachès. Je les rencontrai en cet état : & comme j'étois bien monté, j'eus tout le loisir de les considérer à mon aise, & de voir combien Socrate étoit au dessus de Lachès, en prudence & en résolution. Ce fut là que je le vis marcher, comme vous dites dans vos Nuées d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre, sur les amis & sur les ennemis, & témoignant par ses regards assurés, que son ame étoit libre de crainte, & qu'il étoit en état de vendre bien cher sa vie si on l'attaquoit. Il y a beaucoup de noblesse dans ce passage, avec une politesse infinie, que je ne puis me lasser d'admirer.

Mais il faut regarder en quel état étoit son ame.) Car delà seulement dépend la véritable grandeur. Antonin fait ici le véritable portrait de Socrate. Cela est divin. S'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ig-

norance d'autrui.) On se rend l'esclave de l'ignorance d'autrui, lorsqu'on trahit sa conscience, ou par complaisance, ou par lâcheté, & que par des intérêts purement humains, on retient, comme dit St. Paul, la vérité de Dieu en injustice.

LXIX. *La Nature n'a pas si fort mêlé & confondu notre ame avec le corps.)* Car comment ce qui est incorporel, pourroit-il être mêlé & confondu avec ce qui n'est que matière ? Voilà ce qu'il y a de merveilleux : l'ame est par-tout le corps, sans avoir, nulle part, de place marquée ; non plus que la Divinité qui anime tout, & qui remplit tout. Puisque l'ame n'est pas confondue avec le corps, elle peut donc s'en séparer, & se renfermer en elle-même. Mais nous sommes si peu accoutumés à faire cette abstraction, que nous la croyons impossible.

LXX. *Il est très-possible d'être, en même tems, un homme divin & un homme inconnu à tout le monde.)* Voici une grande vérité qui mérite toute notre attention. Antonin travaille à se munir contre la mauvaise opinion, qui n'est que trop commune,

que pour être un homme extraordinaire & divin, il faut faire beaucoup de bruit dans le monde, & y vivre dans la gloire & dans l'éclat ; rien n'est plus faux que cette pensée, comme ce sage Empereur le reconnoît ici. Les hommes les plus divins, sont ceux qui ont été les plus cachés. Et la vie de J. C. en est une preuve bien éclatante & bien solide. Dans Athenes, l'Autel consacré au Dieu inconnu, étoit le seul qui fût consacré au vrai Dieu.

LXXI. *Parce que tu désespères de pouvoir jamais être un grand Dialecticien.*) Il n'y a point du tout de honte à être privé des qualités qui ne dépendent pas de nous ; & il y en a beaucoup à ne pas avoir les vertus qui en dépendent ; & que Dieu a comme plantées dans nos cœurs. Mais nous sommes si aveugles ; & si malheureux, que nous méprisons celles-ci, & n'estimons que celles-là. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si nous trouvons si souvent dans notre choix, notre supplice.

LXXII. *Que les hommes disent tout ce*

qu'ils voudront contre cette vérité, & qu'ils la traitent de ridicule.) Il est certain que cette opinion étoit traitée de ridicule par toute sorte de gens, & avec justice : car il est bien vrai que l'homme a eu cet empire sur lui-même, & sur ses passions : mais il l'a perdu par le péché, & il ne peut plus le recouvrer que par la grace. Ce chapitre ne laisse pas d'être fort beau, & de fournir un remede excellent contre les accidens ordinaires.

Et l'usage ne peut il pas dire ?) C'est une hardiesse, mais qui me paroît belle & noble, d'avoir personnifié l'usage.

Ou plutôt à l'art de l'homme, & de Dieu.) Il y a dans le texte, à l'art de l'homme, ou de Dieu. Cet *ou* n'est pas disjonctif. Antonin veut faire entendre que l'exercice de la vertu est, si l'on peut se servir de ce terme, le métier commun à Dieu & aux hommes, comme il s'en est expliqué ailleurs ; & cela est beau.

LXXIII.) *A n'être ni empressé, ni lâche.*) Car l'empressement est une marque d'envie, ou d'une aveugle précipitation ; & la lâcheté, ou la lenteur, l'est de pa-

resse, ou de négligence. On peut voir ce qui a été remarqué sur ces deux vers de la seconde Epitre du Liv. I. d'Horace.

*--- Quod si cessas, aut strenuus anteis,
Nec tardum opperior, nec precedentibus
insto.*

Comme je ne vous attendrai point si vous demeurez derriere, je ne tâcherai pas non plus de vous atteindre, si vous me devancez.

LXXIV. *Dieu tout immortel qu'il est.)* On ne peut rien penser de plus parfait ; ni de plus chrétien. Quelle force & quelle beauté dans cette opposition entre Dieu & les hommes !

Au contraire, il a soin d'eux en toutes manieres.) Car il ne se contente pas de faire lever son soleil sur les bons & sur les méchants, & d'envoyer la pluie sur les justes & sur les injustes ; il étend ses soins plus loin, & leur donne, tous les jours & à tous momens, des marques de sa bonté paternelle, parce qu'il est bon aux ingrats & aux méchants.

LXXV. *C'est une chose très-ridicule ;*

tu peux empêcher ta propre malice, & tu la souffres.) C'est ce qu'Epictete disoit fort bien : Tu ne peux être un Hercule pour purger la terre des monstres, ni un Thésée pour en purger l'Attique : mais tu peux te purger toi-même des monstres qui sont en toi. Au lieu de chasser un Procrastes & un Scyron, chasse de ton cœur la tristesse, la crainte, les desirs, l'envie, la malice, la mollesse, l'intempérance, &c.

LXXVI. *Tout ce que la faculté raisonnable & politique.*) Cette maxime est parfaitement belle. Notre ame tient au dessous d'elle, tout ce qui n'est, ni de même nature qu'elle, ni utile à la société. Que de soins embarrassans, que d'occupations vaines & infructueuses, cette réflexion n'épargneroit-elle pas aux hommes, s'ils la vouloient bien concevoir !

LXXVII. *Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu, comme les fous, une troisieme chose.*) Antonin dit fort bien *comme les fous*; car il n'y a pas de plus grande folie que d'être entêté de la réputation, qui ne dépend jamais de nous, qui ne fait jamais partie

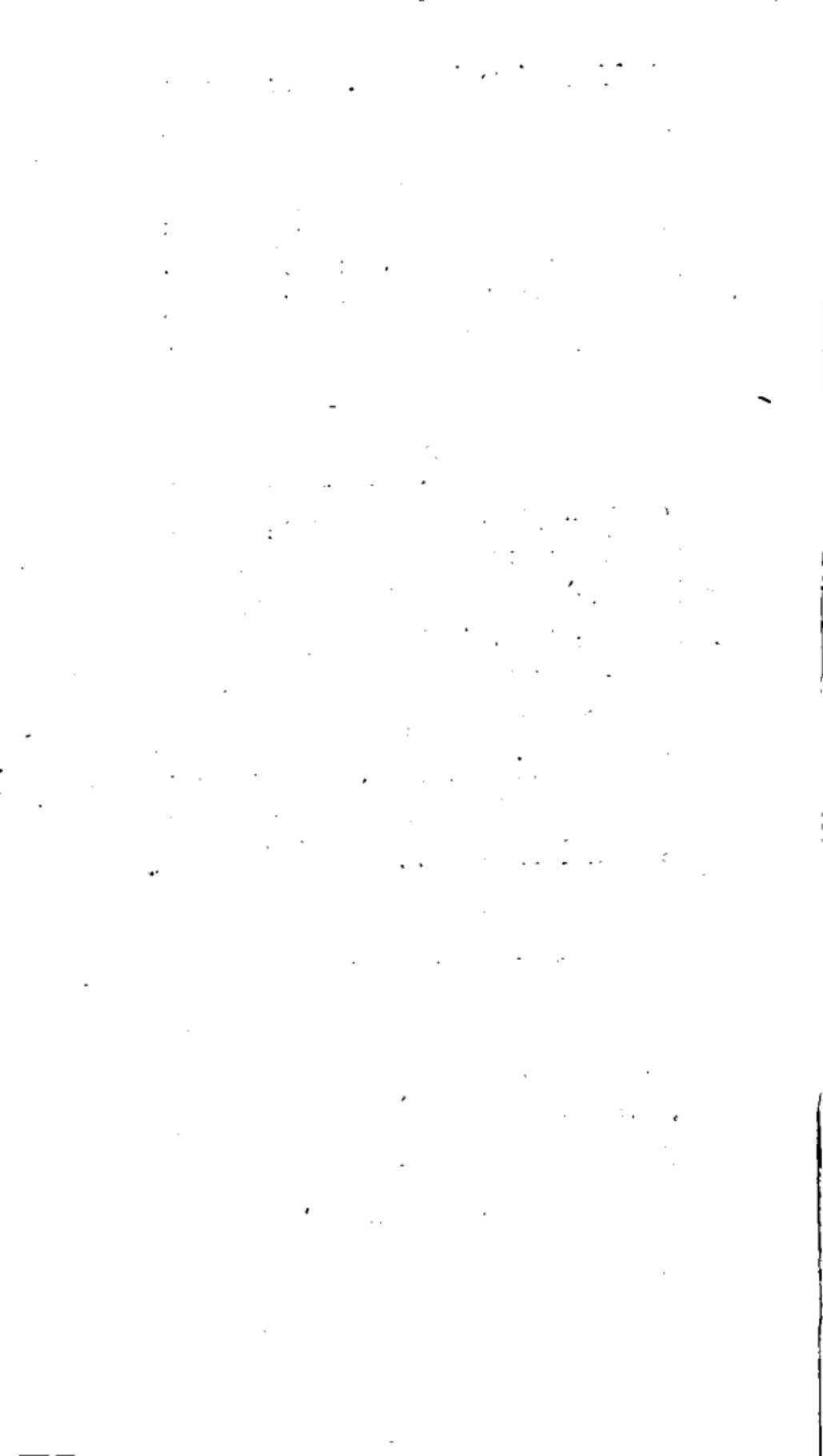
de l'essence du bien, & qui n'est pas même un de ses caractères. Mais ce n'est pas par-là seulement que nous devons nous contenter de faire le bien; nous devons le faire dans l'espérance que Dieu accomplira sa promesse, & que plus le bien que nous ferons sera secret, plus il nous en rendra la récompense.

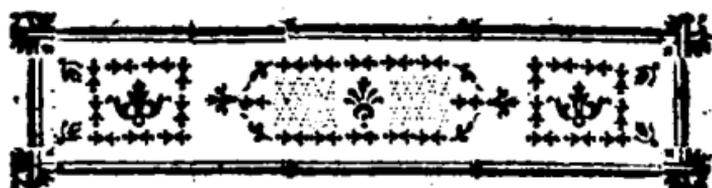
LXXVIII. *Personne ne se lasse de recevoir du bien, &c. Or, faire du bien aux autres c'est en recevoir.*) Il n'y a rien de plus vrai que cette maxime. Nous ne saurions faire du bien à un tout dont nous sommes partie, sans nous en procurer à nous-mêmes. Et c'est pour cette raison que l'Écriture appelle *riches en bonnes œuvres*, ceux qui ont fait beaucoup de bien: *Bene agere, divites fieri in bonis operibus.* 1 Epit. à Timot. 6. 7. A faire du bien, à s'enrichir en bonnes œuvres. Car comme dit fort bien Clément d'Alexandrie: *Celui qui donne reçoit, & celui qui reçoit donne.* Mais les hommes sont très-peu soigneux de pratiquer ces moyens de s'enrichir.

LXXIX. *La Nature universelle a créé*

& réglé le monde : donc ou tout ce qui se fait.) Antonin veut dire que puisque Dieu a créé le monde, c'est lui aussi qui l'entretient & le conserve par sa Providence. D'où il s'ensuit nécessairement, ou qu'il a étendu ses soins généralement sur tout, sur les plus petites choses, comme sur les plus grandes, ce que les Stoïciens soutenoient, & ce que nous croyons; ou qu'en négligeant les petites, selon le sentiment des Epicuriens & de quelques autres Philosophes, il ne s'est réservé que les principales & les plus parfaites, pour les régler & les conduire. Que l'une ou l'autre de ces deux propositions soit vraie, je dois être en repos; car je suis certainement du nombre de celles dont Dieu a soin.

Fin du septieme Livre.





RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE HUITIEME.

UN E chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire, c'est de penser qu'il ne dépend plus de toi de faire en sorte que toute ta vie se soit passée dans la Philosophie. Car plusieurs personnes savent, & tu le fais bien toi-même, que tu en as été long-

tems très-éloigné. Ainsi te voilà confondu, & tu ne peux plus prétendre à la gloire d'un véritable Philosophe; ta profession même s'y oppose. Si tu as donc véritablement connu en quoi consiste la vraie Philosophie, ne te soucie plus de cette vaine réputation, & qu'il te suffise de vivre le peu de tems qui te reste, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien soigneusement ce qu'elle veut, & ne te mets en peine de rien davantage. Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru partout, & essayé tout, tu n'as jamais pu trouver le bonheur que tu cherchois; car tu ne l'as trouvé ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs, enfin nulle part. Où est-il donc? Dans les actions que la nature de l'hom-

de Marc Antonin. LIV. VIII. 159
me demande. Comment peut-on
se mettre en état de faire ces ac-
tions ? En conservant les saines
opinions qui produisent les bons
mouvemens & les bons desirs.
Quelles sont ces opinions ? Celles
que l'on a du bien & du mal, &
qui font connoître que tout ce qui
ne rend pas l'homme juste, tempé-
rant, courageux, & libre, n'est pas
un bien ; & que tout ce qui ne pro-
duit pas les effets contraires n'est
pas un mal.

II. Sur chaque chose que tu en-
treprends , interroge-toi toi-mê-
me, comment me trouverai-je de
cela ? ne m'en repentirai-je point ?
Encore un peu de tems, me voilà
mort, & tout est disparu pour moi.
Que cherché-je davantage ? n'est-
ce pas assez que ce que je fais pré-
sentement soit l'action d'un animal

raisonnable, sociable, & qui obéit aux mêmes loix que Dieu?

III. Quelle comparaison d'Alexandre, de César & de Pompée, à Diogene, à Héraclite & à Socrate ! Dans ceux-ci, quelle connoissance des choses, de leurs causes & de leur matiere ! quelle raison toujours libre & indépendante ! & dans les autres, quelle servitude, quelle ignorance, quel aveuglement !

IV. Quand tu en devrois mourir de dépit, ils n'en feront pas moins ce qu'ils ont accoutumé de faire.

V. La premiere chose c'est de n'en être point troublé ; car tout arrive selon la nature de l'Univers ; & dans peu de tems tu ne seras nulle part non plus qu'Adrien & Auguste. Après cela, re-

garde la chose en elle-même ; vois ce qu'elle est , & souviens-toi qu'il faut que tu sois homme de bien ; que sans regarder un seul moment derriere toi , tu fasses ce que la nature de l'homme demande , & que tu dises toujours ce qui te paroît juste & vrai. Que tout se fasse seulement avec douceur , avec modestie , & sans aucune dissimulation.

VI. Le seul ouvrage de la nature universelle , c'est de changer tout , de transporter là ce qui est ici , & de mettre ici ce qui étoit là. Tout n'est qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ni de surprenant ; tout est ordinaire , & toujours également dispensé.

VII. La nature de chaque chose

est contente & satisfaite, quand elle va son chemin sans aucun empêchement. Aller son chemin pour la nature raisonnable, c'est empêcher l'imagination de recevoir & d'approuver des idées fausses, ou incertaines & douteuses; diriger tous ses desirs à ne faire que les actions utiles à la société; n'appliquer ses inclinations & ses aversions qu'aux choses qui dépendent d'elle; & recevoir avec soumission tout ce que lui envoie la nature universelle, dont elle est une partie, comme la nature de la feuille est une partie de la nature de l'arbre; avec cette différence pourtant, que la nature de la feuille est une partie d'une nature insensible, sans raison, & qui peut être traversée & contrainte dans ses opérations: au lieu que la nature de

L'homme est une partie d'une nature raisonnable, que rien ne peut ni traverser ni troubler, & qui distribue toujours à chacun également, selon ce qu'il est, le tems, la matiere, la forme, les opérations, & les évènements. Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut pas perdre un seul accident d'une chose, & le comparer au tout d'une autre; mais prendre le tout de cette chose, & le comparer avec le tout de l'autre : tu trouveras tout égal.

VIII. Tu ne saurois lire. Mais tu peux réprimer tes violences & tes emportemens; mais tu peux surmonter la douleur & la volupté; mais tu peux mépriser la vaine gloire; mais tu peux ne te pas fâcher contre les ingrats & contre les fots, & même avoir soin d'eux, & travailler à les guérir.

IX. Que' personne ne t'entendè blâmer la vie de la Cour , & sur cela ne t'écoute pas toi-même.

X. Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soi-même, d'avoir négligé quelque chose d'utile. Qui dit utile , dit un bien & une chose qui doit faire le soin d'un homme de bien , & d'un honnête homme. Or, il n'y a point d'honnête homme qui se repente d'avoir négligé une volupté ; donc la volupté ne peut être ni un bien, ni une chose utile.

XI. Examine toutes choses de cette maniere : Qu'est-ce que cela est en lui-même & par sa nature ? qu'elle est sa matiere & sa forme ? que fait-il dans le monde , & combien de tems y fera-t-il ?

XII. Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler , sou-

de Marc Antonin. LIV. VIII. 165
viens-toi que tu es né pour faire
des actions utiles à la société, &
que c'est ce que la nature de l'homme
demande. Le dormir est commun
à tous les animaux sans raison;
or, ce qui est selon la nature
de chaque chose, lui est bien plus
convenable & plus propre, plus
agréable & plus familier.

XIII. Accoutume-toi toujours,
autant qu'il te sera possible, à examiner
chaque chose, par rapport à
la physique, à la morale & à la
dialectique.

XIV. Avec qui que tu te rencontres,
dis en toi-même, quelle
opinion a cet homme-là des biens
& des maux? car s'il a une telle
opinion de la volupté & de la
douleur, & de ce qui les produit,
de la gloire & de l'ignominie, de
la vie & de la mort; je ne trou-

verai ni étrange , ni surprenant qu'il fasse telle & telle chose , & je me souviendrai qu'il est forcé d'agir ainsi.

XV. Il est ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues ; mais il ne l'est pas moins de trouver étrange que le monde produise les choses qui sont en lui. C'est comme si un Médecin s'étonnoit de voir la fièvre à quelqu'un , & comme si un Pilote étoit surpris de voir les vents contraires.

XVI. Souviens-toi bien que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis , & que tu suis le conseil de celui qui te redresse : car cette action est toute de toi , elle vient de ton choix , de ton jugement & de ton esprit.

XVII. Si cela dépend de toi , pourquoi le fais-tu ? S'il dépend

d'un autre, à qui t'en prends-tu ? aux atomes, ou aux Dieux ? l'un & l'autre est folie. Il ne s'en prendra à rien. Corrige la chose, si tu le peux ; que te sert-il de t'en plaindre ? Il ne faut rien faire en vain.

XVIII. Ce qui meurt, ne sort point du monde ; & s'il y demeure, c'est donc une marque qu'il s'y change, & qu'il s'y dissout dans ses propres principes. Ces principes du monde sont aussi les tiens, & ils se changent, mais sans murmurer.

XIX. Chaque chose est faite pour quelque action, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de surprenant ? Le soleil te dira aussi qu'il est au monde pour faire quelque chose ; les autres Dieux te diront de même. Et toi, pourquoi es-tu donc

né ? est-ce pour vivre dans les plaisirs ? vois toi-même si le sens commun le souffre.

XX. La nature, en disposant chaque chose, n'a pas eu moins d'égard à sa fin qu'à son commencement & à sa durée, comme un bon joueur de paume, quand il pousse la balle. Quel bien ou quel mal arrive t-il à cette balle, quand elle est bien poussée, ou quand elle tombe, & qu'elle va dessous ? Ces bouteilles qui se forment sur l'eau, quel bien ou quel mal sentent-elles, quand elles subsistent ou qu'elles disparoissent ? Quel bien ou quel mal sent une lampe, quand elle brûle ou qu'elle s'éteint ?

XXI. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit, & regarde ce qu'il est au dedans quand il vieillit, quand il est malade, & quand

quand il est plongé dans la débauche.

XXII. Celui qui loue , & celui qui est loué ; le panégyriste & le héros n'ont tous deux qu'une vie très-courte. D'ailleurs le bruit de ces louanges ne réentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en sont pas d'accord entr'eux , & pas un n'en est bien d'accord avec soi-même. Enfin toute la terre n'est qu'un point.

XXIII. Ne sois attentif qu'à ce que tu fais présentement , soit que tu penses , que tu agisses , ou que tu parles.

XXIV. Tu mérites tous les malheurs qui t'arrivent , parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honnête homme , que de l'être aujourd'hui.

XXV. Fais-je quelque chose ?

je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose ? je le recois en le rapportant aux Dieux , & à la source commune d'où dérive tout ce qui se distribue dans cet Univers.

XXVI. Qu'est-ce que le bain ? de l'huile , de la sueur , de la crasse , de l'eau , des raclures. Il n'y a rien là que de sale & de dégoûtant ; il en est de même de toutes les parties de notre vie , & de tout ce que nous sentons & que nous voyons.

XXVII. Lucilla a vu mourir Verus , & l'a suivi ; Secunda a vu mourir Maxime , & est morte après ; Epitunchanus n'a pas survécu long-tems à Diotime ; Antonin a suivi sa Faustine ; Celer a été bientôt rejoindre Adrien. Il en est de même de tout. Où sont présentement ces

de Marc Antonin. LIV. VIII. 171
esprits subtils, tant de grands Astrologues, tant d'hommes pleins de vanité; ces esprits subtils, comme Hierax, Demetrius le Platonicien, & Eudemon? Il n'ont vécu qu'un jour, & sont morts depuis plusieurs siècles. La mémoire des uns ne leur a survécu que peu de tems, & les noms de la plupart des autres ne se sont conservés que dans des fables qui sont déjà surannées. Que tout cela te fasse souvenir que cet assemblage de ton corps doit aussi être dissipé, & que ton esprit sera transporté ailleurs, ou éteint.

XXVIII. Le plaisir de l'homme consiste à faire ce qui est propre à l'homme. Or, le propre de l'homme c'est d'aimer son semblable; de mépriser ses passions; de juger de la vérité & de la probabilité de ses

opinions, & de considéret la nature universelle, & tout ce qu'elle fait.

XXIX. Nous avons trois engagements. L'un nous lie avec la cause environnante, *qui est le corps*. L'autre nous lie avec la cause divine, d'où descend tout ce qui arrive à tout le monde, c'est-à-dire, *avec la raison universelle, avec Dieu*. Le troisieme, enfin, nous lie avec les hommes, c'est-à-dire, *avec la société*.

XXX. La douleur est un mal ou pour le corps ou pour l'ame. Est-ce pour le corps ? qu'il s'en plaigne. Est-ce pour l'ame ? mais il dépend de l'ame de conserver sa propre sérénité & sa tranquillité, de ne pas juger que ce soit un mal : car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations & toutes nos aversions sont au de-

de Marc Antonin. LIV. VIII. 173
dans, & il n'y a point de mal qui
en approche.

XXXI. Chasse toutes tes imagi-
nations , en te disant incessam-
ment à toi-même : il dépend pré-
sentement de moi de faire qu'il
n'y ait dans mon ame aucun vi-
ce , aucun desir , en un mot, au-
cun trouble. Mais en prenant cha-
que chose pour ce qu'elle est , je
m'en fers, comme il faut s'en fer-
vir. Souviens-toi que la nature t'a
donné ce pouvoir.

XXXII. Et dans le Sénat & par-
tout ailleurs , il faut parler avec
décence & modestie , & ne pas
chercher les ornemens dans un
discours qui doit être mâle & sain.

XXXIII. La Cour d'Auguste , sa
femme , sa fille , ses neveux , les
fils de sa femme , sa sœur , son gen-
dre Agrippa , ses parens , ses amis ,

Areus , Mécenas , ses Médecins , ses Prêtres , tout est mort. Passe de là à d'autres , & pense non pas à la mort d'un homme , mais à celle des familles entieres , comme de tous les Pompées , sur le tombeau de l'un desquels on a mis : *C'est le dernier de sa race.* Quels soins ne se sont pas donnés , & quelles peines n'ont pas prises leurs devanciers , pour laisser un successeur ? Mais il faut , enfin , que quelqu'un soit le dernier. Pense après cela , à la mort des nations entieres.

XXXIV. Il faut borner & ajuster sa vie à la mesure de chaque action. Si ce que nous faisons présentement a tout ce qu'il lui faut , & qu'il dépend de nous de lui donner , c'est assez. Or , personne ne peut empêcher que mon action n'ait tout ce qu'il lui faut pour être

de Marc Antonin. LIV. VIII. 175
entiere. Peut-être que quelque obstacle viendra du dehors. Qu'est-ce qui pourra t'empêcher de vivre justement, sagement, & prudemment? Peut-être quelqu'autre chose viendra-t-elle empêcher l'effet de mon action. Mais si tu prends doucement cet obstacle, & que tu te ferves patiemment de cette action, il en naîtra tout d'abord une autre action qui tiendra la place de la premiere, & qui s'ajustera parfaitement avec la regle dont j'ai parlé.

XXXV. Recevoir sans orgueil, & rendre sans peine.

XXXVI. N'as-tu jamais vu un pied, une main, ou une tête coupée & séparée de son corps? Celui qui refuse ce qui lui arrive, qui se sépare des autres, & qui dans toutes ses actions n'a aucun égard à la

fociété, se rend, autant qu'il peut, semblable à ces parties coupées. Tu t'es séparé, tu as rompu cette union que la nature avoit faite ; car tu étois membre d'un corps, & tu l'as quitté. Mais tu as cet avantage, qu'il est encore en ton pouvoir de t'y réunir ; grace que Dieu n'a accordée à aucune des autres parties. Quand elles sont une fois coupées, cela est fait pour toujours ; elles ne peuvent plus se rejoindre. Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme ; afin qu'il ne pût pas se séparer de la fociété tout d'un coup, & pour jamais, il a fait dépendre de lui de retourner, de se rejoindre, & de reprendre le même poste qu'il avoit occupé.

XXXVII. Comme chaque animal raisonnable a reçu de la nature

de Marc Antonin. LIV. VIII. 177
universelle presque toutes ses autres facultés, il en a aussi reçu celle-ci : c'est que de la même manière qu'elle plie, tourne, accommode à son usage, & fait entrer dans l'ordre de sa prédestination tout ce qui s'oppose à elle, l'animal raisonnable peut aussi convertir en sa propre action tous les obstacles qu'il rencontre, & s'en servir pour parvenir à ses fins.

XXXVIII. Que l'idée de toute ta vie, considérée en gros, ne te trouble point. Ne te tourmente point à prévoir tous les maux qui peuvent vraisemblablement t'arriver dans la suite ; mais à mesure qu'ils t'arriveront, demande-toi à toi-même, cela est-il si insupportable ? Tu auras honte de l'avouer. D'ailleurs, souviens-toi que le passé & l'avenir ne sont point fâcheux,

il n'y a que le présent : or , le présent se réduit à peu de chose , si tu le regardes tout seul & en lui-même , & si tu fais des reproches à ton ame de succomber si lâchement sous un si petit fardeau.

XXXIX. Panthée ou Pergame font-ils encore assis sur le tombeau de leur maître ? Cabrias & Diotime pleurent-ils encore sur celui d'Adrien ? Cela est ridicule ; & quand ils y feroient encore , ces morts le sentiroient-ils Et s'ils le sentoient , s'en réjouiroient-ils ? Et s'ils s'en réjouissoient , cela rendroit-il ceux-ci immortels ? N'est-ce pas aussi leur destinée de vieillir & de mourir ensuite ? Et quand ceux-ci feroient morts , que deviendroient donc les autres ? Tout n'est que puanteur & pourriture au fond du sac.

XL. Si tu as le discernement si

de Marc Antonin. LIV. VIII. 179
fin, fers-t-en dans tes jugemens,
comme a fort bien dit un sage.

XLII. Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice ; mais j'y en vois une qui est opposée à la volupté ; c'est la tempérance.

XLII. Si tu peux t'empêcher de juger de tout ce qui te paroît fâcheux, te voilà dans un asyle assuré. A qui parles-tu ? à mon ame. Mais est-ce que je suis seulement une ame ? *n'ai-je pas aussi un corps ?* J'en conyiens. Que mon ame donc ne se trouble point elle-même ; & si le reste se trouve mal, qu'il en juge seul.

XLIII. Tous les obstacles qui empêchent le sentiment & le mouvement, sont contraires à la nature animale. Ceux qui empêchent la végétation, sont contraires à la

nature des plantes ; & ceux qui empêchent l'esprit, sont contraires à la nature raisonnable. Fais-toi à toi-même l'application de toutes ces vérités ; es-tu chatouillé par la volupté, ou tourmenté par la douleur ? C'est l'affaire du sentiment ; qu'il y prenne garde. S'oppose-t-on à tes volontés & à tes desirs ? Si tu as formé ces desirs sans exception, cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable ; mais si tu t'es proposé tous les accidens qui pouvoient arriver, & qui arrivent d'ordinaire, il n'y a point encore là d'obstacle pour toi : car nul autre que toi-même ne peut empêcher ni retarder les mouvemens de ton esprit ; ni le fer, ni le feu, ni les tyrans, ni la calomnie ; rien enfin n'en peut approcher, quand il est bien recueilli

& ramassé en lui-même, & qu'il est, pour ainsi dire, parfaitement rond.

XLIV. Pourquoi me ferois-je du mal à moi-même ? je n'en ai jamais fait aux autres que malgré moi.

XLV. Les uns se plaisent à une chose, les autres à une autre ; pour moi, je ne me plais qu'à avoir un esprit sain & exempt de toute sorte d'aversion, soit pour les hommes, soit pour les accidens qui leur peuvent arriver ; en un mot, un esprit qui voie tout avec des yeux tranquilles ; qui reçoive tout avec plaisir, & qui se serve de tout selon son prix & son mérite.

XLVI. Donne-toi désormais le tems présent. Ceux qui se tourmentent à remplir de leur gloire toute la postérité, ne songent pas

que ceux qui leur succéderont seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir ; ils ne songent pas que tous ces gens-là mourront comme eux. Que cela te fait-il donc qu'ils chantent tes louanges, ou qu'ils aient de toi telle, ou telle opinion ?

XLVII. Prends-moi, jette-moi où tu voudras ; par-tout j'aurai mon ame paisible & tranquille ; c'est-à-dire, qu'elle sera contente, pourvu qu'elle se possède, & qu'elle puisse agir selon sa nature & son devoir.

XLVIII. Une telle chose mérite-t-elle que mon ame se trouble, & qu'elle devienne pire qu'elle n'est, en se rabaisant, en desirant, en se laissant abattre & épouvanter ? Eh que trouveras-tu qui le mérite ?

XLIX. Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme ; ni au bœuf , rien qui n'appartienne au bœuf ; ni à la vigne , ni à la pierre , rien qui ne leur soit convenable. Donc , si ce qui arrive à chaque chose , est ce qui lui est propre & naturel , de quoi te fâches-tu ? la nature universelle ne sauroit t'apporter rien d'insupportable.

L. Si tu es troublé par quelque objet extérieur , ce n'est pourtant pas cet objet qui te trouble , c'est l'idée que tu en as , & il dépend de toi de l'effacer. Si c'est quelque chose qui dépende de la disposition de ton esprit , pourquoi ne le corriges-tu , & ne le redresses-tu pas , qu'est-ce qui t'en empêche ? Il en est de même , si tu es affligé de ne pas faire une telle action qui te paroît bonne ; pourquoi ne la

fais - tu pas , au lieu de t'affliger ? Un obstacle plus puissant , m'en empêche. Ne t'afflige donc pas , puisque la cause de cette privation n'est point en toi. Mais je ne faurois vivre sans cela. Sors donc de la vie tranquillement , & comme tu en sortirois si tu avois réuffi : mais n'oublie pas de pardonner à ceux qui t'ont fait obstacle.

LI. Souviens-toi que la partie supérieure de l'ame est invincible , quand elle est bien ramassée en elle-même , & qu'elle se contente de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas , lors même qu'elle s'opiniâtre & qu'elle résiste contre toute sorte de raison. Que sera-ce donc quand elle se portera à quelque chose ; après une mûre délibération & par un choix raisonnable & juste ?

Voilà pourquoi un esprit libre & patient est une forteresse imprenable ; l'homme n'a point d'asyle plus sûr où il puisse se retirer pour ne plus craindre de surprise. Celui qui ne le connoît pas, est ignorant ; & celui qui le connoît & ne s'y retire pas, est malheureux.

LII. N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toi. Voilà le rapport qu'on te fait. Mais te dit-on que cela te blesse ? non sans doute. Vois-je un enfant malade ? Je le vois bien ; mais qu'il soit en danger, c'est ce que je ne vois pas. Demeure donc toujours de même dans tes premières pensées ; n'y ajoute rien de toi, & rien ne t'arrivera que ce que tu vois ; ou plutôt, ajoutes-y, mais en homme qui connoît tout ce

qui peut arriver dans le monde.

LIII. Le concombre est amer; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin; évite-les. Cela suffit. Garde-toi bien de dire, pourquoi cela est-il dans le monde? car tu ferois la risée d'un physicien, comme tu le ferois d'un cordonnier & d'un menuisier, si tu trouvois mauvais qu'ils eussent dans leur boutique les rognures & les sciures de leur travail. Cependant tous ces ouvriers ont des endroits où ils peuvent jeter tout le rebut, au lieu que la Nature n'en a point, puisqu'il n'y a rien hors d'elle. Mais, c'est ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus surprenant dans son art: car la Nature n'ayant d'autres bornes quelle-même, change & convertit en sa propre substance tout ce qui te pa-

roît corrompu, vieilli & inutile au dedans d'elle, & s'en sert pour produire d'autres ouvrages nouveaux ; de forte qu'elle n'a besoin ni de matieres étrangères, ni de lieu pour y jeter ses ordures : elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.

LIV. Il ne faut jamais être lâche dans ses actions, turbulent ou inquiet dans le commerce du monde ; incertain & vague dans ses opinions ; opiniâtre & précipité dans ses jugemens ; ni enfin, trop occupé de ses emplois ou de ses affaires.

LV. On me tue, on me déchire, on me charge de malédictions. Que cela me fait-il ? cela empêche-t-il que mon ame ne soit toujours pure, prudente, sage & juste ? Si quelqu'un assis près d'une fontaine d'eau douce & claire, s'amusoit à lui dire des injures, la fontaine en don-

neroit-elle moins son eau pure & claire ? Et s'il y jettoit de la boue & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & dissipé ces ordures, sans en être gâtée ? Que feras-tu donc pour avoir au dedans de toi une fontaine toujours vive, & non pas une citerne ? Travaille incessamment à te procurer la liberté, la simplicité, la douceur & la modestie.

LVI. Celui qui ne fait pas qu'il y a un monde, ne fait où il est. Et celui qui ne fait pas pourquoi il est créé, ne fait ni quel est le monde, ni ce qu'il est lui-même. Celui à qui l'une ou l'autre de ces deux connoissances manque, ne sauroit rendre raison de lui-même, ni dire pourquoi il est né. Que te semble donc de celui qui craint le blâme, & qui desire les louanges de ces sortes de gens,

qui la plupart ne savent ni où ils sont , ni ce qu'ils sont.

LVII. Tu veux être loué d'un homme qui se maudit lui-même trois fois dans une heure. Tu veux plaire à un homme qui se déplaît à lui-même. Car celui-là peut-il se plaire , qui se repent presque de tout ce qu'il fait ?

LVIII. Désormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne ; il faut aussi respirer cet esprit divin qui gouverne tout & qui remplit tout. Car cette vertu intelligente n'est pas moins diffuse & répandue , & ne se présente pas moins à celui qui fait l'attirer , que l'air à celui qui a la respiration libre.

LIX. En général , le vice ne nuit point au monde ; & en particulier , il ne nuit qu'à celui-là seul qui est

le maître de s'en défaire, quand il voudra.

LX. La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne, & ne lui est pas moins indifférente que son corps & son esprit. Car, quoique nous soyons nés les uns pour les autres, néanmoins l'ame de chacun conserve toujours l'empire d'elle-même libre & indépendant; autrement, le vice de mon prochain pourroit me nuire; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendît pas d'un autre de me rendre malheureux.

LXI. Le soleil semble épandu par-tout, & il l'est en effet; mais il remplit tout de sa lumière sans la quitter & sans la perdre; car cet épanchement de lumière n'est qu'une extension: c'est pourquoi on appelle ses rayons d'un mot qui signi-

se étendre, & tu connoîtras ce que c'est qu'un rayon, si tu prends garde à ce filet de lumière qui entre par un petit trou dans un lieu obscur. Car il va tout droit, & il est coupé & rompu lorsqu'il rencontre un corps opaque & solide qui s'oppose à son cours, & qui l'empêche d'éclairer l'air qui est derrière. Ce rayon demeure donc là, il se soutient sans tomber, ni se perdre. Telle doit être la lumière de notre esprit; il faut qu'elle se détache de sa source, sans la quitter; qu'elle s'épande, sans se perdre; qu'elle ne s'opiniâtre & ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui lui résistent, & qu'elle ne s'écoule ni ne tombe point; mais qu'en se soutenant, elle éclaire tous les objets qui la reçoivent. Tout ce qui ne

donne pas un passage libre à ses rayons demeure dans l'obscurité.

LXII. Celui qui craint la mort, craint ou d'être privé de sentiment, ou d'avoir un autre sentiment. Si c'est le premier, tu ne sentiras donc point de mal. Et si c'est le dernier, tu seras un autre animal, & tu ne cesseras pas de vivre.

LXIII. Les hommes sont nés les uns pour les autres. Il faut donc ou les enseigner ou les souffrir.

LXIV. Autre est le mouvement d'une fleche, & autre est le mouvement de notre esprit. Une fleche ne va bien que lorsqu'elle va droit ; mais notre esprit ne va pas moins bien quand il se détourne, ou qu'il s'arrête sur un sujet pour le bien

bien considérer, que quand il va droit à son but.

LXV. Entre dans l'esprit de tout le monde, & permets à tout le monde d'entrer dans le tien.



REMARKUES

SUR

LE LIVRE HUITIEME.

UN E chose qui peut aussi couper chemin au désir de la vaine gloire.) La réputation qu'avoit Antonin d'être un grand Philosophe étoit un piège très-dangereux; car pour peu qu'il eût voulu écouter l'amour-propre, il se seroit laissé entraîner à une bonne opinion de soi-même, qui perd ordinairement les hommes, & surtout les Princes. Pour éviter donc cet écueil, ce sage Empereur prend ici le

Tome II,

I

contrepied de tous les hommes, qui se déguisent leurs vérités, & qui après avoir trompé le public, veulent aussi se tromper eux-mêmes. Il se dit donc, qu'il ne dépend plus de lui d'être un véritable Philosophe; car pour mériter ce titre, il faut avoir passé sa vie dans cette profession, & que rien d'étranger n'ait jamais partagé l'amour qu'on a pour cette science; qu'il fait bien lui-même qu'il en a été long-tems très-éloigné, & qu'à l'heure qu'il est, ses grandes occupations & les soins importans dont il est chargé ne lui permettent pas d'aspirer à cette gloire, qui est une entreprise plus difficile qu'on ne croit; qu'il doit donc renoncer à une réputation qui ne lui est pas due; &, sans s'amuser à de longues spéculations qui demandent un homme entier, se contenter de vivre conformément à la Nature, c'est-à-dire, être le maître de ses passions; faire le bien, éviter le mal, & obéir en tout aux ordres de Dieu; ce qui est la fin de la véritable Philosophie, à laquelle il dépend de nous d'arriver. Voilà le sens de ce Chapitre qui est par-

faitement beau. Heureux les hommes qui savent s'examiner de même, sans se flatter !

Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par-tout, & essayé tout, tu n'as jamais pu trouver le bonheur que tu cherchois.) Salomon dit la même chose dans les deux premiers Chapitres de l'Eclésiaste. Comment des particuliers trouveront-ils leur bonheur où des Rois si grands & si sages ne l'ont pu trouver ?

Ni dans le raisonnement.) Car le raisonnement est un moyen & non pas une fin. Il est donc impossible d'y trouver le souverain bien ; il seroit même ridicule de l'y chercher. Cela est remarquable.

II. *Sur chaque chose que tu entreprends.*) Cette maxime est excellente pour borner les desseins d'un ambitieux. Où cours-tu donc mon ami, que vas-tu entreprendre ? Si ce que tu fais présentement est l'action d'un homme de bien, que te faut-il ? Que demandes-tu davantage ?

Et qui obéit aux mêmes loix que Dieu.) La nécessité de faire le bien & de ne pouvoir faire le mal, est attachée à la Na-

ture de Dieu, qui ne peut jamais s'en éloigner. L'homme donc qui suit cette loi générale & universelle, ne fait que suivre l'exemple de Dieu; il travaille avec lui à une seule & même chose, & comme Antonin s'explique ailleurs, il fait le même métier que Dieu.

III. *Quelle comparaison d'Alexandre.*)

Voici un article qui ravale bien les grandeurs. Quoi, Alexandre, César & Pompée, c'est-à-dire, ce que la terre a eu de plus grand, sont mis fort au dessous de trois Philosophes, qui ont été, s'il faut ainsi dire, le jouet des peuples? Oui, ils le sont, & par un Empereur qui en pouvoit mieux juger qu'un autre, & du jugement duquel il n'est pas permis d'appeller.

IV. *Quand tu en devrois mourir de dépit.*) Antonin se parle ainsi à lui-même pour s'empêcher d'être ému de quelque chose que le peuple ou ses Soldats avoient faite.

V. *La première chose, c'est de n'en être point troublé.*) Cet article pourroit être la suite du précédent; il est au moins sur un sujet tout semblable.

Et sans qu'aucune dissimulation.) C'est ce qui est fort ordinaire à beaucoup de Princes, que de s'accommoder au tems par le secours de la dissimulation. Calchas dit fort bien dans le I. Livre de l'*Iliade*.

Car quoiqu'un Roi semble digérer sa colere le jour même, il en conserve pourtant toujours un levain jusques à ce qu'il se soit vengé.) C'est ce qu'Antonin condamne avec raison.

VI. C'est de changer tout ; de transporter là ce qui étoit ici.) On pourroit presque dire de la Nature ce qu'Horace dit de la Fortune.

*Hinc apicem rapax
Fortuna, cum stridore acuto,
Sustulit, hic possisse gaudet.*

Et toujours également dispensé.) Car Dieu gouverne le monde par des loix toujours égales.

VII. Et qui distribue toujours à chacun également.) Ce n'est pas avec une égalité arithmétique, mais géométrique, qui est

proportionnée à la Nature de chaque sujet.

Il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose, & le comparer au tout d'une autre.) Quand on considère un sujet par parties détachées, & que l'on compare chaque partie de ce sujet au tout d'un autre, ou à ce qu'il a de principal, il est certain qu'on trouve une inégalité monstrueuse dans le partage du monde. Mais, comme Antonin le dit fort bien, ce n'est pas ainsi qu'il en faut juger. Il faut comparer le tout avec le tout, si nous voulons ne nous pas méprendre : *Tota simul consideranda sunt, si velimus recte judicare.* August. *de verit. Rel. C. 40.* Par ce moyen on trouve tout égal, & on voit manifestement ce miracle de la Nature, que la plus grande chose du monde n'a aucun avantage sur la plus petite. Ainsi voilà tout sujet de plainte banni.

VIII. *Tu ne saurois lire.*) Antonin se parle ainsi à lui-même pour adoucir le chagrin qu'il avoit de ce que les soins dont il étoit chargé ne lui laissoient pas le tems de lire.

IX. *Que personne ne s'entende blâmer la vie de la Cour.*) Un Prince aussi sage qu'Antonin ne pouvoit que trouver beaucoup de choses à reprendre dans une Cour où le désordre & la licence ne laissoient pas de regner, malgré les exemples qu'il donnoit du contraire. Il s'exhorte donc ici à ne point parler de la vie de ses Courtisans, & à ne s'amuser pas même à y penser; le tems ne pouvant être plus mal employé qu'à s'entretenir des fautes des autres. C'est peut-être le sens naturel de ce passage. On pourroit pourtant en trouver un autre qui ne me paroît pas moins bon. Antonin travaille à s'ôter tout prétexte de rejeter la cause du moindre relâchement sur la vie qu'on mène à la Cour: car c'est comme s'il disoit: n'allegue point que la vie de la Cour ne s'accorde pas avec la sagesse, & qu'on ne sauroit bien vivre à la Cour. C'est vouloir se tromper soi-même, c'est accuser le lieu du vice que nous y portons.

Locum immeritum causamur iniquè.

Il a déjà été prouvé ailleurs que partout où l'on peut vivre, on peut bien vivre, &c.

X. *Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soi-même.*) Ce raisonnement est admirable ; on ne peut pas prouver plus solidement que la volupté n'est pas un bien.

Il n'y a point d'honnête homme qui se repente d'avoir négligé une volupté.) Non seulement qui s'en repent, mais qui ne s'en loue, & qui ne se trouve heureux de l'avoir fait. Il a déjà prouvé ailleurs que nulle chose ne peut être un bien, lorsque le mépris qu'on en fait est lui-même un bien très-considérable, & généralement reconnu.

XII. *Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler.*) On peut voir le 1. art. du Liv. 5.

Et ce qui est selon la nature de chaque chose lui est bien plus convenable.) Combien y a-t-il de gens aujourd'hui à qui on puisse persuader qu'il leur est plus convenable, plus propre, & plus nécessaire de faire du bien que de dormir ? Ils font

bien rares, & cela est pourtant très-vrai, comme Antonin le prouve d'une manière très-solide.

XIII. *Par rapport à la physique, à la morale, & à la dialectique.*) Par rapport à la physique, pour savoir ce qu'elle est par sa Nature, & voir ses causes & ses effets; par rapport à la morale, pour connoître le bien ou le mal qu'elle peut faire à l'ame & à la société; & enfin, par rapport à la dialectique, qui est comme la preuve dans l'art de nombrer, pour s'empêcher de se tromper dans ses jugemens, & pour ne pas prendre un faux raisonnement pour un raisonnement. Car, comme il est dit dans le Livre de l'Ecclésiastique : *la science sans examen est la science du fou.*

Scientia insensati est sermo carens examine.

XV. *Mais il ne l'est pas moins de trouver étrange.*] J'ai tâché d'exprimer toute la force du mot dont Saint-Pierre s'étoit servi avant Antonin pour dire la même chose, *peregrinati* : être étranger, pour dire, trouver étrange.

XVI. *Souviens-toi que tu n'es pas moins*

libre quand tu changes d'avis.) Il n'y a rien de plus beau que cette maxime. Presque tous les hommes sont dans ce pernicieux préjugé, que quand ils ont dit ou résolu quelque chose, il est honteux de changer d'avis & de se rendre aux lumières d'un autre. Antonin donne ici un contrepoison très-salutaire contre ce venin mortel de la honte & de la fausse gloire ; & il prouve que quand nous changeons d'avis, l'action est toute entière de nous, puisque c'est notre esprit seul qui a jugé de la vérité de la chose proposée, & qui a choisi.

XVII. *Aux Atomes ou aux Dieux.*) C'est-à-dire, à la Fortune, qui, selon le sentiment des Epicuriens, gouverne le monde, ou à la Providence, qui en est la maîtresse, selon les Stoïciens.

XVIII. *Les autres Dieux te diront de même.*) *Les autres Dieux*, c'est-à-dire, *les autres Astres*. Car les Stoïciens croyoient que les astres étoient animés, & ils les estimoient des Dieux.

XX. *Comme un bon joueur de paume quand il pousse la balle.*) Cette compa-

raison me paroît fort belle. Comme un bon joueur de paume ne vise pas seulement à pousser la balle, mais à la pousser où il veut la placer; tout de même Dieu qui, comme dit Plaute, nous tient dans sa main comme des balles :

Enimverò Dì nos quasi pilas homines habent.

Ne pense pas seulement à nous faire naître; mais il a ses vues pour notre durée & pour notre fin. Ainsi nous ne devons nullement nous mettre en peine. Dieu fait bien ce qu'il veut faire de nous. Le meilleur joueur de paume peut manquer; mais Dieu ne manque jamais, & ne prend jamais de fausses mesures.

Quand elle tombe ou qu'elle va dessous.) Elle tombe souvent contre le dessein de celui qui la pousse. Mais il ne nous arrive jamais de tomber contre le dessein de Dieu. Ce dessein s'accomplit toujours en nous.

Quel bien ou quel mal sent une de ces bouteilles qui se forment sur l'eau.) Il prend une de ces bouteilles, parce que notre vie

leur est justement comparée. Il y a sur cela un beau passage dans le *Contem-plateur de Lucien*, où Caron dit à Mercure. *Je veux te dire à quoi je compare les pauvres mortels. N'as-tu jamais vu de ces enflures d'eau qui se font dans les torrens, je veux dire de ces bouteilles dont se forme ensuite l'écume. Il y en a de petites qui crevent presque en naissant, & il y en a de grosses qui durent plus long-tems, & qui après s'être encore bien enflées du débris des autres, crevent par leur excessive grosseur. Telle est la vie de l'homme, &c.*

XX. *Tourne ton corps comme l'on tourne un habit.*) Cet article est plein de sens. Comme quand on veut examiner un habit & le nettoyer, on le tourne & on met en dehors ce qui étoit en dedans, il faut faire de même de notre corps, il faut le tourner pour voir au grand jour en quel état il est dans la maladie, dans la vieillesse, & dans la débauche. Ce qui a fourni à Antonin cette belle idée, c'est sans doute la ruse dont on dit que se sert le hériffon de mer, quand il a avalé l'hamçon; il se tourne comme une poche

qu'on renverse; & mettant de cette manière le dedans dehors, il se défait de l'hameçon qui tombe & lâche prise. Nous pouvons faire, par la force & par l'agilité de notre esprit, ce que le hérisson fait par la force & l'agilité de son corps.

XXI. *Et pas un n'en est bien d'accord, avec soi-même.*) Que ce trait est beau! Parmi ceux qui nous louent, il n'y en a presque pas un qui, après avoir examiné ce qu'il dit, en soit bien d'accord avec lui-même, & qui ne croie souvent le contraire. On ne loue ordinairement que par bienfiance, par coutume ou par intérêt. Cela devrait bien guérir l'enflure que nous cause l'amour des louanges.

XXII. *Tu mérites tous ces malheurs.*) Antonin se parle ainsi à lui-même, selon sa coutume, sur quelque malheur qui lui étoit arrivé, & dont il n'accuse que le délai qu'il apportoit à s'avancer dans le chemin de la vertu, & à se rendre plus honnête homme. Car selon ce beau mot de Saint Jérôme, *Perfectum esse nolle, delinquere est*, c'est pécher que de ne vouloir pas se rendre parfait.

XXIII. *Fais-je quelque chose? Je le fais en le rapportant au bien des hommes.*) Antonin avoit ce principe profondément gravé dans le cœur, être soumis à Dieu, & faire du bien aux hommes.

XXIV. *Qu'est-ce que le bain?*) Quand on examine chaque chose en détail, il n'y en a pas une, je dis même des plus agréables & des plus propres, qui ne puisse nous donner du dégoût pour nous-mêmes. C'est le but de cette maxime où Antonin examine le bain, c'est-à-dire, ce qui faisoit les délices des Romains; témoin ce mot qu'un grand homme avoit mis sur la porte de ses bains: *Et voluptati plurimum & saluti* : pour le plaisir & pour la santé. Que ces examens sont utiles! mais il y a peu de gens capables d'y entrer.

XXV. *Lucilla a vu mourir Verus & l'a suivi.* Il parle de sa fille Lucilla qu'il avoit mariée à l'Empereur Verus. Ce passage prouve qu'il y a dans ce Recueil des maximes qui ont été écrites dans les dernières années de la vie d'Antonin.

Epiunchanus n'a pas survécu long-tems

à Diotime.) Je ne connois ni Diotime, ni Epitunchanus. Ce dernier est nommé dans les inscriptions des Tombeaux; mais on n'en fait par davantage.

Celer.) Caninius Celer, célèbre Rhéteur qu'Adrien avoit donné pour maître à Antonin & à Verus.

Et les noms de la plupart des autres ne se sont conservés que dans des fables qui sont déjà surannées.) Voilà le chemin que font d'ordinaire les noms des plus grands hommes; ils vieillissent peu à peu, & n'ont enfin de place que dans les fables qu'on ne lit plus.

XXV. *Le plaisir de l'homme.*) On n'a qu'à s'examiner selon cette regle, & on verra si on ne fait pas consister tout son plaisir à faire le contraire de ce que dit ici Antonin.

XXIX. *Nous avons trois engagements.*) Dieu, notre prochain, & nous-mêmes; & voilà les trois sources de tous nos devoirs.

XXX. *Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations.*) Cela est vrai au pied de la lettre. Mais le pé-

ché nous a rendu si foibles, que non seulement nous avons perdu l'empire que nous avons au dehors, mais que nous ne pouvons plus défendre le dedans des attaques que les objets extérieurs nous livrent : & c'est ce que ces grands Philosophes n'ont pas connu.

XXXI. Il dépend présentement de moi.)
Avec le secours de Dieu.

La Nature s'a donné ce pouvoir.) La Nature, c'est-à-dire, Dieu.

XXXII. Et dans le Sénat & par-tout ailleurs, il faut parler avec décence & modestie, & ne pas chercher les ornemens dans un discours qui doit être mâle & sain.) Les Stoïciens méprisoient extrêmement l'éloquence, à l'exemple de Socrate qui ne pouvoit la souffrir. Quand je dis l'éloquence, je parle de celle qui cherche les ornemens du discours, qui ne sont simplement qu'ornemens. En effet, cette éloquence est le fruit de la corruption des hommes. Si nous étions tels que nous devrions être, tous nos soins n'iroient qu'à faire connoître la vérité : ainsi nous mépriserions les ornemens, pour ne nous

attacher qu'aux preuves ; & contens de ne pas déplaire à ceux qui nous écoutent, nous éviterions de leur donner trop de plaisir. Voilà l'éloquence qu'Antonin appelle *mâle & saine*, & que Socrate nomme avec raison *le Médecin des ames*. Mais tout est si perverti, que nous travaillons bien moins à éclairer nos Auditeurs qu'à les séduire ; comme ils cherchent bien plus à être trompés qu'à être instruits. S'il étoit possible que nos passions se gliflassent dans l'arithmétique & dans la géométrie, comme elles se sont glissées dans la recherche du faux & du vrai, toute la connoissance que nous avons des nombres & des figures seroit bien-tôt ou altérée ou perdue.

XXXIII. *Arcus.*) Le Philosophe Arcus qui étoit fort estimé à la Cour d'Auguste, qui avoit été son disciple.

XXXIV. *Il faut borner & ajuster sa vie à la mesure de chaque action.*) Il n'y a rien de plus sage que ce précepte. Nous ne sommes pas dans le monde pour y faire un certain nombre d'actions ; une seule suffit pour rendre notre vie entière

& complete , pourvu qu'elle soit bien faite , & qu'il n'y manque rien de notre part. Or il n'y a personne qui puisse nous empêcher de la bien faire & de l'achever.

XXXV. Recevoir sans orgueil , & rendre sans peine.) Il ne faut ni s'enorgueillir des biens que Dieu nous fait , ni murmurer quand il les retire. Ce précepte d'Antonin s'accorde fort bien avec ces paroles de Saint Paul : *Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? & si tu l'as reçu , pourquoi t'en glorifies-tu ?*

XXXVI. Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme.) C'est à peu près le même raisonnement que fait Saint Paul , lorsqu'en parlant aux Gentils qui avoient été entés sur l'Olivier franc , à la place des Juifs , que Dieu en avoit retranchés comme branches inutiles , il leur dit : *Voyez donc la bonté & la sévérité de Dieu ; sa sévérité sur ceux qui sont tombés , & sa bonté sur vous , si vous persévérez dans sa grace. Car autrement vous serez aussi retranchés ; mais eux-mêmes , s'ils ne s'obstinent pas dans leur ingrédulité , ils seront en-*

tés de nouveau; car Dieu est puissant pour les enter encore. En effet, si vous avez été coupés de l'olivier sauvage pour être entés, contre votre nature, sur l'olivier franc, combien plus facilement eux, qui sont les branches naturelles, seront ils entés sur leur propre tige?

XXXVII. *Comme chaque animal a reçu de la Nature universelle presque toutes ses autres qualités.)* Cet article me paroît parfaitement beau, & je ne trouve rien de plus noble & de plus grand que cette pensée, que comme Dieu a communiqué presque toutes ses autres facultés à notre ame; car il lui a donné sa spiritualité, son immortalité, & une partie de ses autres qualités & de ses lumieres (& il dit presque parce qu'elle ne lui a donné ni son essence éternelle, ni ses perfections;) elle lui a communiqué aussi la vertu de tirer une aide & un secours de tout ce qui lui fait obstacle; de même que Dieu convertit en sa propre action, tout ce qui semble s'opposer à sa providence, dont tous les obstacles ne font que hâter l'accomplissement.

XXXVIII. *Que l'idée de toute la vie.*) Antonin combat ici la malheureuse erreur des hommes, qui, en considérant la vie en gros, prévoient tous les accidens fâcheux qui peuvent leur arriver, s'en tourmentent par avance, & souffrent des maux qu'ils n'ont pas.

Ni le passé ni l'avenir ne sont point fâcheux.) Car l'un n'est plus, & l'autre n'est pas encore. On peut ajouter même que le souvenir des maux passés est plus agréable que fâcheux.

Il n'y a que le présent.) Car on ne peut souffrir véritablement que de ce qui est, comme dit Cicéron dans le premier Livre *De Finib. Corpore nil nisi quod praesens est & adest sentire possumus.*

Or le présent se réduit à peu de chose, si tu le regardes tout seul & en toi-même.) En effet, le présent n'est qu'un point; & ce qui nous le fait trouver si considérable, c'est que nous ne le détachons pas entièrement du passé ni de l'avenir.

XXXIX. *Panthée ou Pergame, sont-ils encore assis sur le tombeau de leur maître?*) Un des grands honneurs qu'on ren-

doit aux Princes après leur mort, étoit que leur principaux amis alloient passer les jours & les nuits sur leur tombeau, qu'ils arrosoient de leurs larmes. Antonin condamne ici cette superstition. Mais son principal dessein est de faire voir qu'il est ridicule à un Prince de s'énorgueillir de tous ces honneurs, puisqu'il n'y prendra plus aucune part; & que supposé même qu'il y en prît, & qu'ils eussent la vertu de le réjouir, ceux qui les rendent étant mortels, il faudroit enfin, qu'il en fût privé: de maniere qu'à examiner la chose à fond, on n'y trouve que pauvreté & que misere. C'est le véritable sens de cet article, qui est fort beau.

Panthée ou Pergame.) Ce dernier étoit un Affranchi de l'Empereur Verus; & Panthée étoit cette belle fille qu'il mena d'Ionie à Rome; qu'il affranchit, & dont il fit sa maîtresse. Elle parvint à une si grande fortune, qu'elle avoit des Gardes & tout le train d'une Princesse. C'est la même dont Lucien fait le portrait dans le Dialogue des *Images*, & qu'on a prise mal-à-propos pour l'Impératrice.

XL. *Si tu as le discernement si fin, sers-t'en dans tes jugemens.*) Rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes qui se piquent d'avoir du discernement : mais ils ne sentent pas qu'ils parlent contr'eux. Car comment s'en servent-ils, & à quoi le font-ils paroître ? le mieux qui leur puisse arriver, c'est de se tromper dans cette bonne opinion.

XL L. *Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la Justice.*) Toutes les fois que de deux contraires il y en a un qui est une vertu, il s'ensuit de-là nécessairement que l'autre est un vice. Or il est constant qu'il n'y a aucune vertu opposée à la justice, & que la tempérance est une vertu contraire à la volupté : donc la volupté est un vice, & la justice, & la tempérance sont des vertus. C'est une démonstration que rien ne sauroit combattre.

XLII. *Si tu peux t'empêcher de juger de ce qui te paroît fâcheux.*) Si notre opinion ne fait pas tout notre mal, elle l'augmente considérablement, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'Antonin

recommande si souvent de la faire taire ; & de nous empêcher de juger. Que si nous voulons tant juger , il faut le faire comme cet Anaxarchus qui dit au Tyran de Cypre qui le faisoit piler dans un mortier : *Pile tant que tu voudras , c'est l'étui d'Anaxarchus que tu piles , & non pas lui. Mais est-ce que je suis seulement une ame.*) C'est la réponse ordinaire de ceux qui veulent excuser leur mollesse & leur lâcheté : mon ame est si mêlée avec le corps , qu'elle ne peut s'empêcher de participer à tout ce qu'il souffre. Antonin y répond fort bien.

XLIII. *Tous les obstacles qui empêchent le sentiment & le mouvement.*) Il n'y a rien de mieux pensé que toutes ces différences d'obstacles , ni rien de plus vrai que l'application qu'Antonin en fait.

Si tu as formé ces desirs sans exception ; cet obstacle est assurément contraire à la Nature raisonnable.) Mais cet obstacle vient alors de toi , & non pas de la chose ; & par conséquent , la vérité qu'il démontre demeure dans son entier.

Et qu'il est , pour ainsi dire , parfaitement

ronde.) Antonin fait allusion ici à certains vers d'Empédocle, qui soutenoit que la rondeur est la plus parfaite & la plus durable de toutes les figures, & ce sentiment est expliqué au long dans le *Timée de Platon* : on peut voir l'art III. du Liv. XII. C'est sur cela qu'Horace a dit dans la Sat. VII. du Liv. II. en parlant de l'homme libre :

-----*Et in se ipso totus teres atque rotundus,*

Externi ne quid valeat perleve morari.

Qui est tout renfermé en lui-même & si rond qu'il ne donne aucune prise à rien d'étranger.

XLIV. *Pourquoi me ferois-je du mal à moi-même ?*) Voilà un beau mot & bien plein de sens. Antonin se parloit ainsi à lui-même dans quelque rencontre où il se voyoit en état de succomber aux attaques de quelque passion. *Pourquoi me ferois-je du mal à moi-même ?* Nous devons tenir le même langage, toutes les fois que nous nous trouvons dans le même danger.

Quoi,

Quoi, pendant que je veille avec tant de soin pour m'empêcher de faire le moindre déplaisir aux autres, j'aurois la cruauté de me donner moi-même la mort?

XLV. *Donne-toi désormais le tems présent.*) Comme s'il disoit, au lieu d'être toujours flottant dans l'attente d'un avenir incertain, *dubiæ spe pendulus horæ*, commence désormais à te procurer le seul bien qui soit en ta puissance, qui est de jouir du présent. Les hommes sont si aveugles qu'ils quittent toujours ce qui est pour ce qui n'est pas.

Ne songe pas que ceux qui leur succéderont seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir.) Ce raisonnement est subtil, mais il ne laisse pas d'être solide. En effet, si on étoit capable d'examiner un moment la chose sans intérêt & sans passion, on trouveroit un ridicule extrême à rechercher avec tant d'empressement l'estime de gens qu'on ne verra point, & qu'on ne pourroit souvent ni estimer, ni souffrir, si on les voyoit. Il y a dans ce sentiment

une contradiction qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre.

XLVII. *Une telle chose mérite-elle que mon ame se trouble.*) Quand on est capable d'examiner ainsi chaque chose en détail, pour voir si elle mérite que nous cédions, & que nous nous troublions, il est certain qu'on n'en trouve pas une qui soit digne de cet honneur; & quand notre ame est assez lâche pour rendre les armes, & pour succomber, nous pouvons lui dire avec une juste indignation :

Cui tantum de te licuit?

Malheureuse, qu'est-ce qui a eu tant de pouvoir sur toi?

XLVIII. *Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme.*) De tout ce qui peut arriver à l'homme, il n'y a rien qui ne soit un accident humain. Qui dit un accident humain, dit une chose qui n'est pas étrangère à la nature de l'homme, & qui lui est proportionnée. Si elle lui est proportionnée, elle n'est donc pas insupportable, & il est honteux d'y suc-

comber. Cette vérité seroit incontestable, si la Nature humaine étoit dans la perfection où les Stoïciens la concevoient ; mais le péché l'a si fort affoiblie, qu'on peut dire que le moindre accident est au dessus d'elle, si Dieu ne lui donne la force d'y résister.

XLIX. *Ne t'afflige donc pas puisque la cause de cette privation n'est point en toi.*)
Quand nous nous sommes portés à faire le bien, si une cause étrangère nous a empêchés de l'achever, notre peine n'est pourtant pas perdue, & notre bonne volonté est prise pour l'effet. C'est pourquoi Saint Chrysostôme remarque fort bien que Saint Paul dit, que *chacun sera récompensé selon son travail.* 1 Cor. 3. 8. Il n'a garde de dire *selon ses succès* ; car les succès ne dépendent pas de nous. Il dit *selon son travail.* Isa. 49. 4. parce que, comme dit Isaïe, quoique nous travaillions en vain, & que nous employions inutilement toutes nos forces, notre œuvre est pourtant entre les mains du Seigneur, notre travail est devant notre Dieu.

Sors donc de la vie tranquillement , comme tu en sortirois si tu avois réussi.) Il n'y a que cela à répondre à cette ridicule proposition : *Je ne saurois vivre si je ne fais cela.* Meurs donc ; mais meurs avec la même tranquillité que tu ferois , si tout t'avoit succédé selon tes desseins. Ce qu'il ajoute est digne d'un Chrétien. C'est le véritable sens de ce passage , qui avoit été malheureusement corrompu , comme il seroit aisé de le prouver , s'il s'agissoit ici de critique.

L. *Souviens-toi que la partie supérieure de l'ame est invincible.*) Cet article est parfaitement beau. Notre ame est invincible, lors même qu'elle s'opiniâtre contre toute sorte de justice & de raison. Que fera-ce donc quand elle joindra à ses propres forces, celles de la justice, dont le propre est de triompher de tout, & qu'un Poète Grec appelle *la plus forte de toutes les choses* ?

LI. *N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent.*) Ce précepte est très-sage. C'est Dieu qui nous envoie tout ce qui nous arrive ; mais c'est nous

qui l'expliquons, & qui le prenons toujours en mal, au lieu de le prendre en bien. C'est en nous-mêmes que nous prenons tout ce que nous y trouvons de rude & de fâcheux; & c'est ce que les Stoïciens condamnoient: ils vouloient qu'on se contentât d'envisager l'objet tel qu'il est, & tel qu'il se présente d'abord, sans y rien ajouter, & sans en croire le rapport de notre imagination qui nous le déguise. On peut voir sur cela le chap. E. du XIX. Liv. d'Aulugelle.

Ou plutôt ajoutez-y, mais un homme.)
Cette reprise est merveilleuse. *Mon fils est malade*, au lieu d'ajouter à ce premier objet, *il mourra, je suis perdu, je ne puis plus vivre*; ajoutez-y, en homme qui connoît les causes de tout: *Il est mortel, Dieu n'a fait que me le prêter; c'est lui qui le redemande; il en est le maître, il peut le prendre quand il voudra; sa volonté soit faite, & non pas la mienne.*

LII. *Le concombre est amer: n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin: évitez-les.)* Antonin veut s'empêcher de tomber dans le ridicule de la plupart des gens, qui

condamnent tout ce dont ils ne connoissent pas l'utilité, & qui demandent : *Pourquoi cela est-il dans le monde?* Mais au lieu de s'amuser à rechercher l'usage de chaque chose, ce qui seroit trop long, il se contente de faire voir en général que tout ce qui nous paroît le plus inutile est, comme tout le reste, la matiere dont la Nature se sert pour produire tous les ouvrages qui partent d'elle. Cet article est parfaitement beau, & très-digne d'un grand Philosophe.

Car la Nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même.) C'est ce que Sénèque a fort bien dit : *Omnia quæ usquàm erant clausit & seipsam sui finem fecit.* La Nature a renfermé tout ce qui étoit par-tout, & s'est donnée elle-même pour bornes.

Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art) Cette idée me paroît heureuse & noble ; la Nature n'agit que sur elle, par elle, & en elle. Et si quelque chose peut faire comprendre comment Dieu a créé le monde de rien, c'est ce qu'Antonin explique ici.

LIV. *Il ne faut jamais être lâche dans.*

ses actions.) C'est le sens de cet article, qui contient des préceptes excellens. Combien de gens ne reconnoît-on pas à ces caracteres qu'Antonin blâme!

Si quelqu'un assis près d'une fontaine.) Je ne trouve rien de plus beau que cette comparaison. Comme une fontaine donne toujours son eau pure & nette, & dissipe les ordures qu'on jette dans son lit, il faut de même que l'homme fasse toujours de bonnes actions, quelques obstacles qu'on lui oppose, & qu'il surmonte le mal par le bien.

Que feras-tu donc pour avoir au dedans de toi une fontaine toujours vive?) Cela ressemble bien à ce que J. C. dit dans St. Jean, que l'eau qu'il nous donne à boire produit en nous une fontaine saillante en vie éternelle. *Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.* Car les vertus dont Antonin parle, sont l'eau que Dieu donne, & que nous ne trouvons point en nous.

LVI. *Celui qui ne sait pas qu'il y a un monde, ne sait où il est.*) Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il y ait un monde ?

Les plus ignorans ne savent-ils pas qu'il y a des élémens , une terre , des Cieux ? Mais ce n'est pas ce qu'Antonin a voulu dire. Savoir , qu'il y a un monde , c'est , dans le sens de cet Empereur , savoir comment il a été fait , & qui le gouverne ; connoître ses différentes parties , & ce qui les unit ; quelle portion de ce tout on est soi-même , & à quel usage on y est destiné ? Ces deux connoissances , celle du monde & celle de soi-même sont liées , & si dépendantes l'une de l'autre , qu'on ne peut être privé de l'une sans être privé de toutes les deux. Cela est très-beau & très-solide.

Que te semble donc de celui qui craint le blâme ?) On ne s'attendoit pas qu'Antonin en viendroit là. Il n'y a rien de plus fin , ni de plus fort , que la maniere dont il laisse tirer les conséquences des principes qu'il a posés.

Qui ne savent la plupart , ni où ils sont , ni ce qu'ils sont.) On ne sauroit peindre plus vivement , ni en moins de mots , la misere de l'homme ; il ne fait , ni où il est , ni ce qu'il est.

LVIII. *Déformais il ne faut pas seulement respirer l'air qui l'environne ; il faut aussi respirer cet esprit divin.*) Il y a pour notre ame un air natal , bien plus pur , & qui guérit bien plus sûrement toutes les maladies , que l'air natal que les Médecins nous ordonnent , ne guérit les maladies du corps. Heureux , si nous savions recourir au premier , comme nous sommes soigneux de chercher l'autre.

LIX. *En général , le vice ne nuit point au monde.* Il est impossible que le vice nuise en général au monde , puisqu'il ne subsiste pas par lui-même , & qu'il n'est qu'un accident qui arrive à notre ame , qui , par conséquent , est la seule qui en pâtit , pendant qu'elle n a pas la force ou le courage de le chasser & de s'en défaire. C'est une vérité qu'Epicéete a démontrée par cette belle comparaison : *Comme on ne met pas un but pour le manquer ; aussi le mal ne subsiste-t-il pas dans le monde.* Comme s'il disoit : si le mal subsistoit par lui-même , il seroit donc le but de ceux qui le commettroient ; mais on voit , au contraire , que le but de tous les hom-

mes est de l'éviter : car , il n'y en a point qui ait dessein de faire le mal ; quand ils le font , c'est que ce mal étoit caché sous un bien faux & imaginaire , qui étoit le but qu'ils se proposoient. Cela étant , comme on ne peut en disconvenir , si le mal subsistoit , il subsisteroit donc afin qu'on l'évitât , c'est-à-dire , il seroit pour ne point être ; ce qui est aussi absurde , que de soutenir qu'un but est pour ne pas servir de but , & qu'on se met pour le manquer , ou pour ne l'avoir pas en vue.

LX. *La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne.*) Ce libre arbitre , c'est-à-dire , la liberté de nous porter au bien ou au mal , est égal dans tous les hommes. Mais le choix de l'un ne détermine pas le choix de l'autre : car , cette détermination ruinerait cette liberté. Ainsi , il ne dépend pas de mon prochain de me rendre bon ni méchant , heureux ni malheureux. Son exemple peut , ou me corriger , ou me séduire ; mais il faut toujours que je donne mon consentement ; & c'est un grand bonheur pour

les hommes, que personne ne puisse être rendu misérable, que par le vice qui est en lui : *Bono loco res humanæ sunt, quod nemo, nisi vitio suo, miser est.* Seneque.

LXI. *Le soleil semble épandu par-tout, & il l'est en effet : mais il remplit tout de sa lumiere sans la quitter & sans la perdre.*) Par une comparaison très-fine & très-solide, Antonin explique très-sensiblement de quelle maniere notre esprit doit faire ses fonctions, & communiquer ses lumieres. Il doit ressembler, dit-il, au soleil, qui, pour éclairer les objets, ne leur partage pas sa lumiere, & ne s'en prive pas lui-même ; mais au contraire, en la retenant toute entiere au dedans de lui, la communique par le mouvement de l'air qui l'environne ; & quand ses rayons, c'est-à-dire, les lignes d'air, rencontrent un corps opaque & solide, au lieu de tomber & de se perdre, ils changent seulement de détermination, & faisant un angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, portent la lumiere en un autre endroit. Notre esprit doit faire la même chose ; sa lumiere, en s'attachant à un

sujet, ne doit, ni quitter sa source, ni tomber & se perdre quand elle trouve de la résistance dans le sujet qu'elle veut éclairer : il faut qu'elle se soutienne, & qu'en se détournant, elle aille illuminer tout ce qui est en état de la recevoir. Si on s'oppose à elle, notre esprit n'en souffre non plus que le soleil, quand ses rayons sont repoussés par un corps opaque. Ce qui s'y oppose en souffre seul, en demeurant dans l'obscurité. Voilà quelle est la pensée d'Antonin. Si nous la suivions, nous ne serions pas si opiniâtres dans nos disputes, & nous ne nous offenserions jamais qu'on résistât à nos raisons, qui éclaireront celui-là, si elles n'éclaireront pas celui-ci. La seule chose qu'il y a à dire dans la comparaison dont il se sert, c'est que le soleil ne donne sa lumière que par le mouvement qu'il imprime à l'air qui l'environne, & sans lequel nous n'en serions point éclairés, au lieu que notre esprit porte lui-même par-tout sa lumière, sans aucun milieu. Et Dieu agit de cette manière.

N'est qu'une extension.) Comme Anto-

ain s'explique, il semble qu'il ait cru que les rayons de la lumière sont des lignes & des filets du corps lumineux, & une extension de la propre matière du Soleil. La plupart des Philosophes de sa secte étoient assez méchans Physiciens, pour confondre ainsi la lumière primitive, c'est-à-dire, avec la lumière que cause le mouvement de l'air que ce corps lumineux pousse à la ronde. Néanmoins on peut expliquer favorablement la pensée de cet Empereur, en disant qu'ici, par *extension*, il n'a parlé que du mouvement de la matière qui environne le Soleil, & qui, étant étendue continuellement, & ayant beaucoup de pente & d'inclination à se mouvoir, porte & transmet au long, & au large l'action qu'il lui a communiquée.

LXII. *Celui qui craint la mort, craint, ou d'être privé de sentiment.* Ce raisonnement étoit fort bon pour des Philosophes aveugles, qui croyoient, ou que l'âme mourroit avec le corps, ou qu'après leur séparation, elle alloit se réunir à la Divinité. Mais il ne vaut rien pour nous,

qui, connoissant la corruption de notre nature, & les peines réservées aux pécheurs, ne pouvons nous rassurer contre l'attente terrible de la justice de Dieu, que par notre pénitence, & en espérant en sa miséricorde.

LXIII. *Il faut donc, ou les enseigner, ou les souffrir.*) Si on les enseigne, on les rend meilleurs; & si on les souffre, on se rend meilleur soi-même.

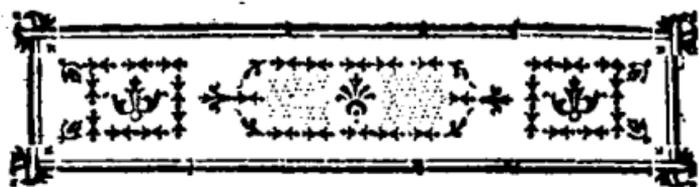
LXIV. *Autre est le mouvement d'une fleche, & autre, le mouvement de notre esprit.*) Antonin veut prévenir ici les impatiences où on ne tombe que trop souvent dans les opérations de l'esprit; on veut aller d'abord droit au but, & par cette précipitation, au lieu de s'en approcher, on s'en éloigne. C'est à une fleche à aller sans détour où l'on a visé; elle manque toujours son coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais notre esprit ne peut pas, & ne doit pas toujours aller si directement. Il faut qu'il considère & qu'il tâte les objets voisins de celui qu'il veut connoître, & qu'il tourne autour d'eux pour examiner toutes les parties. Ce mouve-

ment circulaire n'est pas moins droit que celui de la fleche ; & ces détours l'approchent de son but , au lieu de s'en éloigner. L'exemple de Platon rendra cela sensible. Dans la plupart de ses Dialogues , il semble d'abord qu'il s'éloigne de son dessein par les fréquentes digressions qu'il fait ; mais enfin , on est tout étonné de voir , que ce qui sembloit l'en éloigner , l'y a conduit d'une maniere merveilleuse , & que les vérités qu'il a expliquées par-ci par-là , étant ramassées , font & achevent ces démonstrations , qui ne feroient , ni si sûres , ni si droites , s'il y étoit allé tout droit.

LXV. *Entre dans l'esprit de tout le monde.*) Ce précepte est très-utile à tous les hommes , mais particulièrement aux Princes : le pouvoir absolu qu'ils ont , & dont il est aisé de faire un méchant usage , les doit obliger à entrer dans l'esprit de tout le monde , c'est-à-dire , à chasser la crédulité & la précipitation dans leurs Jugemens ; ils ne doivent pas s'arrêter à ce qu'on dit , ou à ce qu'on fait ; il faut qu'ils approfondissent par quel esprit on agit. &

on parle, & les motifs que l'on a. Voilà pour la première partie du précepte. L'autre leur ordonne de bannir de leurs actions & de leurs pensées, la feinte, la dissimulation- & la tromperie, que la politique humaine érige en vertu, & dont la morale & la Religion, qui ne déguisent & qui n'empoisonnent jamais rien, font des vices très-odieux & très-condamnables.

Fin du huitième Livre.

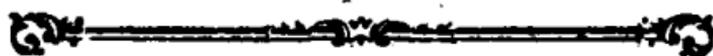


RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE NEUVIEME.

I. **T**OUT homme qui fait un injustice est impie. En effet, la nature universelle ayant créé les hommes les uns pour les autres, afin qu'ils se donnent des secours mutuels, celui qui viole cette loi commet une impiété envers la Divinité la plus ancienne. Car la

nature universelle est la mere de tous les êtres; & par conséquent , tous les êtres ont une liaison naturelle entr'eux. On l'appelle aussi la vérité, parce qu'elle est la première cause de toutes les vérités. Voilà pourquoi celui qui ment de son bon gré est impie, parce qu'il fait une injustice en trompant; & celui qui ment malgré lui est aussi un impie, parce qu'il rompt l'harmonie de la nature universelle, & qu'il se soustrait à la loi du monde, en combattant contre la nature de l'Univers. Car il combat contre elle puisqu'il va tête baissée, & par son propre choix, contre ses ordres, c'est-à-dire, contre ses vérités fondamentales; & que par le mépris qu'il a eu pour les secours que cette mere commune lui avoit donnés, il s'est mis en état de ne pou-

de Marc Antonin. LIV. IX. 235
voir discerner la vérité d'avec le
menfonge. Celui qui fuit la volupté
comme un bien , & qui fuit la dou-
leur comme un mal , est encore
un impie ; car il est impossible qu'il
n'accuse la nature d'avoir fait un
partage injuste aux bons & aux
méchants , puisqu'on voit ordinai-
rement que les méchants sont dans
les plaisirs , & qu'ils possèdent tous
les biens qui les procurent , lorsque
les bons sont accablés de peines &
de douleurs. D'ailleurs , celui qui
craint la douleur , craindra à quel-
que heure une des choses qui arri-
vent nécessairement dans la nature,
ce qui déjà est impie ; & celui qui
court après la volupté , ne s'empê-
chera jamais de commettre des in-
justices ; cela est encore impie sans
contredit : car toutes choses étant
égales à la nature universelle ,

qui ne les auroit pas créées fans cela, il faut que ceux qui veulent suivre les loix de cette mere commune, entrent dans le même esprit, & qu'ils les tiennent aussi pour indifférentes. Tout homme donc qui ne regarde pas avec des yeux indifférens la douleur & la volupté, la mort & la vie, la gloire & l'ignominie, dont la nature se sert également & sans distinction, est manifestement impie. Quand je dis que la nature s'en sert également, je veux dire qu'elles arrivent toutes comme une suite des choses qui se font & qui se succèdent les unes aux autres, selon le premier dessein de la Providence, par laquelle la nature entreprit dans un certain tems la disposition & l'arrangement de cet univers, après avoir conçu en elle-même les raisons

de Marc Antonin. LIV. IX. 237
de tout ce qui devoit être , & distribué par-tout les semences fécondes , & de l'existence & des changemens , & de la viciffitude continuelle de toutes choses.

II. C'est être parfaitement honnête homme , & avoir fait un voyage très-heureux que de sortir de la vie , fans avoir connu ni le mensonge , ni l'hypocrisie , ni le luxe , ni l'orgueil. Après ce premier degré de bonheur , le plus grand ensuite , c'est d'en sortir las , & dégoûté de ces vices , & sans fouhaiter d'y croupir. L'expérience ne te persuade-t-elle pas encore de fuir la peste ? La corruption de l'esprit est une peste plus dangereuse & plus mortelle que la corruption & l'intempérie de l'air que nous respirons. Celle-ci est la mort des animaux en tant qu'ani-

maux , & l'autre est la mort des hommes en tant qu'hommes.

III. Ne méprise point la mort , contente-toi de la recevoir de bon cœur comme une des choses que la nature a ordonnées. Car il n'est pas moins naturel de mourir & d'être dissous , que d'être jeune ou vieux , de croître ; d'entrer dans la fleur de son âge ; d'avoir des dents , de la barbe & des cheveux ; & que de fournir à toutes les autres opérations de la nature , selon les différentes saisons de la vie. Il est donc du devoir d'un homme sage & prudent de ne faire point le téméraire , d'être modéré , & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort , mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature : en un mot , attends le moment où ton ame sortira de

sa prison, comme tu attends celui où l'enfant dont ta femme est grosse sortira du ventre de sa mere. Et si tu as besoin d'un secours plus vulgaire, mais qui peut pourtant donner du courage, & faire une forte impression, rien ne te rendra plus tranquille sur la mort, que de bien considérer les objets qui t'environnent. Par exemple, quels hommes tu vas quitter; dans quelle étrange société ton ame ne fera plus engagée ni confondue. Ce n'est pas qu'il faille choquer ni offenser les autres; au contraire, il faut les supporter & en avoir soin; mais il est bon de se souvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui aient les mêmes sentimens que nous. Car ce seroit la seule chose qui pourroit nous faire balancer, & nous retenir dans ce

monde, si nous pouvions vivre avec des gens qui pensassent comme nous, & qui eussent les mêmes goûts & les mêmes opinions. Mais au lieu de cela, tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes; elle est si grande qu'on est souvent obligé de dire: O mort, viens promptement à mon secours, de peur que je ne m'oublie, & que je ne sois enfin différent de moi-même.

IV. Celui qui péche, péche contre lui, & celui qui fait une injustice se fait du mal à lui-même, en se rendant méchant.

V. Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien, qu'en faisant quelque chose.

VI. C'est assez pour le présent d'avoir une opinion saine des choses;

de Marc Antonin. LIV. IX. 241
fés ; d'agir pour le bien de la so-
ciété , & d'être disposé à recevoir
agréablement tout ce qui vien-
dra de la cause générale & univer-
selle.

VII. Défais-toi de tes imagina-
tions , retiens tes mouvemens ,
éteins tes desirs , & conserve ton
ame libre & indépendante.

VIII. Une même ame a été dis-
tribuée à tous les animaux sans
raison , & un même esprit intelli-
gent a été donné aux animaux rai-
sonnables, comme toutes les choses
terrestres n'ont qu'une même terre,
& comme tout ce qui voit & qui
respire ne voit que la même lu-
miere , & ne respire que le même
air.

IX. Tous les êtres qui ont quel-
que chose de commun entr'eux ,
tâchent de se joindre. Ce qui est

de terre tend vers la terre ; l'humide coule avec l'humide, & l'air avec l'air ; de sorte que pour les tenir séparés, il faut leur faire violence. Le feu se porte en haut, à cause du feu élémentaire. Le feu d'ici-bas est si prompt à s'embraser & à s'unir ensemble, que même tout ce qu'il y a de matériel & d'un peu sec, s'enflamme facilement, parce qu'il est moins mêlé avec ce qui pourroit l'empêcher de prendre feu. De même aussi tout ce qui participe à la nature intelligente & raisonnable, tend d'autant plus vers son origine, & est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui lui est naturel, qu'il est plus excellent & plus accompli. C'est de là que parmi les animaux sans raison, on voit des essaims, des troupes, de petites familles de

de Marc Antonin. LIV. IX. 243
pouffins , & comme des amours :
car déjà ils font animés , & ce prin-
cipe d'assemblage & d'union est ré-
pandu dans les êtres les plus par-
faits , & ne se trouve pas tant dans
les plantes , dans les pierres & dans
le bois. Parmi les animaux raison-
nables il y a des républiques , des
amitiés , des maisons , des assem-
blées ; & au milieu même des plus
grandes guerres , il y a des trêves
& des traités de paix. Et dans
les créatures encore plus parfaites
 , quoiqu'elles soient fort éloi-
gnées les unes des autres , on ne
laisse pas d'y remarquer une ma-
niere d'union , comme dans les as-
tres : tant ce degré éminent de per-
fection a eu de force pour com-
munique une espece de sympa-
thie à des êtres entièrement sépa-
rés. Mais vois ce qui arrive pré-

sentement; les créatures raisonnables font les seules qui ont oublié cette affection réciproque & cette mutuelle bienveillance, & où l'on ne trouve plus cette même pente & ce concours. Mais elles ont beau fuir, elles sont toujours arrêtées; la nature est la plus forte; & si tu y prends bien garde, tu verras manifestement la vérité de ce que je te dis: en effet, on trouveroit plutôt un corps terrestre entièrement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme déuni & séparé de tout autre homme.

X. Dieu, l'homme & le monde portent des fruits chacun en son tems. Car, quoique l'usage ait consacré cette expression à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément. La raison porte aussi

son fruit , qui est en même tems propre pour elle , & commun pour tout le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres , & ils sont tous de la même nature que la raison qui les produit.

XI. Corrige & redresse les méchans , si tu le peux ; sinon , souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité. Les Dieux mêmes usent tous les jours de clémence envers eux , & en plusieurs rencontres ils les aident de leur secours. Ils leur donnent la santé , les richesses & la gloire ; tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter , ou tu dois dire qui t'en empêche.

XII. Travaille , non pas comme un misérable , ni pour attirer l'admiration ou la pitié ; mais dans ton travail , comme dans ton repos , aie

seulement en vue de faire ce que la société demande de toi.

XIII. Aujourd'hui je me suis mis hors de tout chagrin & de toute inquiétude, ou plutôt j'ai mis toutes mes chagrins & toutes mes inquiétudes dehors : car ils n'étoient pas hors de moi, mais au dedans, c'est-à-dire, dans mes opinions.

XIV. Toutes les choses du monde sont semblables, & toujours les mêmes ; communes & ordinaires dans leur usage ; momentanées dans leurs cours, & méprisables dans leur matière. En un mot, tout ce qui subsiste présentement est comme ce qui étoit du tems de ceux que nous avons enterrés.

XV. Les choses sont hors de nous, & comme à la porte, sans rien favoir d'elles-mêmes, & sans nous déclarer ce qu'elles sont.

Qui est-ce donc qui nous le déclare, & qui en juge ? C'est l'esprit.

XVI. Le bien & le mal des animaux raisonnables & nés pour la société, ne consistent pas dans la persuasion, mais dans l'action, non plus que leurs vices & leurs vertus.

XVII. Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a jettée, d'être portée en bas, ni un bien non plus d'aller en haut.

XVIII. Entre bien dans l'intérieur des hommes, *examine-les*; & tu verras quels juges tu crains, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes.

XIX. Toutes choses sont dans un continuel changement; toi-même, tu ne fais que changer tous les jours, & ta vie n'est qu'une espèce

de corruption continuelle. Il en est de même du monde entier.

XX. C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser-là.

XXI. Toute cessation d'action, de mouvement & d'opinion, est une espèce de mort, & ne fait pourtant aucun mal. Les différens âges, c'est-à-dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'adolescence & dans la vieillesse, sont encore une mort. Qu'y a-t-il là de si terrible ? Considere après cela, la vie que tu as passée sous ton aïeul ; ensuite, sous ta mere, & enfin sous ton pere ; & en pensant à toutes les différentes cessations & changemens que tu as éprouvés dans tous ces états, demande-toi à toi-même si c'est un si grand mal. Par une conséquence évidente & juste, tu trouveras de

même, que le changement & la cessation de la vie entière n'en feroient être un non plus.

XXII. Examine bien ton esprit, celui de l'univers, & celui de ton prochain. Le tien, pour le rendre juste; celui de l'univers, pour te souvenir de quel esprit tu fais partie; & celui de ton prochain, pour connoître s'il agit par raison, & en même tems pour te dire souvent à toi-même que c'est ton parent.

XXIII. Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de société, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir & faire une même vie civile. Toute action donc qui ne se rapporte pas ou de près ou de loin à cette fin, répare & déchire ta vie, & l'empêche d'être une: enfin, elle est séditieuse, comme celui qui fait

une sédition & une révolte dans un Etat , en rompant autant qu'il dépend de lui, sa concorde & son harmonie.

XXIV. *Veux-tu savoir ce que sont les occupations des hommes? Des querelles & des jeux d'enfans. Et eux-mêmes que font-ils? Des esprits qui portent & promènent des cadavres , afin que l'on voie à l'œil, & qu'on touche à la main, ce qu'Homere dit des morts qui se promènent dans les enfers.*

XXV. Regarde à la qualité de la forme, sépare-la de la matiere, examine-la bien, & détermine ensuite à peu près le tems ordinaire de sa durée.

XXVI. Tu as souffert une infinité de maux, pour n'avoir pas voulu te contenter que ton esprit fût les choses pour lesquelles il a

de Marc Antonin. Liv. IX. 251
été créé. Mais c'est assez, *ne fais plus la même chose.*

XXVII. Quand on te blâme, ou qu'on te hait, ou enfin qu'on s'oppose à tes sentimens, entre dans l'esprit de ces gens-là, pénètre dans leur intention, & vois quels ils font; tu verras en même tems que, quelque chose qu'ils pensent de toi, tu dois ne t'en pas chagriner mais au contraire leur vouloir du bien, car ils font naturellement tes amis. Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner, par les songes & par les oracles, les secours dont ils ont besoin pour parvenir à ce qu'ils souhaitent avec tant d'inquiétude & d'empressement.

XXVIII. Toutes les choses du monde ne font qu'un même cercle, qui enroulant, ramene les sie-

cles, & fait monter ce qui étoit rampant, & descendre ce qui étoit élevé. Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose ; & cela étant, il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a déterminé ; ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement par sa providence, & que tout le reste arrive en conséquence de cette première impulsion, & ait toujours sa cause marquée ; ou enfin, ce sont les atomes & le hasard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout dépend du hasard, n'en dépends-tu pas aussi ?

XXIX. La terre nous couvrira bientôt tous, & se convertira en d'autres choses qui se convertiront ensuite en d'autres jusques, à l'infini. Tout homme qui considérera bien ce flux & reflux de change-

mens continuels , & cette rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées , ne pourra s'empêcher de mépriser tout ce qui est terrestre & mortel.

XXX. La cause première de toutes choses est un torrent qui entraîne tout , & qui ne s'arrête jamais.

XXXI. Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques , & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la Philosophie sont méprisables ! ce ne sont que des enfans. Mon ami , de quoi s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la nature demande de toi. Travaille donc , si tu le peux , & ne regarde point si cela sera sçu. N'attends point ici une république comme celle de Platon ; mais commence ; & quelque peu de progrès que tu

fâffes d'abord , ne penfe pas que ce foit peu de chofe ; car qui eft-ce qui pourra changer entièrement toutes les opinions des hommes ? & fans un changement , que peut-on attendre d'eux , qu'une obéiffance forcée , & qu'une fervitude accompagnée de larmes & de foupirs ? Va présentement , & me parle d'Alexandre , de Philippe & de Demetrius Phalereus. C'eft à eux à voir s'ils ont bien connu ce que demande la nature univerfelle , & s'ils ont profité de fes leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité affectée , comme des Rois de théâtre , perfonne ne me condamne à les imiter. La Philofophie agit d'une manière modeste & fimple : ne me porte donc point à une orgueilleufe gravité.

XXXII. Il faut regarder d'en-

haut ces millions de troupeaux ,
cette variété infinie de cérémonies
dans la Religion , ces différentes
navigations dans la tempête &
dans la bonace ; toutes les différen-
ces des choses qui sont , qui arri-
vent & qui passent. Il faut considé-
rer aussi la vie de ceux qui ont vécu
avant nous , celle de ceux qui vi-
vront après , & celle des peuples
qui vivent présentement dans les
nations barbares , & se dire à soi-
même : Combien y a-t-il de gens
dans le monde qui ne connoissent
pas même ton nom ? combien y
en aura-t-il qui l'oublieront en peu
de tems ? & parmi ceux qui te
connoissent & qui te louent pré-
sentement , combien s'en trouvera-
t-il qui te blâmeront bientôt ? En-
fin , il faut se persuader que ni la
mémoire de notre nom , ni la gloire,

ni rien de tout ce qu'on voit ici-bas, n'est digne de nos soins, ni de notre estime.

XXXIII. Sois tranquille dans toutes les choses qui viennent du dehors, & juste dans celles qui viennent de toi. C'est-à-dire, dans tous tes desirs, & dans toutes tes actions n'aie d'autre vue que l'utilité du public; car voilà ce qui est conforme à la Nature.

XXXIV. Tu peux retrancher beaucoup de choses superflues qui te troublent, & qui consistent toutes entières dans ton opinion. Et le plus sûr moyen de te mettre au large, c'est de faire passer devant toi le monde entier comme en revue, & sur-tout ton propre siecle; de considérer séparément le changement soudain qui arrive à chaque chose en particulier, & de

penfer que tout le tems qui coule depuis qu'elle est formée jufqu'à ce qu'elle foit détruite, est très-court; & que comme celui qui précède fa naiffance est infini, celui qui fuivra fa mort le fera de même.

XXXV. Tout ce que tu vois périra très-prompement. Ceux qui le verront périr, périront bientôt eux-mêmes : & celui qui est mort dans une extrême vieilleffe, fera bientôt égal à celui qui est mort fort jeune.

XXXVI. Examine bien quel est l'esprit de ces gens-là; quelles occupations ils ont; quelles font les chofes par lesquelles on peut attirer leur amour & leurs respects. Enfin regarde leurs ames toutes nues, & vois que quand elles prétendent fervir par leurs louanges, & nuire par leurs fatyres, c'est une pure vanité.

XXXVII. La perte de la vie n'est qu'un échange. C'est à cela que se plaît la Nature universelle, qui fait tout si bien & si sagement. Cela a été toujours & fera de même jusqu'à l'infini. Qui es-tu donc toi, qui dis que tout a été mal dès le commencement, & ira toujours mal de même ? Quoi ! parmi tant de Dieux dont tu crois que le monde est rempli, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait eu la force de corriger ce désordre ? & le monde est donc condamné à être éternellement malheureux.

XXXVIII. La matiere de chaque chose n'est que pourriture ; de l'eau, de la poudre, des os, de l'ordure. Le marbre n'est qu'un calus de la terre ; l'argent & l'or n'en sont que la lie. Les étoffes ne sont que les excréments des

animaux ; la pourpre n'est que le sang d'un coquillage ; & ainsi du reste. Ta vie même est quelque chose de pareil ; elle vient de là , & elle y retourne.

XXXIX. C'est avoir assez vécu dans la misère, dans les lamentations & dans les grimaces. Qu'est-ce qui te trouble ? que trouves-tu là de nouveau ? qu'est-ce qui t'épouvante ? Est-ce la forme ? regarde-la. Est-ce la matière ? examine-la. Il n'y a rien au delà de ces deux choses. Sois donc désormais plus simple, plus équitable & plus complaisant envers les Dieux.

XL. Voir ce monde cent années, ou ne le voir que trois , tout cela est égal.

XLI. S'il a péché , le mal est en

lui. Mais peut-être n'a-t-il pas péché.

XLII. Ou tout ce qui arrive part d'une même source intelligente, & arrive également pour tout le corps; & ainsi il ne faut pas qu'une partie se plaigne d'une chose qui est destinée pour le tout, & non pas pour elle seule; où tout se fait par le concours fortuit des atomes, & le monde n'est qu'un mélange & qu'une dissipation. De quoi t'étonnes-tu donc? Et pourquoi dis-tu à ton esprit: tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc lui qui mange, qui boit, qui se fâche, qui rit, & qui fait toutes les autres fonctions corporelles?

XLIII. Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu? & s'ils peuvent quelque

choſe , au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoi ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien , de ne deſirer rien , de ne t'affliger de rien ? Car ſi les Dieux peuvent aider les hommes , ils peuvent ſur-tout les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela en ton pouvoir. Ne ferois-tu donc pas beaucoup mieux de te ſervir, avec une entière liberté, de ce qui dépend uniquement de toi, que de te tant tourmenter pour ce qui n'en dépend point, & que de le deſirer dans la ſervitude & dans la baſſeſſe ? Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous ſecourent pas dans les choſes qui ſont en notre pouvoir ? Commence ſeulement à faire de ces ſortes de prières , & tu verras. Celui-

ci prie qu'il puisse obtenir des fa-
veurs de sa maîtresse ; & toi , prie
de n'avoir jamais de pareils desirs.
Celui-là demande d'être défait
d'une telle chose ; & toi , demande
de n'avoir pas besoin d'en être dé-
fait. Une autre que son fils ne meure
point ; & toi , prie de ne pas crain-
dre qu'il meure. En un mot , tour-
ne ainsi toutes tes prieres , & tu en
verras le fruit.

XLIV. Epicure dit en quelque
endroit : *Dans mes maladies je n'en-
trenoïis nullement de mon mal ceux
qui me venoient voir , & je n'avois
point avec eux de ces conversations de
malade ; mais je passois les journées
à discourir des principes des choses ,
& sur-tout , à prouver que l'ame , en
participant aux douleurs du corps ,
peut conserver sa tranquillité , & se
maintenir dans la possession de son vé-*

ritable bien. En me mettant entre les mains des Médecins, je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir, comme si c'étoit une chose bien considérable que de me redonner la santé. Et en ce tems-là même, je passois ma vie doucement & heureusement. Fais donc comme lui; & dans les maladies & dans tous les autres accidens, que rien ne te sépare jamais de la Philosophie, & ne t'amuse point à discourir avec les fots, ni avec les Physiciens. C'est une regle commune à tous les métiers & à tous les arts, qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'instrument avec lequel on le fait.

XLV. Quand quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande toi à toi-même : Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Non, cela ne se

peut. Ne demande donc point l'impossible. Celui qui t'a offensé est du nombre de ces impudens qui doivent être nécessairement dans le monde. Pense de même sur un fourbe, sur un perfide, & sur tout autre homme qui aura péché, de quelque maniere que ce soit. Car, dès le moment que tu te souviendras qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens, tu trouveras en toi plus de facilité à les supporter chacun en particulier. Il est aussi très-utile de rechercher d'abord quelle vertu la nature a donné pour l'opposer à un tel vice. Car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice, comme une espece de contrepoison. Par exemple, contre la cruauté elle a donné la douceur, & contre un autre venin un autre antidote.

tidote. Enfin, il dépend de toi de montrer le bon chemin à celui qui s'égare : or, tout homme qui pèche s'égare & s'éloigne de son but. En quoi t'a-t-on donc offensé ? Si tu y prends bien garde, tu trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colere, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela que consiste tout le tort & tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs, qu'y a-t-il là de mauvais & d'étrange, qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant ? Ne dois-tu pas plutôt te plaindre de toi-même, de ce que tu n'as pas prévu, & que tu ne t'es pas attendu qu'un tel feroit ce qu'il a fait ? car la raison t'a souvent donné lieu de penser que vraisemblablement il feroit une telle faute. Cependant tu l'as

oublié, & tu es surpris qu'il l'ait fait. Sur toutes choses, quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prends qu'à toi-même; car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir cru qu'un homme ainsi disposé te garderoit le secret; soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait libéralement, sans en attendre aucune reconnoissance, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit de ton action, dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien à un homme? cela ne te suffit-il pas? Et en faisant ce qui est selon la nature, demandes-tu d'en être récompensé? C'est comme si l'œil demandoit d'être payé, parce qu'il voit, & les pieds parce qu'ils marchent. Car comme ces membres sont faits pour cela,

& qu'en remplissant leurs fonctions ils ont tout ce qui leur est propre, de même l'homme est né pour faire du bien ; & toutes les fois qu'il est dans cet exercice, ou qu'il fait quelque chose d'utile à la société, il accomplit les conditions sous lesquelles il est au monde, & il a ce qui lui convient.





REMARQUES

SUR

LE NEUVIEME LIVRE.

TOUT homme qui fait une injustice est impie.) Voilà déjà une grande vérité dont Dieu a daigné éclairer les Païens, en leur faisant connoître qu'il n'y a point d'injustice qui ne soit une impiété. Qu'on parle mal de son prochain ; qu'on néglige de secourir un pauvre ; qu'on fasse un mauvais usage de son tems & de ses talens ; ce sont autant d'impiedades, parce que ce sont autant d'injustices. Marc Antonin étoit bien plus religieux que la plupart des Chrétiens d'aujourd'hui , qui ne font pas consister l'impiedad en tant de choses.

On l'appelle aussi la vérité, parce qu'elle est la premiere cause de toutes les vérités.)
 Car Dieu est également appelé la vérité & le pere de la vérité.

Et celui qui ment malgré lui & sans le savoir , est aussi un impie.) Pendant que nous avons tant de complaisance pour le mensonge volontaire , & que nous lui donnons tant de passe-ports , un Philosophe Païen est persuadé que le mensonge involontaire est une impiété , & il le prouve par des raisons incontestables.

Car il combat contre elle , puisqu'il va tête baissée , & par son propre choix , contre ses ordres. C'est-à-dire , contre ses vérités fondamentales , & que par le mépris qu'il a eu , &c.) Il n'y a pas là un mot qui ne soit d'un poids accablant. Antonin dit que Dieu ayant donné à l'homme le libre arbitre avec toutes les lumières nécessaires pour connoître les vérités fondamentales qu'il a établies , & qui sont comme autant de flambeaux qui éclairent l'univers , son ignorance ne peut jamais être traitée d'involontaire ; elle vient purement de son choix ; il a méprisé les secours que Dieu lui avoit donnés , & ce n'est que par ce mépris qu'il est justement tombé dans l'aveuglement qui l'empêche

de discerner la vérité d'avec le mensonge. Que de vérités éclaircies par ce seul principe, & que de lumière dans un Philosophe Païen ?

Car il est impossible qu'il n'accuse la Nature d'avoir fait un partage injuste,) C'est le piège funeste où celui qui a composé le Pseaume LXXII. avoue qu'il avoit pensé tomber, & dont il ne s'étoit garanti qu'en se jettant dans le Temple du Seigneur, où il avoit considéré la fin du juste & de l'impie : Mei autem pedes, pedes effusi sunt gressus mei, quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns, &c. Donec intrem in sancluarium Dei, & intelligam in novissimis eorum.

Après avoir conçu en elle-même les raisons de tout ce qui devoit être.) Car rien n'arrive que selon les loix de la providence, Dieu ayant, de toute éternité, conçu en lui-même les idées de tout ce qui devoit être, & qui étoit possible, comme cela a été expliqué ailleurs. Mais cette providence générale & première, s'il est permis de parler ainsi, n'empêche pas que Dieu n'agisse continuelle-

ment, puisque c'est lui-même qui exécute tout ce qu'il a résolu. Car Dieu ne s'est pas contenté d'imaginer & de disposer une fois les choses dans le commencement des tems, pour cesser ensuite, comme un Législateur se repose après avoir donné ses Loix. La bonté de Dieu n'a ni commencement, ni fin, puisqu'elle est en lui & de son essence, & Dieu n'est pas tantôt présent, & tantôt absent. Il est toujours présent à tout, sans être renfermé dans rien, & sa providence s'étend actuellement sur toutes choses.

II. *Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite.*) Les hommes ne peuvent guère aspirer au premier bonheur; car il est bien difficile, sur-tout pendant une longue vie, qu'ils soient exempts de tous ces vices; mais rien n'empêche qu'ils n'obtiennent le second, qui est de les avoir en horreur, de s'en repentir, & de souhaiter de s'en défaire.

Celle-ci est la mort des animaux.) L'une ne tue que le corps, & l'autre tue le corps & l'ame.

III. *Ne méprise point la mort, contente*

toi de la recevoir de bon cœur.) La mort étant une des fonctions de la nature , il faut être sur celle-là comme sur toutes les autres , c'est-à-dire , l'attendre tranquillement sans la desirer , ni la craindre. Mais cela peut-il s'accorder avec le mépris que la religion nous enseigne d'avoir pour la mort ? parfaitement ; nous ne méprisons pas la mort , en tant qu'elle est une action de la Nature ; nous la méprisons en tant qu'elle est souvent un vain fantôme qui veut nous épouvanter , comme si son pouvoir n'avoit pas des bornes fort étroites ; qu'elle pût nuire aux gens de bien , & que nous ne fussions pas assurés de triompher d'elle. C'est ainsi que les Martyrs l'ont méprisée avec un courage plein d'humilité.

Ce n'est pas qu'il faille choquer ni offenser les autres.) Comme ce qu'il vient de dire paroît dur , & semble inspirer la haine ou le mépris des autres hommes , il a soin de l'adoucir en expliquant sa pensée.

Tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des

hommes.) Antonin ne parle pas ici de la contrariété sur les choses indifférentes, qui causent tous les jours tant de disputes parmi les hommes; il parle de la contrariété sur les choses essentielles, comme sur le juste & l'injuste; le bien & le mal; & sur la Religion même. Il n'y a rien qui doive plus dégoûter de la vie, que ces contradictions.

O mort! viens promptement à mon secours, de peur que je ne m'oublie.) C'est-à-dire, de peur que les opinions dépravées des autres ne me séduisent, & que je ne me laisse enfin emporter au torrent. Car, comme dit l'Auteur du Livre de la Sagesse, *le charme de la dépravation est grand; il éteint facilement le bien; & la concupiscence effrénée change l'ame sans malice, & corrompt le meilleur naturel.* Ce n'est que par une grace particulière du Ciel qu'on résiste à tant de pernicieux exemples.

V. *Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien.*) Car l'homme n'est pas seulement né pour ne pas faire le mal; il est né pour faire le bien, & c'est ce que JESUS-CHRIST a voulu nous

apprendre par la parabole de l'homme ; qui ayant reçu un talent de son maître, l'avoit enfoui, & s'étoit contenté de ne pas le perdre. 8. *Matth.* 25.

VI. *C'est assez pour le présent d'avoir une opinion saine des choses.*) Antonin se parle ainsi à lui-même pour chasser quelque imagination fâcheuse qui venoit troubler sa tranquillité.

VII. *Retiens tes mouvemens.*) Retenir ses mouvemens, c'est les remettre dans les bornes qu'ils doivent avoir, les rapporter au bien de la société, les faire avec exception, & les proportionner au mérite des choses.

Eteins tes desirs.) Car les hommes ne savent point du tout ce qu'ils doivent désirer.

VIII. *Et un même esprit intelligent a été donné aux animaux raisonnables.*) Quoique cela ne soit pas vrai dans le sens des Stoïciens, qui croyoient que cet esprit intelligent étoit une partie de Dieu même, il ne laisse pas d'être vrai au fond. Le même esprit a été donné à tous les hommes ; il n'est différent qu'à proportion du

différent usage qu'ils en font, & des différentes graces que Dieu y ajoute.

IX. Tous les Etres qui ont quelque chose de commun entr'eux tâchent de se joindre.)
Antonin prouve ici que tous les Etres ont une inclination & une pente naturelle à s'unir avec leurs semblables, & que cette inclination est plus forte à mesure qu'ils sont plus parfaits. Il n'y a que l'homme qui, rébelle à cette loi générale de la Nature, tâche de rompre ses liens & de mépriser l'union qu'elle lui inspire. Mais cette même révolte est une des plus sensibles preuves de ce qu'il établit; car il a beau faire, la nature est toujours la plus forte: s'il se détache de l'un, il faut nécessairement qu'il se joigne à l'autre; & plus il s'éloigne, plus il serre ses nœuds. Tout ce chapitre est admirable.

Et comme des amours.) Il dit comme des amours, parce que les Stoïciens ne vouloient pas reconnoître dans les animaux de véritables passions; ils disoient seulement qu'ils avoient comme des passions. Car les passions, disoient-ils, sont des modifications de la raison, & ne subsis-

tent pas sans elle. L'opinion que les animaux ne sont que des machines, n'est donc pas née d'aujourd'hui.

Une maniere d'union comme dans les astres.) Car quoique les astres soient éloignés & séparés les uns des autres, ils sont en quelque maniere unis par leurs fonctions; ils ne sont pas moins d'accord que constans dans leur course, & dans la maniere dont ils annoncent la gloire de leur Créateur.

Les créatures raisonnables sont-les seules.) Avec quelle force & quelle adresse Antonin met ici la corruption des hommes dans tout son jour?

Mais elles ont beau fuir, elles sont toujours arrêtées.) Cela est vrai, & cela suffit pour la preuve de ce qu'il veut établir; mais les hommes n'en sont pas plus heureux, & leur révolte n'en est pas moins grande; ils se séparent des bons & se joignent aux méchans.

On trouveroit plutôt un corps terrestre entièrement détaché de tout autre corps.) Rien ne marque mieux que cette idée la nécessité de l'union; les hommes ne sau-

roient se passer de ce secours; les plus scélérats le recherchent.

X. *Car quoique l'usage ait consacré cette expression à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément.*) Antonin a cru être le premier qui se soit servi figurément de cette expression, *porter du fruit.* Car autrement il n'auroit pas cherché cette espèce d'excuse, & cela semble prouver qu'il n'avoit pas lu les Livres de l'Écriture Sainte, où rien n'est plus ordinaire que cette expression.

La raison porte aussi son fruit, qui est en même tems propre pour elle, & commun pour tout le monde.) Tous les fruits qui ne sont pas utiles à la société, ne sont que les fruits d'une raison altérée & corrompue. Car comme la raison est commune à tous les hommes, il faut nécessairement que les fruits qu'elle porte leur soient aussi communs. On trouvera ce principe admirable, si on l'examine bien. Il n'est rien de plus aisé que de juger sur ce pied-là de la raison des hommes, & *fructibus eorum cognoscetis eos.* Vous les connoîtrez à leurs fruits.

XI. *Souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité.*) Car s'il n'y avoit des méchans, la douceur & l'humanité feroient des vertus inutiles.

Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empêche.) Cet argument est plus pressant qu'il ne paroît; car il n'y a point d'homme, en quelque état qu'il soit, qui puisse alléguer une excuse légitime & valable pour s'empêcher d'avoir de l'humanité & de la douceur.

XII. *Travaille, non pas comme un misérable.*) C'est-à-dire, en te plaignant toujours, comme si ce travail étoit au dessus de tes forces, & qu'il te rendit malheureux; car il n'y a rien de plus indigne d'un honnête homme; c'est pourquoi Sophocle a mis dans la bouche d'Hercule ces belles paroles :

Mais je soutenois tous mes travaux sans me plaindre. Trachin. 1091.

Ni pour attirer l'admiration ou la pitié.) Car le plus souvent ceux qui pratiquent des austérités si grandes, ne le font que pour être vus des hommes. Platon dit

fort bien un jour à des gens qui admiroient la patience de Diogene, & qui avoient pitié de lui de ce qu'il se baignoit dans de l'eau glacée : *Si vous voulez avoir pitié de lui, vous n'avez qu'à vous retirer, & à ne le plus voir.* Ne les regardez plus, ils ne feront plus si ennemis d'eux-mêmes.

XIV. *Toutes les choses du monde sont semblables & toujours les mêmes.*) Car le monde ne joue qu'un seul & même rôle, & de plus, fort court. Quand il a achevé, il n'y fait d'autre finesse que de recommencer.

XVI. *Le bien & le mal des animaux raisonnables & nés pour la société.*) Il est important de faire ici une distinction très-nécessaire. Pour ce qui regarde les hommes & la société, Antonin a raison de dire que notre persuasion est une des choses indifférentes, & qu'il n'y a de bien ni de mal, de vertu ni de vice, que dans l'action. Mais par rapport à notre ame, à la Religion & à Dieu, si la persuasion seule ne fait pas toujours le bien, elle fait le mal. C'est la source & le principe

du péché ; car comme JESUS-CHRIST nous l'a enseigné, S. Matth. 15. 19. S. M. 7. 21. de la persuasion, c'est-à-dire, de la disposition du cœur, partent tous les crimes ; & ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. C'est de quoi Antonin étoit très-persuadé.

XVII. *Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a jetée, d'être portée en bas.*) On peut voir ce qui a été remarqué sur l'article XX. du Livre VIII. car c'est la même chose.

XX. *C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser là.*) La faute d'un autre ne fait rien pour moi, puisqu'elle ne peut me rendre méchant, sans que j'y consente. Il faut donc la laisser là, à moins que le bien de la société ne requière qu'on la relève, & qu'on la fasse connoître. Mais il faut bien examiner auparavant cette nécessité.

XXI. *Les différens âges, c'est-à-dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeunesse, &c.* Comme le printems est la mort de l'hiver ; l'été, celle du printems ; & l'hiver, celle de l'été ; il en est

de même des saifons de la vie. Celle qui fuit est la mort de celle qui précède. L'enfance meurt, quand nous entrons dans l'adolefcence. Celle-ci finit, quand l'âge viril arrive, & la vieillesse est le dernier foupir de l'âge parfait. Avez-vous fenti, comme dit Saint Jerôme dans quelque'une de fes Lettres, tous ces différens passages d'un état à l'autre ? *Car c'est proprement mourir.* Pourquoi donc, après avoir passé par tant de morts, craindrions-nous la dernière ?

XXII. *Examine bien ton esprit, celui de l'univers & celui de ton prochain.*) Cela répond aux trois devoirs qui lient l'homme. Le premier, est envers Dieu, le fecond envers lui-même, & le troisieme envers son prochain.

XXIII. *Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de société.*) Ce principe est admirable. Comme il n'est pas permis à un homme d'être féparé un feul moment de la fociété, il ne lui est pas permis non plus de faire aucune action qui ne rempliffe quelque'un des devoirs de la vie civile. Toutes celles qu'il fait hors

de cette vue, & pour un autre fin, sont non-seulement inutiles, mais criminelles, & il en rendra compte un jour devant Dieu. Cela s'accorde parfaitement avec ce que JESUS-CHRIST nous dit : *Je vous déclare qu'au jour du jugement, les hommes rendront compte de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites.*

XXIV. *Afin que l'on voie à l'œil, & qu'on touche à la main ce qu'Homere a dit des morts qui se promènent dans les Enfers.*) Tous les efforts inutiles que l'on a faits pour expliquer ce passage, me persuadent qu'il étoit fort obscur, & j'ose espérer qu'on sera content de l'explication que je lui ai donnée. Le sens en est parfaitement beau. Dans l'onzième Livre de l'*Odyssée*, Homere décrit la descente d'Ulysse dans les Enfers, & la conversation qu'il a avec les morts, & ce Livre est appelé par cette raison *Necunia*. C'est ce qui a fourni cette belle idée à Antonin, qui dit que dans ce monde les hommes ne sont qu'une représentation, une image palpable de ce qui se passe dans les Enfers. Ici, comme là, on ne voit que

des ombres, avec cette différence qu'ici on les touche, & que là on ne sauroit les toucher. Avant Antonin, Sophocle avoit dit dans son *Ajax*: *Je vois que nous saus qui vivons sur la terre, nous ne sommes que des ombres & des fantômes vains.* Mais l'Empereur a ajouté beaucoup de sel à la pensée du Poëte.

XXV. *Regarde à la qualité de la forme.*) Il faut ôter le masque aux choses aussi bien qu'aux hommes pour les bien connoître. Or, ôter le masque aux choses, c'est considérer leur forme séparément de leur matiere; car c'est ordinairement la forme qui nous épouvante, ou qui nous ravit.

XXVI. *Tu as souffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter.*) On peut dire que tous nos maux viennent de cette cause.

XXVII. *Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner.*) Puisque Dieu même, qui est plus offensé que toi, ne laisse par d'avoir de la bonté pour les méchants, pourquoi refuses-tu d'en avoir?

Par les songes & par les oracles.) Il a été

déjà parlé des songes : pour les oracles ; il est certain qu'Antonin y ajoutoit beaucoup de foi ; & sa superstition pensa lui coûter un jour la ruine de ses affaires dans un combat qu'il perdit.

XXVIII. *Il faut donc, ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, &c. ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement.*) L'un n'exclut pas l'autre. Ils sont tous deux vrais ; la Providence a donné une fois le mouvement ; mais cela n'empêche pas qu'elle n'agisse toujours sur chaque chose, comme cela a été prouvé ailleurs.

Si tout dépend du hasard, n'en dépends-tu pas aussi?) Ce n'étoit pas l'opinion d'Antonin ; mais il veut faire voir aux Epicuriens, que selon leurs principes mêmes, ils ne doivent, ni murmurer, ni se plaindre, puisque le hasard gouverne tout ; il nous gouverne par conséquent nous-mêmes ; or, il y a de l'injustice & de la folie, à vouloir être seul exempt d'une loi générale & universelle.

XXIX. *Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques, &c.)* Antonin

veut s'empêcher ici de donner dans le piège de certains Sophistes, qui, se piquant d'être grands Politiques & grands Philosophes tout ensemble, se vantoient d'enseigner aux Princes l'art de regner & d'accorder la politique avec les maximes de la Philosophie. Cet Empereur se moque de ces vaines promesses, & avec raison. Toute la politique d'un bon Prince consiste à faire ce que Dieu demande de lui. S'il le fait, la Philosophie & la politique sont d'accord; il n'est pas nécessaire qu'il en sache davantage. Ceux qui étudient si fort les moyens de les accorder, cherchent bien plutôt à les brouiller pour jamais, & à fortifier l'une aux dépens de l'autre.

N'attends point ici une République comme celle de Platon.) Quand on se moquoit de ces Sophistes dont parle Antonin, & qu'on traitoit leur science de vaine & de chimérique, ils avoient coutume d'alléguer en leur faveur les Livres politiques de Platon, c'est-à-dire, les Livres de la République, où ce Philosophe accorde, d'une manière merveilleuse, la

politique avec la Religion. Pour prévenir donc cette objection, ce sage Empereur dit, qu'il ne faut pas espérer de voir ici-bas un état comme celui que Platon décrit. Car il n'y a que Dieu qui pût effectuer cette idée ; les Princes n'ont pas ce pouvoir, puisqu'il ne dépend pas d'eux de changer l'opinion des hommes. Aussi, Platon n'a-t-il fait cette description que pour donner le modèle parfait d'un gouvernement très-juste, afin que tous les Etats puissent, sur ce portrait, juger des vices & des vertus de leur police. Que doit donc faire un Prince qui désespère de pouvoir porter les choses à cette perfection ? Il faut qu'il fasse ce qui dépend de lui ; qu'il obéisse à Dieu, & qu'il lui laisse le soin du reste.

Et sans ce changement, que peut-on attendre d'eux, qu'une obéissance forcée ?) Ce passage est très-remarquable. Les Princes ne peuvent attendre qu'une obéissance forcée ou intéressée, de ceux qui n'ont pas les saines opinions, c'est-à-dire, qui confondent le juste & l'injuste, & ne connoissent pas tous leurs devoirs, Aussi,

Socrate prouve en quelque endroit, que plus un homme est instruit, plus il obéit avec soumission à son Prince légitime. Quand il n'y auroit que ce seul intérêt, il est assez grand pour devoir obliger les Princes à favoriser les Lettres, qui sont un des plus solides appuis de leur grandeur.

Va présentement, & me parle d'Alexandre, de Philippe & de Demetrius Phalereus.)

C'étoient-là les exemples que ces Sophistes citoient comme de grands hommes, qui avoient su toujours garder une certaine gravité avec les Peuples, & accorder la politique avec la Religion. Antonin ne veut pas approfondir cette matière, par le respect qu'il a pour ces grands noms; il se contente de dire que c'est à eux à voir s'ils ont été tels qu'ils ont voulu paroître, & si leurs actions ont répondu à leur gravité; car la gravité peut être fausse, au lieu que la justice ne l'est jamais.

La Philosophie agit-d'une maniere modeste & simple.) Voilà en deux mots le caractère d'Antonin. Il regarde l'orgueilleuse

gravité comme la marque d'un Prince qui fait céder la Religion à la politique ; & au contraire, il regarde la simplicité & la modestie, comme le véritable caractère d'un Prince qui tient la politique humiliée sous la Religion. Il n'étoit donc pas de l'opinion de ceux qui soutiennent que les affaires d'Etat ont des préceptes plus hardis, & que les regles de la Religion y sont ineptes & dangereuses.

XXXII. *Il faut regarder d'en haut ces millions de troupeaux.*) Car le moyen le plus sûr pour trouver toutes les choses du monde petites & indignes de notre estime, c'est de les regarder comme d'un lieu élevé. On peut voir l'article XLVII. du Liv. VII.

XXXIII. *C'est-à-dire, dans tous tes desirs & dans toutes tes actions.*) Il explique ce que c'est qu'être juste ; les actions seules ne suffisent pas, si les desirs n'y répondent.

XXXV. *Et celui qui est mort dans une extrême vieillesse, sera bientôt égal à celui qui est mort fort jeune.*) Car tout le passé est égal ; & d'ailleurs, un homme qui aura vécu

vécu mille ans, sera tout aussi long-tems mort que s'il étoit mort en nourrice.

XXXVI. *Examine bien quel est l'esprit de ces gens-là, quelles occupations ils ont.*)

Si nous ne nous trompions pas dans cet examen, nous nous moquerions de leurs mépris, & rougirions de leurs louanges.

C'est une pure vanité.) Il n'y a rien de plus vrai que cette décision. Qu'il y a dans le monde de ces hommes vains!

XXXVII. *Qui es-tu donc toi, qui dis que tout a été mal dès le commencement?*)

Antonin combat ici le sentiment de ceux qui soutenoient que le monde n'est que désordre & que confusion, & qu'il se gouverne au hasard. Est-ce à un ver de terre de décider d'une chose qui est si fort au dessus de lui? Quoi! il se constitue Juge des ouvrages de la Nature universelle qui l'a formé, & il se prétend plus parfait que sa cause. Quel aveuglement, & quelle témérité!

Quoi, parmi tant de Dieux dont tu crois que le monde est rempli.) Quoique les Stoïciens crussent un seul Dieu, Créateur &

Maitre de toutes choses, ils ne laissoient pas d'établir plusieurs Divinités inférieures, plus ou moins parfaites, selon que l'esprit du premier Etre leur étoit plus ou moins communiqué.

Et le monde est donc condamné à être éternellement malheureux ?) Cela ne sauroit être. Dieu ne peut avoir rien créé dans la vue de le rendre malheureux. Ainsi, la malédiction tombée sur le monde, n'est pas l'ouvrage de Dieu ; mais, ce qu'Antonin n'a pas connu, elle est l'ouvrage du péché : car le monde entier est sujet au démon ; & bien loin que Dieu ait voulu damner le monde, il ne s'est fait homme que pour le sauver.

XXXVIII. *La maniere de chaque chose n'est que pourriture.*) Voici un exemple de ces examens qu'Antonin veut qu'on fasse pour apprendre à mépriser tout ce qui est périssable & mortel.

Ta vie même est quelque chose de pareil.) Elle ne vient que de la corruption, ne s'entretient que par la corruption, & ne finit que par la corruption. Comment est-on donc si attaché à une chose si corrompue ?

XLI. *S'il a péché, le mal est en lui; mais peut-être n'a-t-il pas péché.*) il est si difficile de juger sainement des actions de notre prochain, que le plus sûr est de n'en point juger du tout, de peur que nous n'en fassions des jugemens téméraires. C'est pourquoi, Notre Seigneur nous dit: *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.* St. Matth. 7. Pourquoi juges-tu ton frere, qui est peut-être plus innocent que toi? *Celui qui juge son frere, médit de la loi, & juge la loi.* St. Jacq. 4. 11. Si ton frere a mal fait, il n'a fait mal qu'à lui-même. Mais peut-être n'a-t-il pas mal fait. Attends donc le jugement de Dieu, qui nous jugera tous selon nos œuvres.

XLII. *Et pourquoi dis-tu à ton esprit: tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc lui qui mange, qui boit, &c.* Quand nous disons, *je suis perdu*, nous ne pouvons le dire qu'à notre esprit, puisque le corps ne périt point. Or cette plainte est ridicule; car notre esprit étant immatériel, il ne peut périr, par conséquent; & comme il ne subsiste pas par le concours fortuit des atomes, il ne se détruit pas non plus par

leur désunion, & par leur dérangement. Ce raisonnement d'Antonin est vrai au fond; mais c'est une de ces regles qui excèdent notre usage: ce sont *de ces pointes élevées de la Philosophie, sur lesquelles aucun être humain ne se peut rasseoir.*

XLIII. *Et que de la desirer dans la servitude & dans la bassesse.*) Car on est esclave de tout ce qu'on desire, ou que l'on craint.

Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en notre pouvoir?) Ce passage est fort beau. Antonin y reconnoît, & avoue clairement que, quoique Dieu, en nous donnant le libre arbitre, nous ait donné le moyen de faire le bien, il ne laisse pas de nous secourir encore pour nous porter à le faire; & ce nouveau secours ne détruit nullement notre liberté. Car c'est, par la douceur de ses inspirations efficaces, qu'il détermine notre cœur sans lui imposer de nécessité, & en lui laissant toujours la liberté du choix.

Commence seulement à faire de ces sortes de prieres, & tu verras.) Antonin a bien

connu que Dieu ne pouvoit pas refuser ce bon esprit à ceux qui le lui demandent ; & c'est ce que Notre-Seigneur a dit : *A Combien plus forte raison votre Pere , qui est au Ciel , vous donnera-t-il son bon esprit , quand vous le lui demanderez ?* St. Luc. 11. 13.

XLIX. *Et je n'avois point avec eux de ces conversations de malade.*) Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que le défaut qu'Epicure condamne ici. Dans les moindres maladies , ils ne savent parler que de leur mal ; ils en sont si frappés , qu'ils en parlent même fort long-tems après leur guérison. Quelle foiblesse & quelle ignorance ! Si ces conversations de malade paroissent messéantes & indignes à Epicure , que ne doivent-elles point paroître à un Chrétien ?

En me mettant entre les mains des Médecins , je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir.) Ces paroles sont plus précieuses que l'or. Elles nous apprennent à corriger un abus qui n'est que trop ordinaire. L'amour démesuré que nous avons pour la vie , fait tout l'orgueil des Médecins.

Nous les regardons comme des Dieux ? & comme si notre salut dépendoit uniquement de leurs remèdes. N'estimons notre santé que ce qu'elle vaut, nous rabattrons beaucoup du respect que nous avons pour la médecine.

Et ne s'amuse point à discourir avec les Sots, ni avec les Physiciens.) Car les uns & les autres t'enseigneront à rapporter tout au corps.

Qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'instrument avec lequel on le fait.) C'est à nous à voir si nous sommes en ce monde pour chercher la santé du corps ; ou celle de l'ame. Cette recherche est bientôt faite. Il ne faut plus qu'agir conformément aux vues que nous devons avoir, & à la fin qui nous est proposée ; & à nous servir des moyens, qui seuls peuvent nous y faire parvenir.

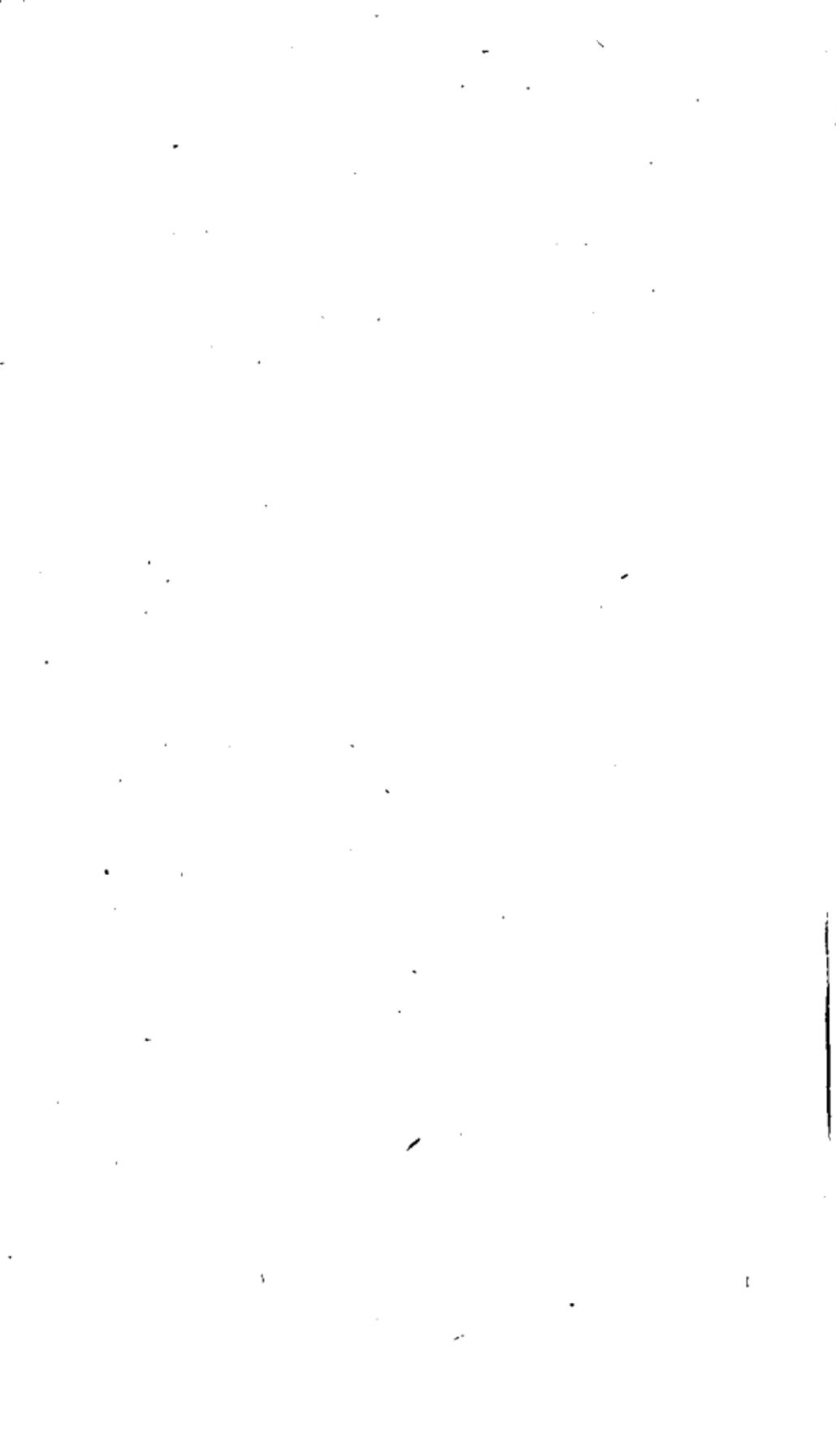
XLV. *Qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens.*) Puisque le monde a été assujetti au démon par le péché, il est impossible qu'il n'y ait des méchants. C'est pourquoi St. Paul dit : *Que si on ne vouloit pas vivre avec*

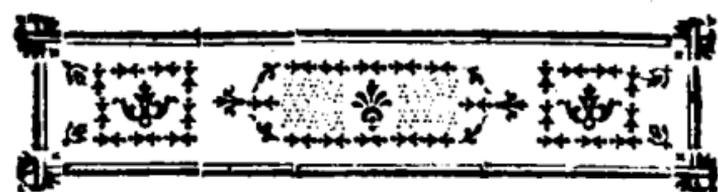
ees sortes de gens , il faudroit sortir du monde. I. Cor. 8. 10.

Quelle vertu la Nature a donné pour l'opposer à un tel vice.) Ce passage est beau : comme il n'y a point de mal qu'il n'y ait un bien qui lui réponde, & qui lui soit opposé, il y a de même une vertu opposée à chaque vice. Car, un vice qui n'auroit pas sa vertu contraire, demeureroit sans pouvoir être combattu.

C'est comme si l'œil demandoit d'être payé ; parce qu'il voit.) St. Jérôme dit fort bien, que comme tous les membres du corps servent à leurs dépens, sans attendre aucune récompense ; nous, qui sommes membres d'un, tout bien plus considérable, nous devons faire de même, & servir pour rien.

Fin du neuvieme Livre.



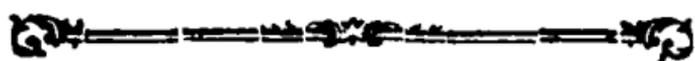


RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE DIXIEME.

L MON ame , quand feras-tu donc bonne , simple , fans mélange & fans fard ? Quand feras-tu plus visible & plus aifée à connoître que le corps qui t'environne ? Quand goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hom-

mes ? Quand feras-tu pleine de toi-même & riche de tes propres biens ? Quand renonceras-tu à ces folles cupidités, & à ces vains desirs qui te font souhaiter des créatures animées ou inanimées, pour contenter tes passions ; du tems pour en jouir davantage ; des lieux & des pays mieux situés ; un air plus pur, & des hommes plus sociables ? Quand feras-tu pleinement satisfaite de ton état ? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent ? Quand feras-tu persuadée que tu as tout en toi ; que tout va bien pour toi ; que tout ce que tu as vient des Dieux ; que ce qui leur plaît t'est bon ; & que tout ce qu'ils t'envoient tend à la conservation de cet être très-parfait, très-bon, infiniment juste, infiniment beau, qui produit, qui com-

prend, qui environne, & qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se séparent, les reçoit en lui pour en produire de nouvelles & toutes semblables. Enfin, quand seras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les Dieux, que vivant avec eux sous les mêmes loix, & comme sous la même police, tu ne puisses plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite ?

II. Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étois gouverné par la nature seule, & le fais si la nature de l'animal n'en est point blessée. Regarde ensuite ce que demande la nature de l'animal, & ne te le refuse point, à moins que cela ne soit contraire à la nature de l'animal raisonnable. Car qui dit ani-

mal raisonnable, dit politique ; c'est-à-dire, né pour la société. Si tu observes bien ces règles, ne te mets en peine de rien.

III. Ou tu peux supporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux, ne t'en fâche point ; mais supporte-le. Si tu ne le peux pas, ne t'en fâche pas non plus ; car en te consumant, il se consumera aussi. Souviens-toi pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre supportable, en te persuadant que c'est ton intérêt ou ton devoir qui le veulent ainsi.

IV. Quand quelqu'un péche, enseigne-le doucement, & lui remontre sa faute. Et si tu ne le peux faire, n'accuse que toi-même, ou plutôt ne t'accuse point.

V. Tout ce qui t'arrive t'étoit

préparé dès l'éternité ; l'enchaînement fatal des causes , en filant dès le commencement des siècles la trame de ta vie , y a joint & mêlé ces accidens.

VI. que ce soit les atomes ou la nature , il faut d'abord poser que je suis une partie de ce tout , que la nature gouverne ; & ensuite que je suis lié naturellement avec les autres parties de même espèce. Etant bien persuadé de ces vérités , je ne pourrai jamais prendre en mauvaise part rien de ce qui me sera distribué par un tout dont je fais partie : car il n'est pas possible qu'une chose soit mauvaise pour une partie , quand elle est bonne pour le tout. Et ce tout ne peut rien avoir en soi qui ne lui soit utile. C'est un avantage qui est commun à toutes les natures.

Mais la nature de l'univers a de plus ce privilege, qu'aucune cause extérieure ne peut la forcer à rien produire qui lui soit nuisible. Cette première vérité, que je suis une partie de ce tout, me fera acquiescer à tous les accidens qui m'arriveront dans la suite; & la seconde, que je suis lié naturellement avec les parties de même espèce, me portera à ne rien faire qui ne soit utile à la société; à avoir toujours devant les yeux ces autres parties; à rapporter à leur utilité toutes mes actions, & tous mes desseins, & à éviter tout ce qui pourroit leur être contraire. Pendant que je serai dans cette disposition, il faut nécessairement que ma vie soit heureuse, comme tu conçois que seroit celle d'un bourgeois, qui rapporteroit toutes ses actions au bien

de Marc Antonin. LIV. X. 303
de ses concitoyens , & qui rece-
vroit de bon cœur tout ce que sa
ville lui départiroit.

VII. Toutes les parties de cet
univers qui sont renfermées dans
les espaces du monde , doivent né-
cessairement périr , c'est-à-dire, s'al-
térer & se changer. Si c'est un mal
pour elles , & un mal inévitable ,
la condition de cet univers est donc
bien malheureuse , que toutes ses
parties soient destinées à périr & à
changer en mille façons. La Nature
a-t-elle donc voulu procurer ce
mal à toutes ces parties , & faire
qu'elles ne fussent pas seulement
sujettes au mal ; mais , ce qui est
bien pis , qu'elles ne pussent jamais
l'éviter ? Ou les a-t-elle faites ainsi
par mégarde & sans le savoir ?
L'un & l'autre sont également in-
croyables. Que si laissant là la na-

ture, on s'avise de dire que toutes les parties sont nées pour une telle fin, n'est-ce pas une chose bien ridicule que, dans le même tems qu'on soutient que les parties de l'univers sont nées pour le changement, on ne laisse pas d'en être surpris & de s'en fâcher, comme si cela étoit contraire à la nature; sur-tout chaque chose retournant, par sa dissolution, dans les mêmes principes d'où elle a tiré son être. Car sa dissolution n'est, ou qu'une dissipation des élémens qui l'ont composée, ou qu'un changement par lequel ce que notre corps a de solide se change en terre, & ce qu'il a de spiritueux se change en air; de sorte que tout retourne sous les ordres & en la disposition de cet univers, soit qu'il doive périr par un embrasement général,

après une certaine révolution de siècles, ou qu'il ne fasse jamais que se renouveler par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de solide & de spiritueux, ne t' imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance; l'un & l'autre ne sont que d'hier ou d'avant hier, par le moyen des alimens que tu as pris & de l'air que tu as respiré. C'est ce que tu reçois de jour en jour qui se change, & non pas ce que ta mere t'a donné. Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mere, & qui t'a fait ce que tu es, est mêlé & confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture & de la respiration, cela ne détruiroit pas ce que je viens de dire, qui demeure constamment vrai.

VIII. Quand tu te seras une fois

donné le nom de bon, de modeste, de véritable, de prudent, de complaisant & de magnanime, prends bien garde de ne pas changer; & si par malheur tu venois à les perdre, de les recouvrer au plutôt. Mais souviens-toi que celui de prudent t'avertit que tu dois t'appliquer sérieusement & sans relâche; à connoître chaque chose par toi-même; que celui de complaisant t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la nature universelle de t'envoyer; & que celui de magnanime t'oblige à élever ton esprit au dessus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriser la gloire, la mort & toutes les autres choses semblables. Si tu conserves donc ces beaux noms, sans te soucier que les autres te les donnent, tu feras un autre homme, & tu

meneras une autre vie ; car de vouloir être encore tel que tu as été jusques ici, de te laisser encore déchirer & traîner par les mêmes soins , cela est d'un homme lâche, trop attaché à la vie , & entièrement semblable à ces misérables qui combattent contre les bêtes , & qui, à demi-mangés & tout couverts de sang & de blessures, demandent d'être réservés au lendemain pour être encore exposés aux mêmes dents & aux mêmes ongles. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms ; & quand tu y seras parvenu , tâche de t'y maintenir comme si tu étois transporté dans les isles des Bienheureux. Que si tu t'appérçois que tu ne puisses pas les garder tous, retire-toi dans quelque coin où tu puisses te défendre ; ou fors même du monde entière-

ment sans te fâcher, avec un esprit de simplicité, de liberté & de modestie, & ravi de pouvoir au moins faire cette bonne action dans la vie, que d'en sortir courageusement. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'est de te souvenir des Dieux, & de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flattent; mais qu'ils leur ressemblent, & qu'ils fassent ce qui est de l'homme, comme le figuier fait ce qui est du figuier; le chien ce qui est du chien; & l'abeille ce qui est de l'abeille.

IX. La comédie du monde, la paresse ou l'esclavage effaceront peut-être; un seul jour en toutes ces saintes maximes de ton esprit.

X. Sur combien d'objets un Physicien ne promene-t-il pas son imagination! Combien de choses fait-il

passer devant lui comme en revue ! Mais il ne faut pas se contenter de connoître ; il faut agir & joindre la pratique à la théorie , si l'on veut bien faire son devoir , & conserver pur & entier en soi-même le plaisir que donne la connoissance des choses ; ce plaisir qui, pour être secret , n'en est pourtant ni moins sensible , ni plus caché.

XI. Quand jouiras-tu de la simplicité & de la gravité ? Quand auras-tu une connoissance si distincte de chaque chose , que tu saches ce qu'elle est dans son essence ; quel lieu elle occupe dans l'univers ; de combien de tems sera sa durée ; ce qui entre dans sa composition ; à qui elle peut être donnée ; & ceux qui peuvent & la donner & l'ôter ?

XII. Une araignée se glorifie d'a-

voir pris une mouche ; & parmi les hommes l'un se glorifie d'avoir pris un lievre ; un autre d'avoir pris un poisson ; celui-là d'avoir pris un sanglier ou un ours ; celui-ci d'avoir pris des Sarmates. Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands, si l'on examine bien leurs opinions ?

XIII. Accoutume-toi à connoître & à examiner comment toutes choses se changent les unes dans les autres ; sois attentif à ces changemens, & t'exerce continuellement à cette maniere de méditation. Il n'y a rien qui rende l'ame si grande ; car celui qui fait que dans un moment il sortira de la vie, & quittera tout, par conséquent, a déjà dépouillé son corps, & s'est remis tout entier, pour ce qui regarde ses actions, entre les mains de la

souveraine justice ; & entre celles de la nature universelle, pour ce qui regarde les accidens qui peuvent lui arriver. Du reste, il n'a pas seulement la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penser, ou faire contre lui ; content de ces deux avantages, d'agir avec justice dans ce qu'il fait, & d'embrasser avec joie ce qui lui arrive, il renonce à tous les autres soins, & à toutes les autres occupations du monde. Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la loi, & qu'à suivre Dieu, dont toutes les voies sont droites, & tous les jugemens justes.

XIV. Que sert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toi de voir de quoi il s'agit, & ce qu'il faut faire ? Si tu les vois, fais-le avec douceur, &

fans regarder derriere toi. Si tu ne le vois pas, suspends ton action, & consulte tes conseillers les plus habiles. Que si quelqu'autre chose vient à la traverse, conduis-toi sagement selon l'occasion, en suivant toujours ce qui te paroît juste. C'est le meilleur but que l'on puisse se proposer, & ce n'est qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste.

XV. Tout homme qui obéit toujours à la raison est en même tems agissant & tranquille, sérieux & gai.

XVI. Dès que tu es éveillé, demande toi s'il t'importe beaucoup qu'un autre fasse ce qui est bon & juste; tu trouveras qu'il ne t'importe nullement.

XVII. Quand tu vois des gens qui parlent en maîtres, & qui louent

louent & blâment avec autorité & avec orgueil , ne manque pas d'examiner leur vie : tâche de découvrir ce qu'ils font à table & dans leur cabinet ; pénétre leurs desseins , ce qu'ils recherchent & ce qu'ils fuient , & souviens-toi qu'ils ne vivent que de rapines & de vols , qu'ils font , non pas , comme on dit , avec les pieds & avec les mains , mais avec la plus précieuse partie d'eux-mêmes , avec laquelle , s'ils vouloient , ils pourroient acquérir la foi , la modestie , la vérité , la loi & le bon génie.

XVIII. Un homme modeste & bien instruit , dit à la nature , qui donne tout & qui retire tout , donne-moi tout ce que tu voudras , & reprends ce qu'il te plaira. Et il le dit , non pas avec une fierté in-

folente, mais d'une maniere qui lui marque son respect, son obéissance & son affection.

XIX. Le tems qui te reste à vivre est court, vis comme sur une montagne; car il n'importe ici où là, si tu es dans le monde comme dans une ville.

XX. Montre aux hommes un homme vraiment homme, & qui vive selon la nature. Qu'ils le voient, qu'ils l'interrogent. Et s'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir. Il vaut beaucoup mieux mourir, que de vivre comme eux.

XXI. Il n'est plus tems de disputer quel est l'homme de bien, mais de le devenir.

XXII. Pense incessamment à l'éternité & à la matiere universelle, & souviens-toi que chaque chose en

particulier est à l'égard de la matière un grain de fable, & à l'égard du tems, un clin d'œil.

XXIII. Sur chaque objet qui t'environne pense d'abord qu'il se dissout déjà; qu'il change, qu'il se dissipe & qu'il se corrompt; enfin, que la vie n'est pas plus en lui que la mort.

XXIV. Regarde ce que font les hommes; ils mangent, ils dorment & font toutes les autres fonctions naturelles. Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres; ils sont remplis d'orgueil, ils se mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui sont soumis à leur autorité. Remets en ta mémoire de combien de choses ils sont eux-mêmes les esclaves, & à quel prix. Et pense à ce qu'ils feront bientôt.

XXV. Ce que la nature universelle porte à chaque particulier , c'est ce qui lui est utile ; & il lui est utile dès le moment qu'elle le lui porte

XXVI. La terre aime la pluie ; l'air aime à la donner. Le monde aime à faire ce qui doit nécessairement être fait. Je dis donc au monde : j'aime ce que tu aimes. N'est-ce pas même le langage ordinaire & commun ; & sur tout ce qui se fait , ne dit-on pas que *cela aime à se faire*.

XXVII. Ou tu vis dans ce lieu là , & tu y es déjà accoutumé ; ou tu vas ailleurs , & c'est ce que tu demandes ; ou tu meurs , & voilà ton ministère achevé. Il n'y a rien au delà ; aie donc bon courage.

XXVIII. Sois persuadé que ce

petit coin de terre est comme tous les autres; qu'on y est aussi bien, & qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne, & que sur le rivage de la mer. Par-tout tu reconnoîtras la vérité de ce que dit Platon, que le sage est enfermé dans les murs d'une ville, comme dans l'enceinte d'un parc de brebis sur une haute montagne.

XXIX. Fais-toi toujours ces questions : En quel état est présentement mon ame? quel bien lui fais-je? à quel usage est-ce que je la mets? Est-elle sans intelligence? S'est-elle séparée & retranchée de la société? Est-elle si fort mêlée, confondue & collée avec cette misérable chair, qu'elle suive tous ses mouvemens, & qu'elle lui obéisse comme son esclave?

XXX. Quiconque s'enfuit de chez son maître, est un esclave fugitif. Notre maître c'est la loi. Quiconque donc transgresse la loi, est un fugitif. Celui qui s'afflige, qui se fâche ou qui craint l'est tout, de même : car que veut-il ? il veut, autant qu'il est en son pouvoir, s'opposer à ce qui est ordonné & résolu par l'esprit universel, qui gouverne & qui regle tout. Or, cet esprit n'est autre que la loi qui distribue à chacun ce qui lui convient, & qui lui est propre. Donc celui qui craint, qui se fâche & qui s'afflige, est un esclave fugitif ; car il s'oppose à la loi.

XXXI. Quand la femme a conçu, d'autres choses viennent achever & former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cause ! Dès que cet enfant est formé, il

avale-de la nourriture, & derechef d'autres causes viennent concourir à lui donner le sentiment & le mouvement; en un mot, la vie, la force & toutes les autres qualités. Combien y a-t-il là de merveilles ! Ce sont ces secrets de la nature qu'il faut méditer, Il faut tâcher de voir la vertu, qui opere toutes ces choses, comme on voit celle qui pousse les corps en bas & en haut; non pas véritablement avec les yeux, mais aussi clairement.

XXXII Pense très-souvent que toutes choses sont & feront comme elles ont été, & remets-toi devant les yeux toutes les comédies & toutes les scènes semblables que tu as vues toi-même, ou que tu as lues dans l'histoire; par exemple, la Cour d'Adrien, celle d'An-

tonin, celle de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Crésus; c'est toujours la même chose, il n'y a de différence que le changement d'acteurs.

XXXIII. Celui qui s'afflige & qui se plaint de quelque chose que ce soit, est très-semblable à un pourceau qu'on égorge, & qui regimbe & fait de grands cris. C'est la même chose de celui qui, seul dans son lit, se lamente pour les chaînes dont nous sommes liés & garottés. Souviens-toi qu'il est donné à l'animal raisonnable de suivre volontairement sa destinée; & que la suivre seulement, c'est une nécessité imposée à tous les animaux.

XXXIV. Considere séparément tout ce que tu fais, & sur chaque chose fais-toi cette demande : La

mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de ceci ?

XXXV. Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toi d'abord toi-même, & regarde si tu n'as jamais rien fait de pareil ; par exemple, si tu n'as jamais pris pour un véritable bien l'argent, les plaisirs, la vaine gloire, ou d'autres choses semblables. Cette réflexion dissipera dans le moment toute ta colere, sur-tout si tu te souviens en même tems que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait : car comment pouvoit-il s'en empêcher ? Si tu le peux, arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne.

XXXVI. Quand tu vois Satyrion, sectateur de Socrate, représente-toi Eutychès ou Hymenès. Quand tu vois Euphrates, repré-

sente-toi Euty chion ou Sylvain. Quand tu regardes Alciphron , pense d'abord à Tropeophore. Quand tu vois Xénophon , imagine-toi Criton ou Sévere ; & quand tu jettes les yeux sur toi-même , représente-toi quelqu'un des Césars. Ainsi sur chacun trouve dans les siècles passés quelqu'un qui lui ressemble , & fais ensuite cette réflexion : Où sont tous ces gens-là ? ils ne sont plus. De cette manière tu t'accoutumeras à voir que toutes les choses humaines ne sont qu'une fumée & qu'un rien : surtout si tu te souviens en même tems , que ce qui est une fois changé ne paroîtra plus dans toute la suite innombrable des siècles. Et toi , quel espace de tems y occupes-tu ? mais quelque court que soit cet espace , n'est-ce pas assez

de le passer honnêtement ? Quelle matiere & quelle occasion veux-tu éviter de déployer ta force & d'exercer ta vertu ? Car que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison, qui connoît exactement la nature & la qualité des choses qui arrivent dans cette vie ? Demeure donc ferme jusqu'à ce que tu te les fois toutes rendu familières, comme un bon estomac s'accommode de tout, s'approprie tout, & comme un grand feu convertit en flamme & en lumiere tout ce qu'on y jette.

XXXVII. Que personne ne puisse dire véritablement que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toi : cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être homme de bien & simple ? ré-

sous-toi seulement à ne plus vivre, si tu n'es tel. Car sans cela, la raison ne veut pas que tu vives.

XXXVIII. Qu'est-ce qu'on peut dire ou faire de mieux sur cette matiere ? Quoi que ce puisse être, il est en ton pouvoir de le dire ou de le faire, & n'allegue point pour excuse que tu en es empêché. Tu ne cesseras de gémir & de te plaindre que quand tu te seras mis en état de faire, dans toutes les occasions qui se présenteront, tout ce qui est propre & convenable à la nature de l'homme, avec le même plaisir que le voluptueux trouve dans le luxe & dans les délices. Car tout ce que tu peux faire selon ta propre nature, tu dois le regarder & l'embrasser comme la jouissance d'un très-grand bien. Or, en tout tems & en

tous lieux , il dépend de toi d'agir de cette maniere. Un cylindre , le feu , l'eau , & toutes les autres choses qui sont régies par une nature & par une ame privée de raison , ne peuvent pas toujours conserver le mouvement qui leur est propre ; car elles trouvent souvent des obstacles sur leur chemin. Mais il n'en est pas ainsi de l'ame ou de la raison ; elle continue toujours son effort selon son essence , & comme il lui plaît , au travers de toutes les difficultés qui s'opposent à son passage. Mets-toi donc bien devant les yeux cette facilité avec laquelle la raison perce & surmonte tous les obstacles ; comme le feu se porte en haut ; comme une pierre descend en bas ; & comme un cylindre roule sur un lieu penchant , & n'en demande pas davan-

tage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver , ou ils viendront de ce cadavre que tu traînes , ou bien ils ne pourront te nuire , ni te faire aucun mal fans le secours de ton opinion, & fans la permission de ta raison même. Autrement, celui qui les souffriroit deviendroît tout aussi-tôt méchant. Véritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature , dès que le moindre mal leur arrive, ils sont gâtés & ne sont plus de même prix : mais ici on peut dire tout le contraire , & assurer que l'homme qui se fert bien des accidens qui le traversent , en devient & plus estimable & meilleur. Enfin , souviens-toi qu'aucune chose ne nuit au Citoyen , quand elle ne peut nuire à la Ville; & qu'elle ne nuit point à la Ville, quand elle ne

nuit point à la loi. Or, ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la loi; & ne nuisant point à la loi, il ne fauroit par conséquent nuire, ni au Citoyen, ni à la Ville.

XXXIX. Quand un homme est bien imbu & bien pénétré des véritables opinions, le moindre mot & le plus commun, suffit pour lui faire rappeler sa constance & sa gaieté. Par exemple, ces mots d'Homere :

*Quand le vent fait tomber les feuilles
de nos bois,*

*Le printems aussi-tôt en fait renaître
d'autres.*

*Les mortels ici bas suivent les mêmes
loix.*

Quand l'un naît, l'autre meurt, &c.
Tes enfans aussi sont de véritables

feuilles; vraies feuilles, ces hommes qui crient si haut, & qui, comme s'ils étoient seuls dignes d'être crus, louent ou en blâment les autres public, les déchirent & s'en moquent en particulier. Feuilles encore ceux qui dans les siècles suivans, recevront la mémoire de ton nom, & la feront passer à leurs descendans. Enfin, toutes choses sont autant de feuilles; le printems les produit, le vent les abat, & la forêt en pousse d'autres à leur place, & elles ont toutes cela de commun, qu'elles sont de peu de durée. Mais toi, tu les crains ou tu les desires comme si elles devoient durer toujours. Encore un petit moment, & tes yeux seront fermés; & d'autres viendront bientôt pleurer ceux qui auront assisté à tes funérailles.

XL. Un œil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire, je ne veux voir que du vert : car c'est le propre d'un œil malade. L'ouïe & l'odorat bien sains doivent être toujours prêts, & à entendre & à sentir tout ce qui peut être senti & entendu. Un bon estomac doit se faire également à toutes sortes de viandes, comme une meule est faite à moudre toutes sortes de grains. Il faut de même qu'un esprit sain soit préparé à tout ce qui lui arrive. Celui qui dit, que mes enfans vivent ; que tout le monde loue ce que je fais ; c'est un œil qui demande à voir du vert ; c'est une dent qui ne veut que des choses tendres,

XLI. Dans le monde il n'y a personne de si heureux qui, à sa mort, n'ait autour de lui des gens

qui se réjouissent du mal qui lui arrive. Si c'est un honnête homme & un homme sage, il se trouvera toujours quelqu'un qui dira : enfin, nous pourrons respirer, nous voilà délivrés de ce pédagogue. Il est vrai qu'il n'étoit fâcheux, ni incommode à personne ; mais j'ai remarqué très-souvent qu'il nous condamnoit en secret. Voilà ce qu'on dira de cet honnête homme. Mais pour nous, combien d'autres choses avons-nous qui font desirer à une infinité de gens d'en être défaits ! Si en mourant tu as ces pensées, tu mourras plus volontiers ; car tu feras ce raisonnement : Je quitte une vie où ceux qui en jouissent avec moi, & pour lesquels j'ai souffert tant de peines, fait tant de vœux, & passé par tant d'inquié-

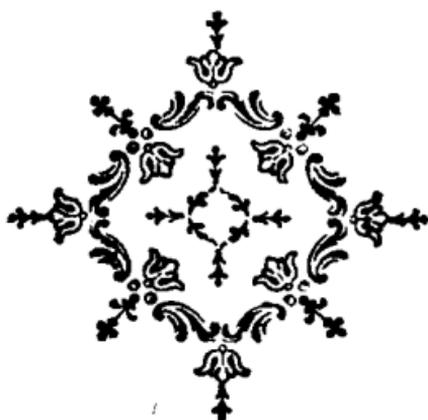
tudes, font les mêmes qui veulent que je meure, espérant que ma mort leur procurera peut-être quelque soulagement. Pourquoi donc voudrois-je faire ici un plus long séjour ? Que ces réflexions ne t'obligent pourtant pas à en sortir mal avec eux ; mais au contraire, en suivant ta bonne coutume, témoigne-leur toujours tous les sentimens d'amitié, de douceur & de bienveillance. D'un autre côté aussi, ne les quitte pas comme malgré toi, & comme en étant arraché ; mais comme dans ceux qui meurent heureusement l'ame se détache doucement & volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même manière. Car la nature t'a attaché & lié avec eux, elle t'en délie présentement. Je m'en détache donc, non pas par force, ni

avec violence , mais de mon bon gré : car c'est une des choses qui se font selon la nature.

XLII. Sur tout ce que tu vois faire , accoutume-toi , autant qu'il t'est possible , à rechercher pourquoi on le fait. Commence par ce que tu fais toi-même , & tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.

XLIII. Souviens-toi que ce qui te remue & qui te fait agir comme une marionnette , ce sont les ressorts cachés au dedans de toi ; & ces ressorts ce sont tes sens qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour te persuader : c'est l'amour de la vie & toutes les autres passions ; en un mot , l'homme intérieur. Ne t'amuse donc point à considérer le vaisseau extérieur & les organes qui en dépendent. Ils ne

font que comme une scie ou un autre instrument, avec cette différence pourtant qu'ils sont nés avec toi. Mais sans la cause qui les meut & qui les arrête, ils seroient aussi inutiles que la navette au Tisseran; la plume à l'Ecrivain; & le fouet au Cocher.





REMARQUES

SUR

LE DIXIEME LIVRE.

I. **Q**UAND seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne ?) L'ame peut être plus visible & plus aisée à connoître que le corps, puisqu'elle est un être immortel & permanent, qui ne change jamais quant à sa substance, & qui peut s'attacher à la vérité éternelle, qui est Dieu ; au lieu que le corps est changeant, & que sa vie est non-seulement passagere, mais empruntée. L'ame donc devient visible quand elle fait ses fonctions, qu'elle agit conformément à son origine, & qu'elle s'attache à cette forme primitive, comme dit Platon, & à ce modele parfait & immuable de toutes choses : autrement, elle est obscu-

re, & si fort confondue avec le corps & avec les sens, qu'on ne sauroit la reconnoître. L'ame a en cela le même avantage que Dieu qui, par ses opérations, est devenu plus visible que le monde même.

Que tu as tout en toi.) L'ame a tout en soi quand elle est bien unie à Dieu & bien remplie de son amour.

Tend à la conservation de cet être tout parfait.) On peut voir ce qui a été remarqué sur l'article VII. du Liv. V. Il entretient la prospérité & la félicité de Dieu même, & contribue à la perfection ; & si on l'ose dire, à la durée même de celui qui gouverne tout.

II. *Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étois gouverné par la Nature seule.*) C'est une excellente regle pour apprendre à distinguer les choses permises d'avec les choses défendues. Il n'y a rien de défendu que ce qui blesse la nature de l'animal, ou celle de l'animal raisonnable. Tout le reste est légitime & permis.

III. *Car en te consumant il se consumera*

aussi.) C'étoit-là une des plus grandes consolations des Païens dans les grandes douleurs, d'espérer qu'elles seroient courtes. Les Chrétiens en ont de plus solides ; car ils sont assurés que les maux de cette vie leur produiront une gloire qui ne finira jamais.

Que ton intérêt ou ton devoir.) C'est plutôt l'un & l'autre.

IV. *Ou plutôt ne t'accuse point.*) Car le succès ne dépend point de toi.

VI. *Que ce soit les atomes ou la Nature.*) C'est-à-dire, ou le hasard, ou la providence.

Mais la Nature de l'univers a de plus ce privilege.) Car il n'y a rien hors de la nature de l'Univers, & tout est sous sa dépendance.

VII. *Toutes les parties de cet univers.*) Toutes les parties du monde sont faites pour périr, soit que la Nature universelle les ait condamnées à cela, ou qu'elles y tendent d'elles-mêmes par la seule loi de leur naissance. Lequel des deux qui soit vrai, la mort ne peut être un mal, & il est ridicule de se plaindre ; car, d'un côté,

côté, la Nature ne sauroit avoir fait le monde pour le rendre malheureux; & de l'autre, la dissolution des Etres ne leur est pas plus contraire, ni plus nuisible que leur assemblage, & que leur union, puisqu'ils ne font que retourner dans leurs premiers principes, & que ce que nous appellons périr, n'est proprement que changer. C'est le sens de cet article.

C'est-à-dire, s'altérer & se changer.) Car rien ne peut se réduire à rien. Ainsi rien ne périt dans le monde. La naissance & la mort ne sont que des changemens.

Comme si cela étoit contraire à la nature.) Car une même chose ne peut être en même tems, & selon la Nature & contre la Nature.

Ou qu'une dissipation des élémens.) Si tout se fait par le concours des atomes.

Soit qu'il doive périr par un embrasement général après une certaine révolution de siècles, ou qu'il &c.) Les Philosophes de l'Académie & du Portique, ayant lu apparemment dans les Livres Saints que le feu consumerait le monde, & qu'il y auroit ensuite de nouveaux Cieux & une nou-

velle terre, & ne comprenant pas les suites merveilleuses de ces vérités, les ont expliquées à leur fantaisie. Les uns se sont imaginés que le monde, après s'être renouvelé plusieurs fois par le feu, en seroit enfin consumé; & les autres, qu'il se renouvelleroit éternellement de la même manière; & qu'après chaque embrasement, qu'ils regardoient comme un embrasement expiatoire, selon ce mot d'Isaïe, qui dit à Babylone, toute noircie de péchés: *Habes carbones ignis, sede super eos hi tibi erunt auxilio.* Isaï. 47. 18. Tu as des charbons de feu, assieds-toi dessus; ils te secourront; les mêmes choses reviendront comme auparavant: que Socrate, par exemple, ressusciteroit, & qu'il seroit accusé par Anytus & par Mélitus, & condamné par les mêmes Juges. Voilà quelle étoit l'idée que leur avoit donné la doctrine de la résurrection des morts, qu'ils avoient mal conçue.

Ne t' imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance; l'un & l'autre ne sont que d'hier & d'avant hier.) Car tout ce que nous avons de matériel en nous, s'é-

coule continuellement , & fait place à la nouvelle matiere qui vient continuer & foutenir notre Etre ; de sorte que le corps que nous avons hier , n'est pas celui que nous avons aujourd'hui.

Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mere. &c.) Comme cette opinion , que nous n'avons plus le même corps que nous avons en naissant , paroît d'abord dure & incroyable , Antonin veut bien supposer le contraire , parce que cette supposition ne détruit en aucune maniere les vérités qu'il vient d'enseigner. Car quoique nous ayons encore le même corps que notre mere nous a donné , il sera toujours vrai de dire qu'il ne subsiste que par le changement de la nouvelle matiere qui s'ajoute tous les jours à la premiere ; & que l'une & l'autre seront enfin altérées & changées par la mort , qui les réduira dans leurs premiers principes. C'est à mon avis le sens de ce passage , qui étoit assez obscur.

VIII. *Quand tu te seras une fois donné le nom de bon & de modeste.)* Il y a une terrible contradiction dans les hom-

mes. Il dépend d'eux de prendre justement les plus grands noms & de les conserver, & ils n'en veulent rien faire. Il ne dépend pas d'eux d'obliger les autres à les leur donner; & quand ils le pourroient, ce ne seroit pas une marque fûre qu'ils les eussent, ou qu'ils les méritassent, & c'est ce qu'ils poursuivent avec opiniâtreté.

Mais souviens-toi que celui de prudent t'avertit.) Car les noms ne sont rien, si on n'a en soi les choses qu'ils signifient.

Que si tu t'apperçois que tu ne puisses pas les conserver tous, retire-toi dans quelque coin que tu puisses te défendre.) C'est contre ceux qui ne pouvant pas avoir toutes les vertus ensemble, se dépitent, & n'en veulent aucune. Il n'y a pas de plus grande erreur, les vertus naissent les unes des autres, & notre perfection ne s'accomplit que par degrés.

Et de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flattent, mais qu'ils leur ressemblent.) Il n'y a rien de mieux dit : flatter Dieu, c'est lui offrir des sacrifices; chanter ses louanges, & lui demander par-

don de ses fautes, sans se corriger. Car c'est traiter Dieu comme un enfant qu'on veut amuser par de faux semblans & par de belles paroles. Pour plaire à Dieu il faut lui ressembler & être *transformé* en son *image*, comme dit Saint Paul. *1^{re} Cor.* 3. 18.

IX. *La comédie du monde, la guerre, la frayeur.*) Une de ces choses suffit pour nous faire perdre Dieu, quand nous ne sommes pas étroitement unis avec lui. Mais quand cette union est parfaite, rien ne sauroit nous séparer de son amour, ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les vertus, &c. *Rom.* 8. 38. 39.

X. *Sur combien d'objets un Physicien ne promene-t-il pas son imagination!*) Il n'y a rien de plus dangereux que l'étude de la Physique : car en fixant les yeux de notre corps sur des choses purement corporelles, elle detourne les yeux de notre intelligence, de la contemplation de l'Être incorporel & invisible, seul véritable, & seul solide, c'est-à-dire, de Dieu, & de la méditation des ses vertus. C'est pourquoi Saint Paul nous avertit

de prendre garde qu'on ne nous séduise par la Philosophie & par les principes de la science mondaine. Colof. 2. 8. Antonin ne veut pas blâmer entièrement cette science ; car elle peut être utile , pourvu qu'on joigne la pratique à la théorie , & que la contemplation des beautés de cet univers , nous porte à rendre à son Créateur le culte qui lui est dû.

Ce plaisir , qui , pour être secret , n'en est pourtant ni moins sensible , ni plus caché.)
Ce jugement est beau. Antonin y prouve deux vérités très-importantes ; la première , que le plaisir que donne la connoissance des choses n'est ni pur ni entier , quand cette connoissance n'opère pas des actions qui lui soient conformes ; & l'autre , que ce plaisir ne doit pas être estimé par ce qu'il a d'extérieur , & qui se repand au dehors ; car ce n'est pas-là ce qui constitue son essence. C'est ce qu'il a d'intérieur qui en fait le prix. Les hommes donc qui ont établi cette maxime , que *tout notre savoir n'est rien , si les autres ne savent que nous l'avons* , n'étoient que des hommes vains , qui cherchoient hors

d'eux-mêmes ce qu'ils ne pouvoient pas trouver en eux, & qui ne connoissoient nullement la nature du plaisir que l'intelligence donne. Il est secret; mais il en est d'autant plus pur, plus sensible & moins caché.

XI. *Et qui sont ceux qui peuvent la donner & l'ôter.*) Cette connoissance seule suffit pour nous détacher des créatures & nous ramener à Dieu. Car c'est Dieu seul qui peut ôter & donner toutes choses.

XII. *Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands, si l'on examine bien leurs opinions?*) Antonin se moque ici dès prétextes spécieux que les hommes donnent à leurs inclinations; le Chasseur dit qu'il ne va à la chasse que pour faire de l'exercice, & pour s'accoutumer au travail; le Pêcheur, qu'il n'aime la pêche que pour se délasser, & pour aiguïser l'industrie dont on a besoin pour surprendre par ruses & par finesse les plus fins & les plus soupçonneux de tous les animaux; & l'Officier dit qu'il ne va à la guerre que pour la gloire & pour servir son Prince & son pays. Rien n'est plus faux: si l'on

pouvoit pénétrer dans leur intérieur, & connoître ce qui les fait agir, on verroit que la plupart n'aiment la pêche, la chasse ou la guerre, que pour l'amour du gain, & que les uns & les autres sont des voleurs & des brigands, comme les Scythes répondirent à Alexandre : *Toi qui te vantes d'être venu pour exterminer les voleurs, tu es le plus grand voleur de la terre.* Et c'est par cette même raison qu'un Ancien a appelé la chasse une injustice & la mere de la cruauté. Si on approfondissoit bien les opinions des hommes, on ne trouveroit que trop cet esprit de brigandage dans les emplois les plus justes & les plus saints.

XIII. *Et s'est remis tout entier, pour ce qui regarde ses actions, entre les mains de la souveraine justice.*) C'est-à-dire, qu'il conforme tous ses desirs, toutes ses actions, & toutes ses pensées aux regles immuables de la souveraine Justice, à laquelle il se soumet entièrement. Il n'y a rien de plus beau que tout cet article.

Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la Loi, & qu'à suivre Dieu.)

Marcher droit par le chemin de la Loi, c'est ne faire rien que de juste. *Suivre Dieu*, c'est se conformer entièrement à ses volontés, & recevoir avec plaisir tout ce qu'il ordonne. On ne sauroit faire l'un que par l'autre ; c'est pourquoi Antonin les a joints tous deux. Toutes ces vérités sont tirées du IV. Liv. des Loix de Platon.

XIX. *Que sert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toi de voir de quoi il s'agit?*) Il n'y a rien de plus dangereux pour les hommes, & sur-tout pour les Princes, que les irrésolutions où les jette très-souvent une inutile & superstitieuse prévoyance : si l'on voit ce qu'il faut faire, on doit agir sans regarder plus loin ; & si on ne le voit pas, il faut prendre conseil des autres. Ces soupçons, *mais il arrivera ceci, mais il arrivera cela*, sont étrangers à la chose, & doivent être rejettés.

Et ce n'est qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste.) L'irrésolution qui nous fait manquer à une chose juste nous fait plus de mal que ne

pourroient faire les inconvéniens que nous prévoyons, quand ils arriveroient tous ensemble. Cet endroit est inintelligible dans le texte, & j'ai pris la liberté de le corriger en ajoutant un mot, *blabera esti.*

XV. *Tout homme qui obéit à la raison est en même-tems agissant & tranquille.*) C'est un trésor que cet article. Quoi que nous fassions, si nous agissons avec agitation & avec tumulte, c'est une marque fûre que la raison n'en est point. Et ce qui est dit de Dieu dans l'Écriture, qu'il n'étoit point dans les tourbillons ni dans les tempêtes, mais seulement dans la douce haleine du Zéphyre; nous pouvons le dire aussi de la raison avec beaucoup de vérité & de justice. Elle n'habite point dans le trouble, elle est toujours inséparable de la tranquillité.

Sérieux & gai.) Voilà encore une précieuse vérité qu'Antonin nous enseigne ici en deux mots. Les emportemens de joie & le rire excessif ne se trouvent jamais avec la raison. La joie & la gaieté que la raison accompagne toujours, sont

inséparables de la gravité & de la sévérité, s'il est permis de se servir de ce terme pour exprimer la force de ce mot admirable de Sénèque : *Severa res est verum gaudium*. La véritable joie est quelque chose de sévère, c'est-à-dire, de grave & de sérieux. Le rire à gorge déployée est ridicule & fol.

XVI. *Dès que tu es éveillé demande-toi s'il t'importe beaucoup, &c.*) Nous ne devons attendre que de nous-mêmes tout le bien & tout le mal qui peuvent nous arriver. La justice ou l'injustice des autres ne nous regardent point, & nous doivent être entièrement indifférentes : la seule part que nous y devons prendre, c'est pour l'intérêt de notre prochain, que nous devons aimer comme nous mêmes.

XVII. *Tâche de découvrir ce qu'ils sont à table & dans leur cabinet.*) Si on pouvoit interroger la table & le cabinet de ces censeurs publics, & que la lampe qui éclaire la nuit dans leur chambre pût parler encore comme elle parle dans Lucien, nous découvririons une infinité

de choses qui, en nous vengeant de leur orgueil, nous feroient bien voir qu'il ne leur appartient pas de juger des autres.

Et souviens-toi qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols.) Cette pensée me paroît parfaitement belle. Ceux qui s'attribuent insolemment le droit de louer ou de blâmer les hommes, ne vivent que de rapines & de vols; car, outre qu'ils s'élevent un tribunal qui ne leur appartient point, & qu'ils établissent leur réputation sur les ruines de celle de leur prochain, ils volent à Dieu le principal de ses droits, & jugent de la loi & de la justice. L'Écriture même appelle rapine quand la créature s'égale à Dieu. Or, c'est s'égaliser à Dieu, & se mettre même au dessus de lui que de juger des hommes.

Et avec laquelle, s'ils vouloient, ils pourroient acquérir, &c.) Qu'Antonin met bien dans tout leur jour la folie & l'aveuglement de ces hommes vains! il dépend d'eux d'acquérir légitimement tant de rares vertus, & ils aiment mieux faire un trésor d'injustice & de mensonge.

La Loi.) *Acquérir la Loi*, c'est-à-dire, au lieu de la violer en s'en déclarant le juge, s'y soumettre de tout son cœur, en conformant à ses décisions nos paroles & nos pensées.

XVIII. *Et il le dit, non pas avec une fierté insolente.*) Antonin. savoit bien qu'il y a des hommes qui disent par fierté & par insolence ce qu'on doit dire par obéissance & par soumission. Car on ne voit que trop de ces gens qui ne sont hardis que contre Dieu.

XIX. *Vis comme sur une montagne.*) C'est-à-dire, vis comme si le lieu que tu habites étoit le plus agréable & le plus délicieux lieu du monde. Car les anciens n'estimoient que les lieux qui étoient bâtis sur des montagnes. On peut voir l'article XXIII. de ce même Livre.

Car il n'importe ici ou là, si tu es dans le monde comme dans une ville.) Si le monde n'est pour toi qu'une seule & même ville, tous les lieux te seront égaux.

XX. *S'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir.*) Antonin avoit sans doute devant les yeux l'excellent passage

de Platon, où Socrate parle de la contradiction que la justice trouve dans l'esprit des hommes, & où il assure qu'elle est si forte, que si la souveraine justice venoit au monde, sous une figure humaine, les hommes ne pourroient la souffrir, & la livreroient à une mort ignominieuse & cruelle.

XXI. *Il n'est plus tems de disputer quel est l'homme de bien, mais de le devenir.*) C'étoit le défaut le plus ordinaire des Philosophes, & sur-tout des Stoïciens; ils passoient leur vie à disputer sur la définition de l'homme de bien. Antonin, lassé de ces disputes, dit admirablement qu'il ne s'agit plus de disputer quel il est, mais de l'être. Car ce n'est pas l'être que de disputer. Au contraire, la chaleur & l'animosité, sœurs inséparables de la dispute, sont bien plus capables de nous éloigner de cet état, que de nous y mettre.

XXIV. *Regarde ce que font les hommes, ils mangent, ils dorment, &c.*) Antonin veut faire connoître la misère de l'homme par les nécessités indispensables auxquelles il est assujetti. En effet, rien n'est plus misérable.

Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres.) Après avoir parlé de la misère des hommes en général, il parle de celle des grands Seigneurs. Ce n'est le plus souvent qu'orgueil, emportement, injustice, ignorance.

De combien de choses ils étoient eux-mêmes les esclaves, il n'y a que peu de tems & à quel prix.) Antonin nous fait entendre qu'on peut souvent dire à ceux qui nous veulent maîtriser, ce que Danus dit à Horace dans la VII. Satyre du Livre II.

*Tunc mihi Dominus, rerum imperiis ho-
minumque*

*Tot tantisque minor ? quem ter vindicta
quaterque*

*Imposita haud umquam misera formi-
dine privet ?*

Vous êtes mon maître, vous que tant de choses & tant d'hommes différens tiennent assujetti ? Vous que toutes les cérémonies des Prêteurs, cent fois répétées, ne pourroient jamais affranchir de la crainte ?

Et à quel prix.) Ces mots ajoutent beaucoup à ce qu'il vient de dire ; car

L'esclavage des grands est d'autant plus honteux que celui des plus vils esclaves, & que le prix qu'ils en retirent est honteux & bas.

XXV. *Et il lui est utile dès le moment qu'elle le lui porte.*) C'est pour réfuter l'opinion de ceux qui disoient qu'une chose pouvoit être utile pour l'avenir, & fâcheuse pour le présent. Antonin soutient qu'elle est utile dès le moment qu'elle est donnée par la Nature, qui ne donne jamais rien que quand il le faut.

XXVI. *La terre aime la pluie, l'air aime à la donner.*) Ce sont des vers d'Euripide rapportés par Aristote dans le I. chap. du VIII. Liv. de ses *Morales*. Et sur ces vers, Antonin fait la réflexion suivante.

Je dis donc au monde : j'aime ce que tu aimes.) Car puisque le monde aime tout ce qui arrive, c'est une injustice à une partie de n'aimer pas ce qu'aime le tout.

Et sur tout ce qui se fait ne dit-on pas que cela aime à se faire?) Il semble qu'Antonin tombe un peu ici dans le défaut des Stoïciens, qui philosophoient souvent sur un jeu de mots. Cette façon de parler

des Grecs & des Latins (car elle n'est nullement françoise), *cela aime à se faire*, veut dire simplement *cela a coutume d'arriver*. Ainsi le raisonnement d'Antonin pourroit bien n'être pas trop juste. Cependant, pour le défendre, on peut dire que cette expression, *cela aime à se faire*, ne signifie *cela a coutume d'être fait*, que parce que ce qui est le plus agréable au monde, c'est ce qui arrive le plus souvent.

XXVII. *Ou tu vis dans ce lieu-là, & tu y es déjà accoutumé.*) C'est pour s'empêcher de tomber dans le dégoût des lieux que l'on habite. Ou nous y sommes pour toujours, & la coutume nous les rendra supportables; ou nous en sortirons, & nous voilà contents; ou nous mourrons, & voilà tout fini: pourquoi se donner donc tant de chagrin & tant de peine?

Et voilà ton ministère achevé.) Antonin appelle la vie *un ministère, un service*, parce que les hommes ne sont nés que pour travailler & pour servir aux desseins de Dieu.

XXVIII. *Et qu'on y trouve les mêmes choses.*) C'est ce qu'Epicure disoit : *En quelque lieu que j'aïlle, j'y trouverai un soleil, une lune, des astres, des songes, des auspices & des Dieux.*

La vérité de ce que dit Platon, le Sage est enfermé.) C'est dans le *Theatetus*, dans ce Dialogue admirable, où Socrate compare les avantages que les hommes d'Etat ont sur les Philosophes, avec ceux que les Philosophes ont sur les hommes d'Etat, & où il dit, que *le Philosophe, à cause du peu d'expérience qu'il a dans les affaires, paroitra toujours aussi ignorant & aussi grossier que les bergers ; car, quoiqu'il vive dans une Ville, au milieu de ses Concitoyens, il y est, comme s'il étoit dans un parc de brebis, sur le sommet d'une montagne.* P. 174. de l'édition de Serres. Et Antonin ne se sert de ce passage que pour en tirer cette conséquence ; que puisque le Sage trouve les délices de la montagne au milieu du tumulte des Villes, tout le monde peut les y trouver comme lui.

XXX. *Notre Maître, c'est la Loi.*) La Loi, c'est-à-dire, Dieu, qui est la Loi

vivante & éternelle. C'est pourquoi Platon dit, que la Loi est le Dieu des Sages. Epist. VIII. & Socrate, dans le Minos, que la Loi n'est autre chose que τῆς οὐρας εὐρεσις, inventio ejus quod est.

XXXI. Comme on voit celle qui pousse les corps en bas & en haut.) La vertu qui opere tous les mysteres de la naissance & de l'accroissement des hommes, ne se voit qu'avec les yeux de l'esprit, non plus que celle qui fait la pesanteur ou la légéreté des corps. Soit que cette pesanteur & cette légéreté viennent de ce que chaque chose tend à se joindre avec celle qui est de même nature qu'elle, comme les Stoïciens le croyoient; car les corps n'ont d'eux-mêmes, ni pesanteur, ni légéreté: soit qu'elles ne viennent que du mouvement de la terre, qui, tournant autour de son centre, fait que toutes les parties de sa masse ne tendent qu'à s'en éloigner, & qu'elles s'en éloignent avec plus ou moins de vitesse, selon qu'elles ont plus ou moins de mouvement; celles qui en ont le moins, étant repoussées avec violence par celles qui en ont le

plus, & qui par-là, les font paroître pesantes.

Non pas véritablement avec les yeux, mais aussi clairement.) Les yeux du corps sont bien moins fideles que ceux de l'intelligence; car ils ne sont éclairés que par une lumiere matérielle, qui nous trompe à tous momens; au lieu que les yeux de l'esprit sont éclairés par la lumiere éternelle & véritable, qui ne trompe jamais, & auprès de laquelle tout n'est que ténèbres. C'est pourquoi St. Ambroise disoit fort bien, en parlant des Sacremens: on voit bien mieux les choses qu'on ne voit pas, que celles qu'on voit. *Melius videntur quæ non videntur, quàm quæ videntur.*

XXXII. *Il n'y a de différence que le changement d'Acteurs.*) Car ce changement n'empêche pas que les choses ne soient toujours les mêmes, comme une piece de théâtre est toujours la même, quoiqu'elle soit jouée par différentes troupes de Comédiens.

XXXIII. *C'est la même chose de celui qui dans son lit se lamente pour les chaînes*

dont nous sommes liés.) Il parle des chaînes de la fatale nécessité , c'est-à-dire , de la destinée que les hommes ne peuvent , ni éviter , ni tromper.

Et que de la suivre seulement , c'est une nécessité imposée à tous les animaux.) Voilà une distinction bien avantageuse à l'homme. Dieu a imposé à tous les animaux la nécessité de suivre leur destinée ; il n'y a que l'homme à qui il a donné le pouvoir de la suivre volontairement ; & ce n'est que par cette soumission qu'il en devient le Maître ; car toutes choses sont soumises à celui qui est soumis à Dieu.

XXXIV. *La mort est-elle donc si cruelle , parce qu'elle me privera de ceci ?)* Si nous examinions ainsi en détail toutes nos occupations , nous n'en trouverions pas une qui dût nous faire regretter la vie.

XXXV. *Que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait.)* Car il est vaincu & entraîné par ses passions , comme il l'a déjà fait voir ailleurs.

XXXVI. *Quand tu vois Satyrion , Sec-tateur de Socrate.)* Satyrion , Euphratès , Alciphron , Xénophon , étoient des Phi-

lofophes du tems d'Antonin. Euphratès ; ne peut donc pas être celui dont Pline fait l'éloge, dans la dixieme Lettre du Livre I. Car il étoit mort avant qu'Antonin vint au monde ; Adrien lui ayant permis de prendre du poifon , à caufe de fa vieilleffe & d'une maladie défefpérée dont il étoit attaqué. C'étoit fans doute un de fes fils. Il nous refte encore des Lettres qui portent le nom d'Alciphron.

Eutychès , ou Hymenès .) Eutychès , Eutychion , Sylvain , Tropéophore , Criton & Severe , Philosophes , tant anciens que modernes , & qui étoient tous morts avant le regne d'Antonin .

Ainfi chacun trouve dans les fiecles paffés quelqu'un qui lui refsemble .) Pour le fouvenir de la fragilité des chofes humaines , il femble qu'il devroit fuffire de penfer en général aux hommes qui ont vécu avant nous & qui font morts , mais comme nous nous aimons nous-mêmes , tout ce qui a rapport à nous plus que toutes chofes , la refsemblance que ceux qui nous ont précédés ont avec nous & avec ceux qui vivent de notre tems ,

nous touche davantage , & fait plus d'impression sur notre esprit. Voilà le fondement de cette maxime.

Que ce qui est une fois changé dans toute la suite innombrable des siècles.) Quoique les Stoïciens fussent persuadés que la Nature renouvelleroit plusieurs fois le monde, où même toujours , & qu'ils crussent par-là une espece de résurrection, comme cela paroît par ce beau passage de Chrysispe, dans le Livre de la Providence : *Cela étant, il est manifeste qu'il n'est pas impossible qu'après notre mort, par la révolution de certaines périodes de tems, nous soyons rétablis dans la même figure où nous sommes ;* ils soutenoient pourtant que ce ne seroient pas les mêmes choses qui reviendroient, mais des choses entièrement semblables : par exemple , que le même Socrate ne reviendrait pas, mais un autre tout semblable à lui.

Car, que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison.) C'est pourquoi les Grecs les appellent tous des combats.

XXXVII. *Car, sans cela, la raison ne veut pas que tu vives.)* La vie ne nous

est donnée qu'afin que nous avançons dans la perfection; dès que nous nous arrêtons, ou que nous reculons, c'est un bien dont nous ne jouissons qu'avec injustice.

XXXVIII. *Ou bien ils viendront de ce cadavre que tu traînes.*) Et par conséquent, ils sont fans effet; car, comment une chose morte pourroit-elle nuire à ce qui est immatériel & immortel?

Autrement celui qui les souffriroit deviendroit tout aussi-tôt méchant.) Si les choses pouvoient nous nuire malgré nous & fans notre consentement, il n'y a personne qui pût s'empêcher d'être méchant. Mais elles ne nous nuisent qu'autant que nous leur en donnons la liberté, en les rendant maîtresses de nos opinions.

L'homme qui se sert bien des accidens qui le traversent, en devient, & plus estimable & meilleur.) Car ces accidens sont comme le feu qui épure l'or. Un homme devient, par leur moyen, vénérable & comme sacré; & l'on peut dire de lui ce qu'un Historien dit admirablement de Marius: *Redit ab Africa Marius, clade major; se quidem*

quidem carcer, catena, fuga, exiliave horrificaverant dignitatem. Flor. III. 21. Marius revient d'Afrique, plus grand par ses malheurs; car sa prison, ses chaînes, sa fuite, son exil, relevoient sa dignité, en inspirant pour lui des sentimens d'une sainte horreur.

Or, ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes, ne nuit point à la Loi.) A la Loi, c'est-à-dire, à l'ordre que Dieu a établi pour le gouvernement du monde; la beauté de cet ordre ne peut être troublée par les infortunes ni par les calamités; puisqu'au contraire, elles sont dans les mains de Dieu les instrumens de sa bonté & de sa justice, & qu'il ne s'en sert que pour éprouver les bons & châtier les méchans. Ce raisonnement d'Antonin est sublime & beau.

XXXIX. *Par exemple, ce mot d'Homere.*) C'est un passage du VI. Livre de l'Illiade, v. 147. Mais il y a bien de l'apparence qu'Antonin n'en avoit rapporté que les premières paroles, puisqu'il dit: *le moindre mot suffit.*

XLI. *Qui se réjouissent du mal qui lui*
Tome II. Q

arrive.) Ce n'est pas qu'Antonin regarde la mort comme un mal ; mais il parle selon le sentiment du Peuple , qui , la croyant un mal , ne laisse pas de se réjouir de ce qu'elle arrive à ceux qu'il hait , ou qui l'incommode.

Il est vrai qu'il n'étoit fâcheux ni incommode à personne.) C'est le véritable caractère d'un honnête homme ; il condamne les vices sans toucher aux personnes : *Infestatur vitia , non homines ; non castigat errantes , sed emendat.* Plin. Liv. 1. Epist. 10.

Mais pour nous , combien d'autres choses avons-nous qui font désirer à une infinité de gens d'en être défaits !) Puisqu'un si bon Empereur croit avoir sujet de penser ainsi , que doivent faire les autres ? On voit dans ce chapitre des marques d'une douceur & d'une charité fort rares , même parmi les meilleurs Chrétiens.

Que ces réflexions ne l'obligent pourtant pas à en sortir mal avec eux.) Quel soin de s'empêcher de blesser la charité & de mourir avec la haine du prochain !

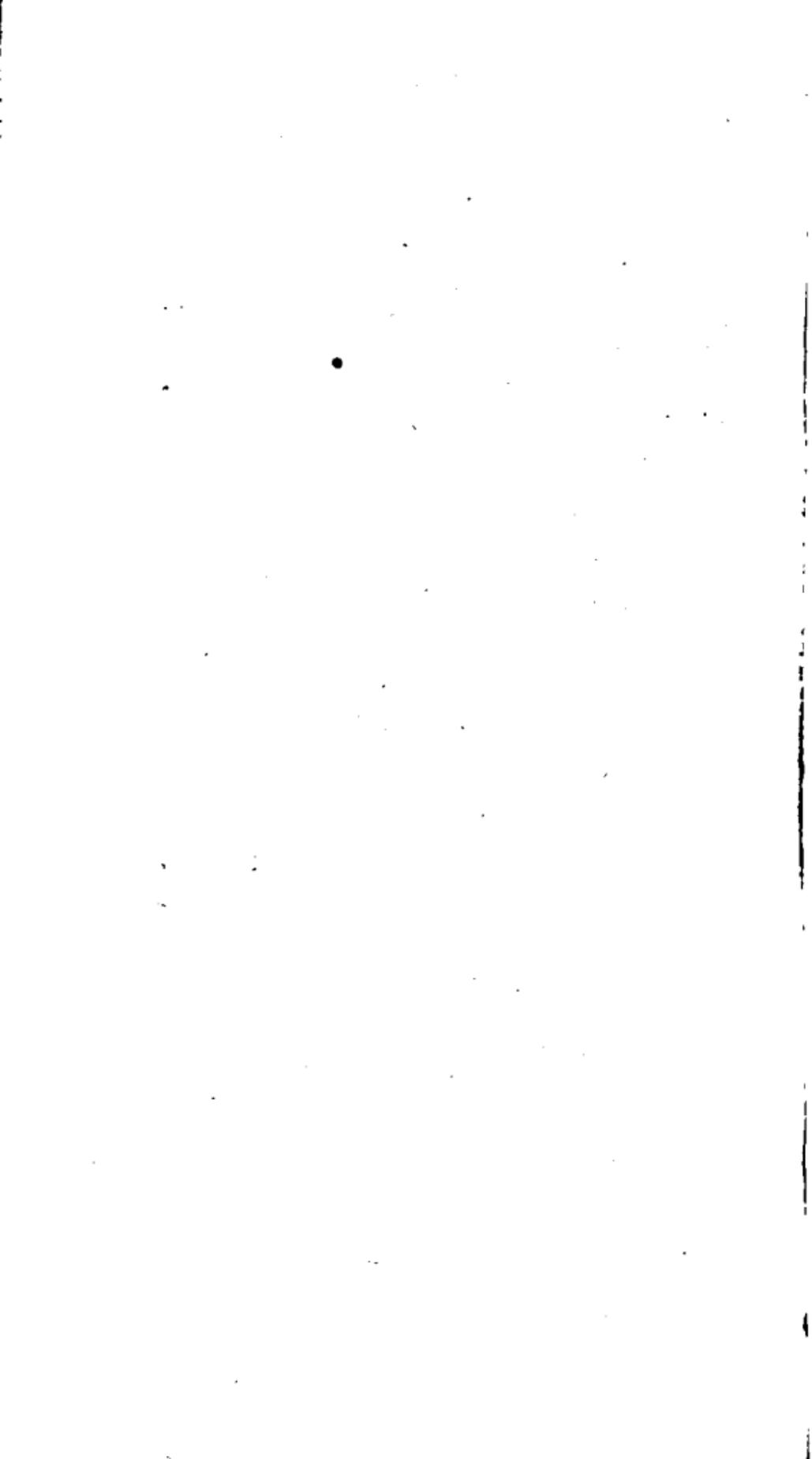
XLII. *Tâche de découvrir le but où ten-*

dent toutes tes actions.) Car si elles tendent à contenter nos desirs déréglés, elles produiront la corruption & la mort ; & si elles vont à opérer les biens de l'esprit, elles produiront la vie éternelle.

XLIII. *Et ces ressorts, ce sont tes sens* qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour te persuader.) Il n'y a dans le texte que ces deux mots : *C'est la Rhétorique.* ; mais il est aisé de voir que le passage n'est pas entier, & qu'il faut ajouter, ou *Ἀσμάτων* des opinions, ou *αἰσθησέων*, des sens ; c'est la Rhétorique de tes sens, ou de tes opinions. Car c'est assurément ce qu'Antonin a voulu dire, & le passage est fort beau.

C'est l'homme intérieur.) C'est-à-dire ; l'ame, qui est, à proprement parler, l'homme, dont le corps n'est que l'organe ; c'est lui que St. Pierre appelle *l'homme caché du cœur.* 1. P. 111. 4.

Fin du dixieme Livre.



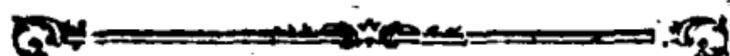


RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE ONZIEME.

I. **L**ES propriétés de l'ame raisonnable, sont, qu'elle se voit elle-même; qu'elle compose elle-même; qu'elle se rend telle qu'elle veut; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte; au lieu que tout ce que portent les plantes & les animaux, ne va qu'au profit des autres, & ja-

mais au leur ; qu'elle parvient toujours à sa fin entière & parfaite , quelque bornée que soit sa vie ; car il n'en est pas d'elle comme de la danse , d'une comédie ou d'autres choses semblables , dont on ne fauroit retrancher la moindre chose sans rendre l'action imparfaite & défectueuse. En quelque endroit qu'on la surprenne , au commencement, au milieu, à la fin , elle fait que ce qui a paru est toujours une piece complete & finie ; de sorte qu'elle peut toujours dire : j'ai tout ce qui m'appartient. De plus , l'ame parcourt tout cet univers ; elle se promene dans les espaces immenses qui l'entourent ; elle contemple sa figure ; elle mesure, en quelque maniere, l'éternité ; elle pénètre & conçoit la régénération périodique des choses ;

& lisant ainsi l'avenir, elle voit clairement que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont précédés n'ont vu que ce que nous voyons. On peut dire même que par la raison de cette uniformité, un homme qui n'a vécu que quarante années, quelque peu d'esprit qu'il ait, a vu tout ce qui a été avant lui, & tout ce qui sera après. Les autres propriétés de l'ame, sont l'amour du prochain, la vérité, la pudeur, & de n'estimer rien tant que soi-même, ce qui est aussi le propre de la loi. Et de cette maniere la droite raison est la même que la raison de la souveraine justice.

II. Tu mépriseras la musique, les danses & tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire : à

l'égard de la musique , tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons , & sur chacun te faire cette demande : Est-ce donc là ce qui me ravit ? Tu en auras honte. Sur la danse fais la même chose , & confidere à part tous ses gestes & tous ses mouvemens , & ainsi de tous les spectacles. Enfin , sur toutes les choses du monde , excepté sur la vertu & sur ce qui vient d'elle , souviens-toi de cette maxime ; divise-les par parties , & par cette division , apprends à les mépriser. Suis la même règle sur toute la vie.

III. Combien est heureuse l'ame qui est toujours prête à se séparer du corps , soit qu'après cette séparation elle soit éteinte ou dissipée , ou qu'elle subsiste encore ! Mais il faut que cette bonne résolution vienne de son propre jugement , &

non pas d'une opiniâtréte obstinée, comme celle des Chrétiens. Il faut qu'elle se porte à cette action avec raison, avec gravité & sans aucun faste, pour persuader aux autres de l'imiter.

IV. Ai-je fait quelque chose d'utile à la société ? J'en ai reçu la récompense. Aie toujours cette maxime dans la bouche, & ne cesse jamais de faire le bien.

V. Quel est ton métier ? d'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réussir qu'en méditant sur les ordres de la nature de l'univers, & sur tous les devoirs auxquels l'homme est engagé par les loix de la nature particulière.

IV. Les tragédies ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les

avertir qu'ils doivent nécessairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la scène, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand théâtre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la catastrophe de toutes les pièces, & que ceux qui crient tant sur le théâtre, oh ! Cithéron, ne se délivrent pas de leurs maux. Les Poètes tragiques disent souvent des choses très-utiles, comme ceci : *Sû les Dieux n'ont soin ni de moi ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.* Et ceci encore : *Ne te mets pas en colère contre les affaires, car elles ne s'en soucient point. Et la vie est comme la moisson d'un champ.* Et plusieurs autres choses semblables. A la tragédie succéda la vieille comédie armée, d'une liberté

de Marc Antonin. LIV. XI. 371
magistrale, & qui en donnant à chaque chose son véritable nom, réussissoit admirablement à corriger l'arrogance & l'insolence des citoyens. Diogene s'est servi, à ce dessein de beaucoup d'endroits de cette vieille comédie. Après cela vint la comédie que l'on appelle moyenne; & enfin, on inventa la nouvelle comédie, qui dégénéra en une pure imitation. On fait que les auteurs de cette dernière sorte de comédie disent de fort bonnes choses, mais au fonds, quel est le sujet & le but de toutes ces représentations ?

VII. Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la Philosophie que celle où tu es maintenant !

VIII. Une branche, séparée de

la branche à qui elle touchoit , ne peut qu'elle ne soit séparée de l'arbre entier. Tout de même , un homme qui s'est séparé d'un autre homme , s'est entièrement séparé de toute la société. Mais c'est une main étrangere qui retranche la branche , au lieu que l'homme se retranche lui-même en haïssant son prochain , & en s'éloignant de lui. Et il ne fait pas qu'il se sépare par-là tout d'un coup de la société civile. Mais voici une grace bien particuliere de Dieu qui a établi la société ; c'est que nous pouvons être incorporés & réunis au corps dont nous nous sommes séparés , & faire encore une partie du même tout. Il faut seulement se souvenir qu'une partie à qui il est souvent arrivé de se séparer , ne se réunit & ne se répand enfin qu'avec beau-

coup de peine ; & qu'une branche qui a toujours été attachée à son arbre , & qui a crû avec lui , est bien différente de celle qui y a été entée après sa séparation , comme tous les Jardiniers même l'assurent.

IX. Il faut être branche d'un même arbre , & ne pas suivre les mêmes opinions.

X. Quand tu suis la droite raison , il n'est pas au pouvoir de ceux qui s'y opposent , de t'empêcher de faire une bonne action ; il ne faut pas non plus qu'ils puissent t'arracher la douceur & l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux dispositions ; poursuis ton dessein & ton choix , & continue d'avoir la même bonté pour ceux qui te traversent & qui te chagrinent. Car ce n'est pas une marque moins gran-

de de foiblesse de se fâcher contre eux, que de renoncer à son entreprise, & que de se décourager: celui qui se rebute en se laissant épouvanter, & celui qui perd les sentimens d'affection & d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes que la nature lui a donnés pour parens & pour amis, sont également déser-teurs, & quittent également leur poste.

XI. Il n'y a point de nature qui soit inférieure à l'art, car tous les arts imitent la nature. Cela étant, il s'ensuit, par une conséquence très-évidente, que la nature la plus parfaite & qui comprend en elle toutes les autres, ne cede point à l'industrie de tous les arts. Or il est certain que ceux-ci font toujours les choses les moins parfaites pour les plus parfaites; il est donc conf-

tant que la nature le fait aussi ; & c'est ce qui produit la justice, & la justice est la mere de toutes les autres vertus : car il n'y aura plus de justice, si nous courons avec tant d'ardeur après les choses indifférentes ; si nous nous laissons tromper , & si nous sommes inconstans & téméraires.

XII. Si les choses dont la crainte ou le desir te donnent de l'inquiétude & troublent tout le repos de ta vie , ne viennent pas d'elles-mêmes jusques à toi, & si c'est toi proprement qui vas à elles, & que de leur côté elles demeurent immobiles ; impose seulement silence à ton opinion qui en juge, & tu ne les desireras ni les craindras.

XIII. L'ame est une sphere d'une rondeur parfaite ; pendant qu'elle ne s'étend & ne se relâche point en dehors, & qu'elle ne se resserre &

& ne s'enfonce point en dedans ; elle reluit d'une lumiere qui lui fait découvrir la vérité de toutes choses & celle qui est en elle.

XIV. Quelqu'un me méprise , c'est à lui à voir pourquoi il le fait ; pour moi , je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire qui mérite ce mépris. Il me hait , c'est sur son compte. Pour moi , j'aurai toujours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en général , & pour celui-là même en particulier ; & je serai toujours prêt à lui remonter sa faute sans m'emporter en reproches , & sans faire ostentation de ma patience , mais sincèrement & charitablement comme Phocion , & s'il est vrai qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens. Car il faut que cela vienne du cœur , & que Dieu qui

connoit l'intérieur des hommes & qui sonde les cœur, voie qu'on n'est fâché de rien, qu'on ne se plaint de rien. Car quel mal est-ce pour toi, si tu fais les choses qui sont propres à ta nature ? Et puisque Dieu t'a mis dans ce monde pour le bien de la société, pourquoi refuses-tu de faire les choses qui sont utiles à la nature universelle ?

XV. Ceux qui se méprisent les uns les autres, qui se flattent les uns les autres, & qui veulent se surpasser les uns les autres, sont toujours soumis les uns aux autres.

XVI. Quelle horreur & quelle fausseté de dire, j'ai résolu d'agir franchement avec vous ! Que veux-tu faire, mon ami, il n'étoit nullement nécessaire de faire ce préambule ; la chose parlera assez

d'elle-même : il faut qu'elle soit écrite sur ton front, & qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. En un mot, il faut qu'un honnête homme franc, soit comme celui qui sent mauvais, & que ceux qui s'en approchent sentent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup : évite cela sur toutes choses. L'honnêteté, la franchise & la bonté paroissent dans les yeux de ceux qui les ont, ils ne sauroient les cacher.

XVIII. Veux-tu vivre heureusement ? Cela dépend de toi, tu n'as qu'à avoir de l'indifférence pour tout ce qui est indifférent. Et tu en auras sans doute, si tu examines chaque chose séparément &

par rapport au tout ; si tu te souviens qu'il n'y en a aucune qui puisse nous forcer à juger d'elle , ni qui vienne jusqu'à nous ; & que c'est nous qui faisons tout le chemin , qui en jugeons , & qui nous en faisons une image , lorsque nous pourrions ou nous empêcher de la faire , ou l'effacer entièrement , si elle s'étoit glissée malgré nous & à notre insçu ; & enfin , si tu fais cette réflexion , que nous ne serons pas obligés de nous tenir long-tems sur nos gardes , & que la mort viendra bientôt terminer tous ces soins , & nous mettre pour toujours dans une tranquillité parfaite. Qu'est-ce donc qui t'empêche d'être content de toutes les choses qui arrivent dans le monde ? Si elles sont selon la nature , reçois-les gaiement , & elles te

seront faciles ; & si elles sont contre la nature , cherche ce qui est conforme à ta nature propre , & le poursuis, quelque peu de gloire qui l'accompagne : car il n'y a rien de plus pardonnable que de suivre son propre bien.

XVIII. Pense d'où chaque chose est venue , de quoi elle est composée , en quoi elle sera changée , & ce qu'elle fera après son changement. Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal , & que rien ne pourra lui nuire.

XIX. Voici neuf articles qu'il est bon que tu médites incessamment. Le premier , que tu es lié naturellement avec les hommes , & que nous sommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire, comme un bélier & un taureau sont nés pour être à la

tête des troupeaux. Et en remontant plus haut, que si le hasard & les atomes ne sont pas les maîtres du monde, c'est donc la Nature qui gouverne tout ; & cela étant, les choses les moins parfaites sont créées pour les plus parfaites, & celles-ci, les unes pour les autres.

Le second, quels sont ces hommes à table, dans leur cabinet, & ailleurs, & sur-tout quelle dure nécessité leur imposent leurs opinions, & avec quel faste ils se portent aux actions les plus condamnables.

Le troisieme, que s'ils ont raison de faire ce qu'ils font, il ne faut pas s'en fâcher ; & s'ils ne l'ont pas, ils péchent donc malgré eux, & par ignorance. Car comme l'ame n'est jamais privée de la vérité

que malgré elle , c'est aussi toujours malgré elle qu'elle ne rend point à chacun ce qui lui est dû. Voilà pour quoi ils ne peuvent souffrir qu'on dise d'eux qu'ils sont injustes ingrats , avares , ou pour tout renfermer en un mot, qu'ils ne font pas leur devoir envers leur prochain.

Le quatrième , que tu tombes souvent dans les mêmes fautes ; que tu es semblable à ces gens-là , & que si tu t'empêches de commettre certains péchés , ton inclination ne laisse pas d'y être portée, & que tu ne t'en abstiens que par crainte ou par vanité , ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

Le cinquième , que tu ne fais pas même certainement s'ils ont mal fait : car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée ; & il faut savoir bien

des circonstances avant que de prononcer sur les actions d'autrui.

Le sixieme, c'est que tu as beau te chagriner & te tourmenter ; la vie de l'homme ne dure qu'un moment, & dans peu nous ne serons plus.

Le septieme, que ce ne sont pas les actions des autres qui nous troublent ; car elles ne subsistent que dans l'ame de ceux qui les font ; ce sont nos propres opinions. Chasse-les donc, & cesse de juger qu'une telle chose est mauvaise, & toute ta colere s'évanouira. Mais comment en venir à bout ? En te persuadant qu'il n'y a rien de honteux en ce qui t'arrive de la part des autres : car si ce n'étoit pas une vérité constante qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui est

en toi, ou ce que tu fais de honteux ; tu ne pourrois t'empêcher de commettre toi-même beaucoup de maux ; tu serois un brigand, & pis encore.

Le huitieme, que la colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Le neuvieme, que la bonté est invincible quand elle est sincere, sans hypocrisie & sans masque : car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté, si tu as de la bonté pour lui jusques au bout ; si, quand l'occasion s'en présente, tu l'avertis bonnement, & que tu tâches de le corriger avec douceur, dans le même tems qu'il s'efforce de te faire le plus de mal ? Si tu lui dis, non,
mon

mon fils, ne fais point cela; nous sommes nés pour toute autre chose: tu ne me fais aucun mal; mais tu t'en fais à toi-même: & si tu lui remontres adroitement & en général, que ni aucun des autres animaux qui paissent ensemble ne font rien de semblable, ne mêle à tes avis ni la raillerie ni les reproches; qu'il ne paroisse qu'une affection sincère, sans aucun chagrin; & ne lui parle point comme un Docteur dans sa chaire, ni pour attirer l'admiration de ceux qui t'écou- tent; tire-le en particulier, quel- que foule qui t'entourne. Aie tou- jours ces neuf articles devant les yeux, comme autant de précieux dons des Muses; & commence en- fin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de soin de flatter ton pro-
f

chain, que de te fâcher contre lui. Ces deux vices ruinent également la société, & sont également pernicious. Quand tu feras en colere, souviens-toi donc qu'il n'y a rien de viril dans cette passion; & que comme la bonté & la douceur font des vertus plus humaines, elles font aussi plus mâles; que ta force & le courage sont entièrement du côté de celui qui est bon, & ne se trouvent jamais dans celui qui est en colere & chagrin. Car plus la bonté approche de l'insensibilité & de l'indolence, plus elle approche de la véritable force. La colere n'est pas moins la marque d'un esprit foible que la tristesse. Dans l'une & dans l'autre on est également blessé & mis hors de combat.

Voici encore , si tu veux , une dixieme maxime , qui fera comme le présent du Dieu même qui préside aux Muses : il y a de la folie à prétendre que les méchans ne fassent point de mal , c'est de- s'irer l'impossible : mais de leur per- mettre d'en faire aux autres , & de ne vouloir pas souffrir qu'ils t'en fassent , c'est une tyrannie déclarée & une horrible cruauté.

XX. Notre esprit a quatre pen- chans , qu'il faut observer continuel- ment ; & quand on les découvre , il faut les bannir , en disant sur le premier : cette imagination n'étoit pas nécessaire ; sur le second , cela va à ruiner la société ; sur le troisieme , ce que tu vas dire n'est pas conforme à tes sentimens : or , il n'y a rien de plus indigne que de parler contre sa pensée. Enfin ,

sur le quatrième, en te reprochant à toi-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujetti la partie la plus divine de lui-même, à la partie la plus méprisable, c'est-à-dire, à cette partie mortelle qui est le corps, & à toutes ses voluptés grossières & brutales.

XXI. Tout ce qu'il y a en toi d'aérien & d'igné, quoique naturellement il se porte en haut, cependant soumis à l'ordre de cet Univers, il demeure ici-bas dans ce composé. Tout de même ce qu'il y a de terrestre & d'humide, quoique naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, & se tient dans une situation qui ne lui est pas naturelle ; tant il est vrai que les élémens mêmes obéissent à la loi générale, en conservant la place qui leur a été don-

née malgré eux , jusqu'à ce que cette même loi leur donne le signal de leur dissolution & de leur retraite. N'est-ce donc pas une chose horrible, que la partie intelligente de toi-même soit la seule désobéissante , & la seule qui se fâche de garder son poste. On ne lui impose pourtant rien qui la gêne & qui la viole, rien qui ne soit conforme à sa nature. Cependant , au lieu de le souffrir, elle s'y oppose & se révolte contre cet ordre : car tous ces mouvemens qui la portent à l'injustice, à l'intempérance , à la tristesse , & à la cruauté , que sont-ils que des révoltes contre la nature ? Dès qu'un esprit porte impatiemment les accidens qui lui arrivent, dès ce moment-là il quitte lâchement son poste ; car il n'a pas moins été fait pour l'égalité & pour la

piété, que pour la justice ; & ces deux premières vertus ne sont pas moins dans l'ordre des choses utiles à la société ; elles sont même plus anciennes que les actions justes.

XXII. Celui qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul & même but, ne sauroit être toujours un seul & même homme. Ce que tu dis-là ne suffit pas, si tu n'ajoutes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paroissent de véritables biens au peuple, & qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est-à-dire, sur celles qui vont au bien du public ; tout de même il faut se proposer un but dont tout le monde convienne, & qui aille au bien de la société. Celui qui diri-

gera à ce but tous ses mouvemens, ne fera jamais inégal dans ses actions, & par ce moyen il fera toujours le même.

XXIII. Pense souvent à la fable du rat de ville & du rat des champs, à la frayeur de ce dernier & à sa fuite.

XXIV. Socrate avoit coutume d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.

XXV. Les Lacédémoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre dans leur théâtre, & eux, ils s'asseyoient où ils pouvoient.

XXVI. Perdicás demandant un jour à Socrate pourquoi il n'alloit pas le voir : pour ne pas mourir, lui dit-il, de la mort la plus malheureuse ; c'est-à-dire, pour n'avoir pas le déplaisir de ne te

pouvoir rendre les bienfaits que j'aurois reçus de toi.

XXVII. Voici un précepte que l'on trouve dans les écrits d'Épiqueure : *Aie toujours devant les yeux quelqu'un des anciens qui aient été parfaitement vertueux.*

XXVIII. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin, dès qu'on étoit levé, afin de se souvenir par-là des êtres qui suivent toujours le même chemin, & qui font toujours leur ouvrage de la même manière, sans aucune inconstance ni variété, & pour penser à leur ordre, à leur pureté & à leur simplicité toute nue ; car les astres n'ont point de voile pour se cacher.

XXIX. Souviens-toi quel étoit Socrate, lorsque sa femme ayant emporté ses habits, il ne trouva

qu'une peau pour se couvrir, & de tout ce qu'il dit à ses amis qui avoient honte de le voir en cet état, & qui s'enfuyoient.

XXX. Tu ne saurois enseigner à lire ni à écrire, si tu ne l'as appris auparavant: à plus forte raison, ne pourras-tu donc enseigner aux autres à vivre, si tu ne le fais pastoi-même.

XXXI. Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.

XXXII. Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil; mais mon cœur n'en fait que rire.

XXXIII. C'est être fou que de chercher des figues en hiver. Mais ce n'est pas être plus sage que de chercher & de désirer son enfant, quand il n'est plus.

XXXIV. Epictete disoit fort bien: Quand tu caresses ton en-

fant, dis-lui en toi-même: peut-être mourras-tu demain. Mais cela est de mauvais augure, lui dit quelqu'un. Sur quoi il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure; autrement ce feroit un mauvais augure de dire que des épis feroient moissonnés.

XXXV. Un raisin vert, un raisin mûr, un raisin sec, ce ne sont que des changemens, non pas d'une chose qui est en une qui n'est point, mais d'une chose qui est en une qui n'est pas présente.

XXXVI. C'est un mot d'Epicure: Il n'y a ni voleur, ni tyran de la volonté.

XXXVII. Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos, disoit le même Epicure; & sur le sujet de nos mouvemens, il

faut être toujours appliqué à faire en sorte qu'ils se fassent avec exception; qu'ils tendent au bien de la société, & qu'ils soient proportionnés au mérite des choses. Il faut se défaire entièrement de tous ses desirs, & n'avoir d'aversion que pour les choses qui dépendent de nous absolument, & qui nous sont soumises.

XXXVIII. Nous ne combattons pas pour rien, disoit ce grand homme; il s'agit d'être ou sage, ou fou.

XXXIX. Voici un excellent raisonnement de Socrate: Que voulez-vous? Voulez-vous avoir des âmes raisonnables, ou des âmes sans raison? Nous voulons des âmes raisonnables. Mais voulez-vous avoir de celles qui sont saines, ou de celles qui sont vicieuses.

ies ? De celles qui sont saines. Que ne les cherchez-vous donc ? C'est que nous les avons. Si vous les avez, pourquoi êtes-vous donc toujours en dissention & en querelles ?



REMERQUES

SUR

LE ONZIEME LIVRE.

I. **L**Es propriétés de l'ame raisonnable sont ; qu'elle se voit elle-même.) Il n'en est pas de l'ame comme des yeux du corps ; ceux-ci ne peuvent se voir que dans un miroir ou dans un autre œil : au lieu que l'ame se voit elle-même, se connoît en elle-même ; & ce qui est encore plus considérable , elle connoît en elle la souveraine sagesse, c'est-à-dire, Dieu. Mais, d'un autre côté, aussi elle n'a pas plus

d'avantage que les yeux ; car, si les yeux ne peuvent voir que quand ils sont éclairés par une lumière qui est hors d'eux, l'ame ne peut voir non plus, que quand elle est éclairée par la lumière éternelle & vivante : pour peu qu'elle s'éloigne de cet objet, & qu'elle s'attache aux objets grossiers & palpables, elle tombe dans de profondes ténèbres, & n'est plus qu'aveuglement.

Qu'elle se compose elle-même, qu'elle se rende telle qu'elle veut.) Et c'est ce que le corps ne sauroit faire : preuve que c'est un Etre bien différent.

Qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent, &c.) Les fruits de l'ame, ce sont les fruits que l'écriture appelle *les fruits de la lumière, les fruits de la justice, & les fruits de l'esprit*, pour les opposer *aux fruits de la chair*, qui ne sont que ténèbres, qu'injustice, que méchanceté ; les fruits de l'ame sont la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la tranquillité, la bonté, la fidélité, la justice, la sagesse & la tempérance. Et il y a deux différences essen-

tielles entre ces fruits & ceux de la chair ; la première, celle qu'Antonin explique ici, que l'ame en jouit ; au lieu qu'on ne peut pas dire proprement que le corps jouisse des fruits de la chair, non plus que les autres animaux de ce qu'ils produisent : & la seconde, que ces fruits de l'ame demeurent éternellement, au lieu que les fruits de la chair périssent avec elle. Ce passage me paroît fort beau.

Qu'elle parvient toujours à sa fin entiere & parfaite, quelque bornée que soit sa vie.)

A quelque heure que la mort arrive, l'ame est en état de partir ; car elle est à sa perfection, elle est toujours entiere & parfaite ; & non seulement cela ; mais elle fait encore que son entrée dans le monde, quelque courte qu'elle soit, est comme une piece de théâtre qui a toutes les parties. Il n'en est pas de même du corps.

De plus, l'ame parcourt tout cet Univers, &c.) Tous les Philosophes se sont servis de cet argument pour prouver la spiritualité & l'immortalité de l'ame. En effet, si elle n'étoit pas spirituelle & im-

mortelle, elle ne seroit nullement capable des propriétés que Dieu lui a communiquées, comme de n'être rien d'étendu dans l'espace; de mesurer l'éternité; de comprendre l'infini; de pénétrer dans les Cieux & dans les abymes de la terre; & de jouir de la contemplation de l'immensité de Dieu, comme si elle n'avoit avec lui que les mêmes bornes: propriétés que la matiere ne peut jamais recevoir.

La régénération périodique des choses.)

Lorsqu'après chaque embrasement du monde, le monde reproduira les mêmes choses. Il a été assez parlé de cette opinion des Stoïciens.

Et de n'estimer rien tant que soi-même.)

Parmi toutes les choses créées, il n'y a rien qui nous doive être si précieux que notre ame. Pendant que nous l'estimons moins que ces objets corporels & terrestres, ce qui arrive tous les jours, nous la plongeons dans leur néant; mais lorsque nous la mettons au dessus de tout, nous l'unissons à Dieu, & elle regne avec lui sur toutes choses.

- *Ce qui est aussi le propre de la Loi.*) Car la Loi, est au dessus, de toutes choses, puisqu'elle juge de tout, sans que rien puisse juger d'elle.

Et de cette manière, la droite raison est la même que la raison de la souveraine justice.) Il y a dans ce passage une profondeur de sens étonnante, & c'est cette profondeur qui en fait l'obscurité. Antonin a voulu dire que la raison qui porte notre ame à s'estimer plus que toutes choses, est la même qui veut que la Loi soit au dessus de tout, & que l'une & l'autre n'est que *la vérité & la souveraine justice*; & ces deux raisons étant une seule & même chose, notre ame devient aussi une seule & même chose avec la Loi. Comme elle, elle juge de tout, sans que personne puisse avoir le droit de juger d'elle, non plus que de la Loi: & voilà l'explication du mystère que Saint Paul nous apprend, quand il dit *que l'homme spirituel juge de tout, & n'est jugé de personne.*
1. Cor. 15.

II. *A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons.*) Ce rai-

sonnement d'Antonin est vrai à la rigueur. On dira, pour en éluder la force, que la musique ne consiste pas dans les tons séparés; mais dans le rapport qu'ils ont les uns avec les autres, & dans la proportion des mouvemens dont il résulte une harmonie, qui est plus ou moins parfaite, selon que cette proportion approche plus ou moins de l'unité qu'elle veut représenter. Il en est d'elle comme de la beauté des vers; cette beauté ne se trouve pas dans les syllabes qu'on prononce l'une après l'autre, elle est dans le tout qui nous frappe & qui nous saisit. Quelque vraie que soit cette objection, elle ne détruit point du tout le raisonnement de cet Empereur. Car il est toujours très-constant que la beauté de la musique, comme celle de la poésie, & toutes les autres beautés corporelles, & qui touchent les sens, ne sont que des beautés imparfaites, parce qu'elles ne sont belles que par rapport, ou au lieu ou au tems, & qu'étant composées de parties fugitives qui ne sauroient subsister toutes ensemble, elles ne représentent

qu'imparfaitement la véritable unité & l'égalité souveraine, qui est le seul & unique modele du beau. Ceux donc qui auront les yeux de l'intelligence accoutumés à cette beauté primitive, n'auront pas de peine à suivre ce précepte d'Antonin, & à mépriser toutes ces beautés inférieures & passagères, qui dépendent du lieu & du tems, & qui y sont entièrement renfermées. Mais en même-tems il faut avouer que la musique est une des beautés les moins imparfaites de ce bas ordre; & que c'est même un défaut considérable de ne pas la connoître, & de ne la pas aimer jusqu'à un certain point.

Excepté sur la vertu & sur ce qui vient d'elle.) Car la vertu & les actions vertueuses étant des beautés purement spirituelles, elles représentent bien plus parfaitement que toutes les autres la vérité & l'unité qui les produit.

Suis la même regle sur toute la vie.) En demandant à chaque action & à chaque moment : est-ce là ce qui te fait souhaiter de vivre ?

Et non pas d'une opiniâreté obsti-

*née, comme celle des Chrétiens.) Les Païens appelloient folie & obstination la constance & la fermeté des Chrétiens, qui aimoient mieux mourir que de sacrifier aux Idoles, & que d'adorer les statues des Empereurs. Tertullien dit dans son Apologétique: Quelques-uns nous traitent de fous de ce que pouvant nous tirer d'affaires en sacrifiant une seule fois, sans changer de sentiment, nous aimons mieux notre opiniâtreté que notre vie.) En effet, Pline-le-jeune l'appelle *opiniâtreté, obstination inflexible, & démence*. Mais en quel tems Antonin fit-il cette maxime, lui qui ne persécuta jamais les Chrétiens ? car de la maniere dont il parle, on diroit qu'il voyoit tous les jours des Martyrs : cependant depuis qu'il fut Empereur, il n'y en eut jamais dans les lieux où il étoit. Il la fit sans doute après que la rage des Païens, réveillée par la licence des guerres civiles, eut sacrifié plusieurs Chrétiens à sa fureur en Asie & dans les Gaules. La constance de ces Martyrs, dont il ne manquoit pas d'être informé par ceux qui la noircissoient, lui donna lieu de*

faire cette réflexion : qu'on est heureux de mépriser la mort, pourvu que ce mépris soit le fruit du jugement & de la raison, & non pas l'effet d'une opiniâtreté aveugle ; & la maxime est vraie & sûre. Mais l'application en est fautive, comme toutes les applications qu'on fait en suivant de faux préjugés. Il y avoit de la raison dans cette fermeté des Martyrs ; mais c'étoit une raison plus qu'humaine, que des Païens n'étoient pas capables d'appercevoir.

Avec gravité.) Faire quelque chose avec gravité, c'est la faire dans les règles de la bienséance, avec courage, sans précipitation & sans lentetur, lorsque la nécessité le demande, & en la rapportant à un certain but, qui est l'utilité du prochain. Or, on accusoit les Chrétiens de courir souvent à la mort sans nécessité. C'est pourquoi ces Philosophes aveugles croyoient que cette action étoit dénuée de cette gravité dont ils vouloient que toutes les actions des hommes, fussent accompagnées. Car faire une chose sans nécessité, c'est pécher contre

toutes ces regles ; c'est agir ou par caprice ou par légéreté. Mais quelle nécessité plus grande pour des Soldats Chrétiens , que de s'exposer à une mort qui rendoit inutiles tous les artifices du Démon , & qui en ruinant son empire , augmentoit celui de JESUS-CHRIST.

Et sans aucun faste pour porter les autres à l'imiter.) Antonin a raison. Ce n'est pas par des actions de faste que nous portons les hommes à nous imiter ; c'est par des actions de justice , de nécessité , & de choix. Mais quel aveuglement d'accuser les Chrétiens d'agir par faste , eux qui ne connoissoient de grandeur que dans l'humilité , & qui auroient cru n'être plus serviteurs de JESUS-CHRIST , s'ils avoient cherché à être loués des hommes.

V. Comment y peut-on mieux réussir qu'en méditant.) Antonin reconnoît donc que la vertu n'est pas un présent de la Nature , mais un fruit de l'étude & du travail.

VI. Les Tragédies ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes

des accidens.) Au commencement, c'est-à-dire, lorsque la Tragédie & la Comédie étoient confondues, c'étoit un divertissement grossier & champêtre, où l'on se propofoit plutôt de porter les hommes à la joie & à la débauche, que de leur apprendre à avoir du courage & de la vertu. Antonin ne parle donc ici que de la Tragédie parfaite ; car ce n'est que de celle-là seule qu'on peut dire qu'elle fut introduite pour apprendre aux hommes à supporter courageusement tous les accidens de la vie, & à les trouver même légers, en les comparant avec ceux qu'ils voyoient dans ces pieces. Car il est bien difficile de se trouver si malheureux, quand on vient de voir un Telephus, un Philoctete, un Oreste, un Œdipe, &c.

Telle doit être la catastrophe de toutes les pieces.) Tant des pieces naturelles que des artificielles.

Et que ceux qui crient tant sur le théâtre, oh ! Cytheron, ne se délivrent pas de leurs maux.) C'est une exclamation d'Œdipe, qui dit dans une piece de Sophocle : O Cytheron ! pourquoi me reçûtes - vous,

ou pourquoi, après m'avoir reçu ne me laissâtes-vous pas périr, afin que je ne pusse jamais faire voir aux hommes d'où j'étois sorti ?) Toutes ces exclamations ne soulagent pas ses maux ; ainsi la Tragédie nous apprend qu'il est inutile de se plaindre.

Comme ceci, si les Dieux &c.) Les trois passages qu'Antonin rapporte ici ont été examinés dans les *Remarques sur le Liv. VII. aux art. 40. 41. & 43.*

A la Tragédie succéda la vieille Comédie.) Sur tout ce qu'Antonin dit ici de la vieille & de la nouvelle Comédie, on n'a qu'à voir les *Remarques sur la Poétique d'Horace*, depuis le vers 281.

*Successit vetus his Comædia, non sine
multa
Laude.*

A cette Tragédie de Thespis & d'Eschyle, succéda la vieille Tragédie, avec beaucoup de succès.

Après cela vint la Comédie que l'on appelle moyenne.) La vieille Comédie dura jusqu'à ce que Lyfander se fût rendu maître d'Athènes ; la moyenne, depuis

Lysander jusqu'à Alexandre-le-Grand ; & la nouvelle, c'est celle qui dure encore.

La nouvelle Comédie qui dégénéra en une pure imitation.) La vieille & la moyenne Comédie n'étoient pas, à proprement parler, des imitations, puisque dans la première, il n'y avoit rien de feint, ni pour les personnages, ni pour les sujets ; & que dans la seconde, hors les noms qui étoient feints, tout y étoit véritable, & qu'on y représentoit les actions des principaux Citoyens. Mais la nouvelle ne porta sur le théâtre que des aventures feintes & des noms supposés ; ainsi ce ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & c'est ce qu'Antonin condamne ici.

Mais au fond, quel est le sujet & le but de toutes ces représentations ?) La vieille & la moyenne Comédie avoient au moins un but très-utile ; car elles tendoient à corriger les hommes ; mais la nouvelle n'a d'autre vue que de les amuser inutilement ; & elle les laisse comme elle les trouve. Ce jugement d'Antonin est très-remarquable ;

remarquable : il préfère l'aigreur & le fiel de la vieille & de la moyenne Comédie, à la molle condescendance de la nouvelle, qu'il traite d'inutile & de vaine. L'éloge que le Roi de Perse donna à Aristophane, que ses conseils rendoient les Athéniens plus braves, & les faisoient triompher de leurs ennemis, n'est pas, à beaucoup près, si considérable que ce qu'Antonin dit ici en faveur de la vieille & de la moyenne Comédie. Voilà une autorité d'un très-grand poids pour ceux qui ont tâché de redonner à notre Comédie l'air de la vieille Comédie qu'elle a perdu. Mais afin qu'on ne se trompe pas à ce passage, il est bon d'avertir qu'Antonin ne trouve la vieille & la moyenne Comédie bonnes & utiles que par comparaison ; car d'ailleurs, il étoit très-éloigné d'approuver qu'on reprît publiquement les hommes de leurs défauts, puisqu'il étoit persuadé que c'étoit blesser les loix humaines & divines : son but est de condamner la nouvelle Comédie, comme on avoit condamné les deux autres. Il enveloppe aussi la Tragédie dans cette censure : car

Antonin n'étoit pas homme à se contenter qu'on modérât les passions ; il vouloit , comme tous les Stoïciens , qu'on les arrachât entièrement. On verra les Remarques sur la *Poétique d'Aristote*.

VII. *Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la Philosophie.*) Il y avoit tant de sectes de Philosophes opposées les unes aux autres , qu'une infinité de gens passoient leur vie dans l'incertitude & dans le doute , sans pouvoir se déterminer & choisir. Antonin donc , pour s'empêcher de tomber dans un état si déplorable , examine la disposition où il est ; & après l'avoir bien examinée , il s'assure qu'il n'y en a pas de meilleure , & que cela est même très-évident. En effet , aimer Dieu & son prochain , voilà la meilleure disposition où l'on puisse être : il n'est plus question de choix , il ne s'agit que de travailler & de faire de bonnes œuvres.

VIII. *Mais voici une grace bien particulière de Dieu.*) On peut voir ce qui a été remarqué sur l'article XXXVI. du Livre VIII.

IX. *Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.*) Le peuple a toujours des opinions si peu saines de la justice, de la Religion & de Dieu, que, quoique le lien de la charité nous unisse avec lui, & fasse comme un même arbre de tous les hommes, notre esprit ne laisse pas d'être libre, & de conserver une indépendance & une supériorité qui l'empêchent d'affujettir ses pensées & ses opinions à celles du peuple; autrement cette même charité, qui nous unit & qui nous lie, deviendrait pour nos âmes un poison mortel.

X. *Sont également déserteurs.*) Car ils renoncent également à la raison, qui veut qu'on aille son chemin, sans perdre les sentimens d'affection qu'on doit avoir pour tous les hommes.

XI. *Il n'y a point de Nature qui soit inférieure à l'art; car tous les arts imitent la Nature.*) Puisque tous les arts font les choses les moins parfaites pour les plus parfaites, il est certain que la Nature universelle, qui est le modèle de tous les arts, les fait aussi, & voilà ce qui a pro-

duit la Justice. Car que fait la Justice? Elle réduit les choses les moins parfaites sous l'empire & sous l'obéissance de celles qui le sont le plus. Ce chapitre est admirable, & l'on ne sauroit prouver, d'une manière plus solide & plus claire, que la justice est un droit naturel & divin, & qu'elle vient immédiatement de Dieu.

Car il n'y aura plus de justice, si nous courons avec tant d'ardeur.) C'est une conséquence nécessaire de ce principe, que les choses les moins parfaites sont pour les plus parfaites : car on ne peut préférer les moins parfaites aux autres, sans blesser cet ordre si sagement établi. Que de vérités solidement expliquées par ce seul principe!

XIII. *L'ame est une sphere d'une rondeur parfaite.*) On a déjà vu pourquoi Antonin compare l'ame à une sphere. Cet article est parfaitement beau. Quand un corps rond est éclairé par quelque lumière, les enfoncemens, les bosses qui se rencontreront dans ce corps, y causeront des obscurités, parce qu'ils empêcheront la lumière de s'étendre également par-tout;

& d'éclairer toutes ses parties. Il en est de même de l'ame : pendant qu'elle est égale & arrondie en elle-même, elle reçoit également par-tout la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer : mais dès que le vice y fait des enfoncemens ou des bosses, il empêche nécessairement le cours de cette lumiere céleste, & la plonge dans une profonde obscurité.

Qui lui fait découvrir la vérité de toutes choses, & celle qui est en elle.) Je trouve cela divin : comme notre ame n'est pas sa propre lumiere à elle-même, elle ne peut voir la vérité des choses, ni la vérité qui est en elle, c'est-à-dire, connoître bien son essence & son existence, que dans la raison universelle, par les lumieres dont il plaît à Dieu de l'éclairer.

XIV. *Comme Phocion, s'il est vrai qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissements.*) Phocion ayant été condamné à la mort avec quatre de ses amis, pendant qu'on préparoit la ciguë, quelqu'un lui demanda ce qu'il vouloit qu'on dit de sa part à son fils, il répondit : *que je lui ordonne de ne songer jamais à payer aux Athé-*

niens la coupe de bienveillance qu'ils me présentent. Et comme toute la ciguë qu'on avoit broyée fut employée pour les quatre, qui burent les premiers, il n'en resta plus pour Phocion; l'Exécuteur qui la fournissoit dit qu'il n'en broyeroit point d'autre, si on ne la payoit; Phocion appella un de ses amis, & lui dit: je vous prie de donner à cet homme le peu d'argent qu'il nous demande, puisqu'on ne peut pas mourir à Athenes pour rien. Si ces deux mots furent dits sincèrement, la mort de Phocion est telle qu'Antonin la demandoit: car qu'y a-t-il de plus charitable que de prendre pour une marque de bienveillance le poison qu'on lui présentoit, & de défendre à son fils de s'en souvenir? & quel meilleur avis pouvoit-il leur donner que de les avertir que c'étoit une honte horrible de souffrir que les prisonniers payassent le poison qu'on leur faisoit boire? Mais Antonin l'a fort bien vu que ces deux mots peuvent n'être qu'une raillerie très-piquante contre les Athéniens, & un effet de la colere & du dépit; c'est pourquoi il a eu raison de

douter & de dire, *s'il est vrai*. Or la raillerie & le dépit doivent être bannis de cette dernière action de notre vie, où il ne doit y avoir rien qui ne soit très-grave & très-sérieux.

XV. *Ceux qui se méprisent les uns les autres, &c. sont toujours soumis les uns aux autres.*) Il n'y a rien de plus vrai que cette maxime ; & quand on examinera la chose de près, on trouvera que le mépris même nous soumet à ceux que nous méprisons.

XVI. *Quelle horreur & quelle fausseté de dire : j'ai résolu d'agir franchement avec vous.*) Toutes ces belles paroles qu'Antonin condamne ici, se disent encore tous les jours dans le commerce du monde. Cependant, comme Antonin l'a fort bien remarqué, elles sont indignes d'un homme d'honneur ; mais on les dit par coutume & sans réflexion.

Une franchise affectée est un poignard caché.) Comme un Ancien a dit : *Pejor odium amoris simulatio.*

Une feinte amitié est pire que la haine.

XVII. *Et si elles sont contre la Nature, cherche ce qui est conforme à la Nature.*) Antonin étoit très-perfuadé que rien n'arrive contre la Nature ; mais il donne cela à nos faux préjugés , sachant bien qu'il ne hafarde rien , pourvu que nous suivions fa maxime ; car il dit fort fagement que quand ce qui nous arrive est contre la Nature , nous devons chercher ce qui est de notre Nature propre. Or , il est impossible de trouver ce qui est de notre propre Nature , qu'en nous assujettissant à la Nature universelle , c'est-à-dire , en nous soumettant à Dieu.

Quelque peu de gloire qui l'accompagne.) Antonin favoit bien qu'en s'attachant à la véritable sagesse on s'attire bien plutôt le mépris , que l'estime des hommes : *Car tout ce qui est de l'esprit de Dieu , paroît folie aux hommes charnels.*

XVIII. *Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal.*) C'est-à-dire , rien ne pourra ni l'altérer , ni la détruire. Mais il y a d'autres maux dont les seuls justes feront exempts , c'est-à-dire , ceux à qui Dieu n'imputera point leurs fautes , &

c'est ce qui étoit caché à ces Philosophes Païens, où ils n'en avoient que des idées très-confuses.

XIX. *Que tu es né pour les conduire ; comme un Belier & un Taureau sont nés.*) Il est rare de voir un Empereur reconnoître qu'il n'a d'autre avantage sur les Peuples, que celui qu'un Taureau & un Belier ont sur les troupeaux. Que de grandeur dans un tel aveu !

Et avec quel faste ils se portent aux actions les plus condamnables.) Il n'y a rien qui marque mieux l'ignorance & l'esclavage des hommes, que l'insolence & la vanité avec laquelle ils commettent les choses les plus horribles, & violent ce qu'il y a de plus saint. Les plus ignorans sont les plus orgueilleux.

Car comme l'ame n'est jamais privée de la vérité que malgré elle.) On peut voir ce qui a été remarqué sur les art. 64 & 65 du Liv. VII.

Voilà pourquoi ils ne peuvent souffrir qu'on les appelle injustes, ingrats. Car l'injustice & l'ingratitude présupposent un choix de l'esprit & une détermination de

la volonté ; & comme les hommes ne sont injustes & ingrats que malgré eux & par ignorance, ils ne sauroient se reconnoître tels ; & par conséquent, ils croient toujours qu'on leur fait tort de les accuser de ces vices.

Que tu tombes souvent dans les mêmes fautes.) Car le plus juste pèche sept fois le jour. Eschyle a dit de même, *le plus sage des sages pèche souvent.* Cet aveu d'Antonin est plein d'une humilité digne du Christianisme. Il faut que nos péchés nous obligent à pardonner aux autres, & que les péchés des autres nous portent à ne nous pardonner rien : mais malheureusement nous renversons toujours cet ordre.

Car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée.) Ce passage est fort remarquable. Il y a des actions qui paroissent des péchés, & qui ne le sont pas, parce qu'elles sont faites pour un dessein qui ne nous est pas connu, & pour une utilité cachée. Par exemple, quand Saint Paul vivoit avec ceux qui n'avoient point de Loi, comme s'il avoit

été aussi sans Loi, ceux qui auroient pris
ses actions pour autant de crimes, en
auroient très-mal jugé, puisqu'il agissoit
ainsi pour l'économie, comme parle An-
tonin, c'est-à-dire, pour un certain or-
dre, pour une sage dispensation, comme
l'expliquent Origene & Saint Jérôme:
car étant devant Dieu sous la Loi de
JESUS-CHRIST, il paroissoit être
sans Loi aux yeux des hommes, afin de
gagner plus de personnes à Dieu. C'est
de cette manière qu'Origene a excusé le
mensonge de Jacob, qui fit semblant d'être
Esau, pour surprendre la bénédiction de
son pere. Antonin se sert fort bien de
cette raison pour nous apprendre que
puisque pour bien connoître une action
il faut savoir toutes ses circonstances, &
les vues que l'on a eues en la faisant, n'en
point juger est le parti le plus sûr &
le plus sage. La vérité de cette maxime
a fait dire à un grand homme de notre
siècle, qu'il y a une infinité de conduites qui
paroissent ridicules, & dont les raisons ca-
chées sont très-sages & très-solides.

Tu ne pourrois t'empêcher, de commettre

toi-même beaucoup de maux, tu serois un brigand, & pis encore.) Car si le vice des autres nous rendoit vicieux, nous serions par conséquent tout ce que seroient les autres.

Tire-le en particulier, quelque foule qui l'environne.) C'est ce que JESUS-CHRIST nous dit dans Saint Matthieu: *Si votre frere a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier.*

Et commence enfin à être homme.) C'est-à-dire, à avoir de la douceur & de l'humanité, qui est le véritable caractère des hommes.

Mais, il ne faut pas éviter avec moins de soin de flatter son prochain.) Comme la douceur & l'humanité qu'Antonin vient de recommander, pouvoient jeter dans une lâche complaisance & dans la flatterie (car les hommes ne savent presque jamais garder de milieu; & en voulant éviter un vice, ils tombent ordinairement dans le vice contraire) il a soin d'avertir que la flatterie n'est pas moins pernicieuse que la dureté, & que l'une & l'autre ruinent également la société, quoique par des voies très-différentes.

Car plus la bonté approche de l'insensibilité & de l'indolence, plus elle approche de la véritable force.) Cela se prouve même par les corps solides: les plus compactes & les plus durs sont ceux qui résistent le plus aux impressions des choses extérieures, & par conséquent ils sont les plus forts. Antonin ne parle pourtant pas ici d'une insensibilité stupide, mais d'une insensibilité de raison, qui est bien plus sûre & plus forte.

XX. Notre esprit a quatre penchans.) Ces quatre penchans sont, à mon avis, le soupçon, la médisance, la dissimulation ou le mensonge, & l'intempérance. Cela suffit pour éclaircir tout cet article, qui étoit très-obscur, & qu'on avoit laissé dans toute son obscurité.

XXI. Tout ce qu'il y a en toi d'aérien & d'igné.) Ce raisonnement est parfaitement beau & très-solide. Les élémens dont nous sommes composés, oublient leur penchant pour obéir au Maître du monde, & gardent le poste qui leur a été donné, quelque contraire qu'il soit à la Nature. La raison, qui devrait être

plus obéissante que ces principes matériels & corruptibles, est la seule qui se révolte contre cette Loi générale, & qui tâche d'en secouer le joug, quoiqu'elle ne lui impose rien de dur, & qui soit contraire à sa constitution. On dira que Dieu n'a laissé aux élémens que la partie de l'obéissance, & qu'il a donné à la raison la liberté du choix. Mais c'est ce qui fait encore plus paroître notre injustice. Dieu a exempté notre ame de la nécessité de lui obéir par contrainte, afin qu'elle obéisse par amour, & qu'elle en puisse être récompensée : & au lieu de reconnoître un si grand bienfait par une soumission plus entiere & plus parfaite, elle ne se sert de cet avantage que pour se jeter dans une affreuse rebellion.

Car il n'a pas été moins fait pour l'égalité, & pour la piété que pour la justice.) Cela ne peut pas être autrement, puisque l'égalité & la piété sont les membres de la Justice, qui ne sauroit subsister sans eux. Antonin appelle *égalité*, la vertu qui fait tout prendre en bonne part ; c'est ce qu'Horace appelle *aquus animus*, un esprit égal, qui

n'aime pas plus une chose qu'une autre,

Elles sont même plus anciennes que les actions justes.) Car les causes précédents toujours nécessairement les effets : qu'on ôte l'égalité & la piété, il n'y aura plus de justice parmi les hommes ; & la justice étant bannie, les actions justes le sont aussi.

XXII. *Ne sauroit être toujours un seul & même homme.*) Nous ne sommes que ce que sont nos actions, & par conséquent, nous sommes autant d'hommes différents, que nous faisons d'actions, différentes & contraires.

Et qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est-à-dire, sur celles qui vont au bien du public.) On ne fait pas assez de réflexion sur la vérité qu'Antonin nous développe ici. Tous les hommes ne conviennent pas sur ce qu'on doit appeler de véritables biens. Les uns donnent ce nom aux richesses, les autres à la gloire, &c. Mais ils sont tous d'accord sur tout ce qui va au bien de la société : car il n'y a personne, non pas même parmi les plus injustes, qui ne soit forcé d'a-

vouer, que tout ce qui est utile à la société est un véritable bien. Voilà donc, sans contredit la seule chose à quoi la prudence veut qu'on s'attache. Antonin donne par-là une raison admirable de la prééminence de la charité sur toutes les vertus. On feroit un volume entier sur les conséquences admirables qui se tirent naturellement de ce principe.

XXIII. *Pense souvent à la fable du rat de Ville & du rat des champs.*) Antonin veut qu'on médite cette fable, pour apprendre à mépriser les richesses & le tumulte des Villes, & à imiter la prudence de ce rat des champs, qui préfère ses fèves & ses pois à toute la bonne chère du rat de Ville. On peut voir la VI. Satyre du II. Liv. d'Horace.

XXIV. *Socrate avoit coutume d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.*) Socrate disoit cela sur les idées que le Peuple se fait de la mort, de la honte, de l'exil, & de tout ce qu'il appelle des maux. On n'a qu'à l'en entendre parler, & l'on trouvera que tout ce qu'il dit ressemble parfaitement

aux contes que l'on faisoit autrefois de certaines femmes qui devoient les enfans. On peut voir ce qui a été remarqué dans la *Poétique d'Horace*, à la page 320.

XXV. *Les Lacédémoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre.*) La différence qu'il y avoit entre les Athéniens & les Lacédémoniens, c'est que les Athéniens parloient mieux de ce qui est bon & honnête, & que les Lacédémoniens le pratiquoient mieux. Mais ce qu'Antonin dit ici du respect qu'ils avoient pour l'hospitalité, ne doit pas être entendu des premiers tems de la République : car Lycurgue avoit défendu de recevoir les étrangers dans la Ville, de peur que le vice ne s'y glissât avec eux; ou bien il faut l'entendre des étrangers qui s'étoient soumis à la discipline laconique, & auxquels Lycurgue avoit ordonné des portions dans la distribution qu'il avoit faite des terres, à condition qu'ils ne pourroient ni les vendre, ni les aliéner.

XXVI. *Perdiccas demandoit un jour à Socrate, &c.*) Sénèque dit que c'étoit Ar-

chelaüs. Le nom ne fait rien à la chose : le même Sénèque condamne cette réponse de Socrate ; mais on ne laisse pas de la trouver belle. On peut voir le Chap. vi. du v. Liv. des *Bienfaits*.

XXVII. *Aie toujours devant les yeux quelqu'un des anciens.*) C'est un mot d'Epicure, comme Sénèque le témoigne dans ses Lettres, *præcepit Epicurus*. Et ce précepte est excellent : s'il n'y a point d'homme assez vicieux pour oser pécher devant un témoin, que fera-ce quand on aura choisi un témoin d'une vertu reconnue ?

XXVIII. *Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin, dès qu'on étoit levé.*) Ce n'est pas la seule chose que les Platoniciens avoient prise des Pythagoriciens. On peut voir la *Remarque* sur l'art. LIX. du Liv. VII.

XXIX. *Souviens - toi quel étoit Socrate, Lorsque sa femme, ayant pris ses habits, &c.*) Xantippe, femme de Socrate, étoit fort incommode & fort emportée : un jour elle s'habilla en homme pour aller à un spectacle, & prit les habits de son mari ; Socrate ne trouvant pas ses habits, mit

une peau autour de lui ; ses amis le trouvant en cet état , lui conseilloient de battre sa femme quand elle seroit de retour : fort bien , répondit Socrate , afin que pendant que nous nous gourmerons , chacun de vous crie : Courage Socrate , courage Xantippe. Antonin veut que nous ayons toujours cette réponse devant les yeux , afin de nous accoutumer à penser qu'il est ridicule de donner au public de ces scenes extravagantes qui ne font que le réjouir. Mais , si ce que Socrate dit à ses amis est remarquable , ce qu'il dit à sa femme ne l'est pas moins ; car il se contenta de lui dire : *Vous voyez au moins que vous n'êtes pas allée à ce spectacle pour voir , mais pour être vue.*

XXX. *Tu ne saurois enseigner à lire ni à écrire , si tu ne l'as appris auparavant.*) Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui se piquent d'enseigner aux autres ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes , & qu'ils n'ont jamais appris. Mais cela n'est pas à beaucoup près si surprenant , que d'en voir qui se mettent entre les mains de ces ignorans , & ont en eux une

entière confiance. Cela me fait souvenir d'un mot qu'Antisthene dit aux Athéniens, dans une assemblée où on avoit nommé quelques Généraux. On recueilloit les voix, & quand on vint à Antisthene : *Je vous conseille*, leur dit-il, *Messieurs, d'ordonner que nos ânes seront chevaux.* Et comme les Athéniens, surpris de cette réponse, la traitoient de ridicule & d'impossible, *pourquoi cela ne se peut-il donc pas*, *Messieurs*, continua-t-il, *puisque vos décrets ont bien la vertu de faire des Généraux de ces sortes de gens qui n'ont, ni service, ni expérience.*

XXXI. *Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.*) C'est un vers de quelque Poète tragique ; Antonin l'avoit recueilli pour se souvenir que ceux qui se rendent les esclaves de leurs passions, en abandonnant la vertu, se privent, par cette lâche désertion, du droit de suffrage que la vertu seule peut donner, & qui est le véritable caractère des hommes libres. Cela a été expliqué dans les *Remarques sur l'Épître vi. du 1. Liv. d'Horace.*

XXXII. *Les hommes blâment la vertu à*

tort & à travers.) Antonin parodie ici un vers d'Hésiode avec un vers d'Homere , & il dit fort sagement , que quand il voit de ces Philosophes insensés qui soutenoient que la vertu n'est qu'un vain nom & une chimere ; au lieu de s'amuser à leur répondre , il ne fait que rire de leur folie , & c'est sans contredit le meilleur parti. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Épître VI. du I. Liv. d'Horace , où ce passage a été expliqué.

XXXIII. *C'est être fou que de chercher des figues en hiver : mais ce n'est pas être plus sage, &c.*) Antonin a pris ceci d'Épictete , qui dit dans Arrien : *Si tu desires des figues en hiver , tu es fou ; & c'est en désirer , que de désirer ton fils ou ton ami lorsqu'ils ne sont plus. Car , ce que l'hiver est pour la figue , la révolution des siècles l'est , pour les choses qu'elle a emportées.*) Et apparemment cet Empereur tâchoit de se consoler ainsi de la mort de son fils Verus , que ses Médecins avoient tué.

XXXIV. *Épictete disoit fort bien : quand tu caresses ton enfant.*) C'est la suite du même chapitre d'Arrien.

Rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure.) On peut aller plus loin, & dire comme Oreste, qui, allant passer pour mort, dit, dans l'Electre de Sophocle: *Il n'y a point de présage funeste, quand il est accompagné de tant d'utilité.*

δοκῶ μὲν ἔδεν ῥῆμα οὐκ κερδαίνει κακόν.

Car la mort est une des choses les plus utiles.

XXXV. *Un raisin verd & un raisin mûr.*) C'est la suite du raisonnement d'Epictete, qui veut faire voir que la mort n'est qu'un changement d'une chose qui est, en une autre qui n'est pas présente, mais qui est pourtant.

XXXVI. *Il n'y a ni voleur, ni tyran de la volonté.*) Ce sont les propres termes d'Epictete, dans le chap. 22. du Liv. 3. Cette volonté libre, & qui ne peut être forcée, est un don de Dieu, que nul ne nous peut ôter que lui-même, & il ne nous l'ôte jamais pendant que nous lui sommes soumis. *Nous demeurons victorieux*

de tous les maux , par la force de celui qui nous a aimés. S. Paul , tom. 8. 37.

. XXXVII. *Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos.*) Donner son consentement à propos , c'est ne recevoir & n'approuver que des choses certainement vraies. Pour parvenir à la perfection de cet art , que faut-il faire ? Il faut croire toujours son intelligence , & jamais son imagination : car ce qui est connu par l'intelligence , est toujours nécessairement vrai.

Disoit le même Epictète.) Tout ce qu'Antonin rapporte d'Epictète , n'est pas en propres termes , dans ce qui nous reste de lui ; mais de plusieurs endroits de ses Ouvrages , on en recueille le même sens. Si nous avions ce qui est perdu , peut-être y trouverions-nous le tout , de suite , comme il est ici.

Qu'ils se fissent une exception.) On peut voir les *Remarques* sur le premier chap. du Liv. IV.

Et qu'ils soient proportionnés au mérite des choses.) C'est ce qu'il a expliqué dans l'art. XXXIV. du Liv. IV.

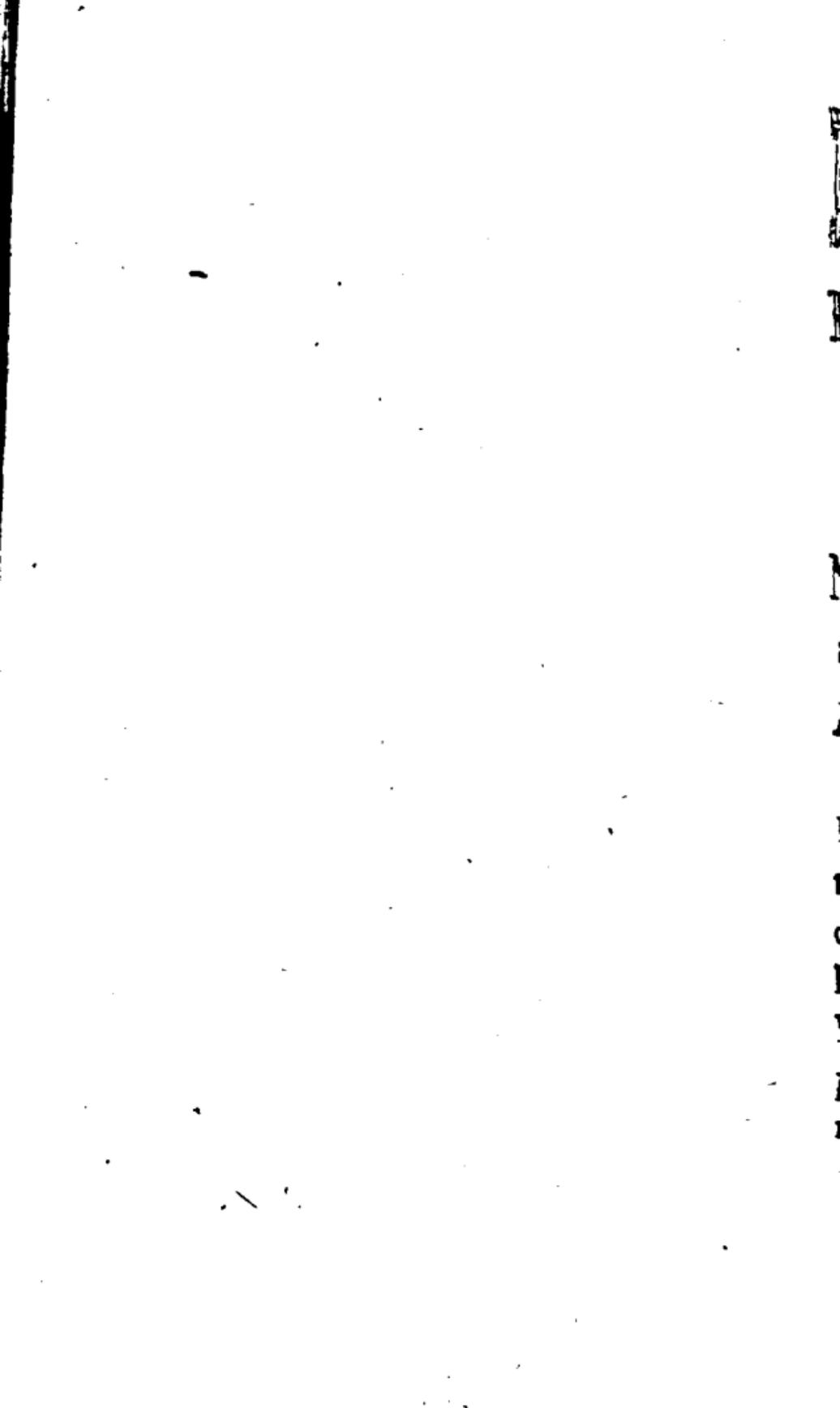
Et n'avoir de l'averfion que pour les chofes qui dépendent de nous abfolument.) Car ainfi , on n'aura de l'averfion que pour le vice, qui eft la feule chofe qu'il dépend de nous d'éviter.

XXXVIII. *Nous ne combattons pas pour rien, difoit ce grand homme, il s'agit d'être, ou fage, ou fou.)* C'eft un beau mot d'Epictete. Toute notre vie eft un exercice, un combat continuel ; le prix de la victoire ; c'eft la fageffe ; & celui de la défaite , c'eft la folie : il n'y a pas de milieu.

XXXIX. *Voici un excellent raifonnement de Socrate.)* Je ne l'ai pu trouver dans Platon ; mais il fuffit qu'Antonin le cite. Le but de Socrate eft de faire voir que les hommes ne font rien moins que raifonnables , quand ils font en querelle & en diffention les uns avec les autres : car la diffention eft la fille de l'ignorance & de l'empotement , & la mortelle ennemie de la raifon. Auffi , St. Jacques dit : *D'où viennent les guerres & les querelles parmi vous ? N'eft-ce pas de vos convoitifes, qui combattent dans votre chair ?* St. Jac. 4. 1. C'eft

C'est que nous les avons.) Voilà ce qui rend incurables tous les maux des hommes ; ils sont persuadés qu'ils ont une ame raisonnable , & cela leur suffit ; au lieu de travailler à la rendre telle, en la purgeant de ses vices , ils s'endorment dans une mortelle sécurité.

Fin du onzieme Livre.





RÉFLEXIONS

MORALES

DE L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.



LIVRE DOUZIEME.

I. **S**I tu n'as point d'envie contre toi-même, tu peux dès aujourd'hui posséder les choses auxquelles tu n'esperes de parvénir qu'avec le tems. Pour cet effet, laisse-là le passé ; remets l'avenir entre les mains de la Providence, & dispose du présent selon les regles de

la sainteté & de la justice ; de la sainteté , pour recevoir agréablement , & pour aimer tout ce qui t'arrive ; car c'est la nature même qui te l'envoie , & qui t'a fait naître pour cela : & de la justice , afin que tu dises la vérité librement & sans détour , & que tu obéisses à la loi en te comportant sagement & dignement en toutes choses. Mais il faut que rien ne puisse te détourner de ton chemin , ni la méchanceté des autres , ni ce qu'ils pensent de toi , ni ce qu'ils en disent , ni les sentimens de cette masse de chair où tu es enfermé. Car c'est à la partie souffrante à se plaindre de ce qu'elle sent. Enfin , quand le tems de ton départ sera venu , si renonçant à tout autre soin , tu ne penses qu'à honorer & à respecter comme il faut , la partie supérieure de ton

ame, qui est ce que tu as de divin, & que tu ne craignes pas tant de cesser de vivre que de ne pas commencer à bien vivre, tu seras un homme digne du monde qui t'a produit; tu cesseras d'être étranger dans ta patrie; tu n'admireras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours, & tu ne dépendras plus de ceci ni de cela.

II. Dieu voit les ames nues, sans s'arrêter aux vases matériels, à l'ordure & à l'écriture qui les cachent. Car par son seul esprit il touche & pénètre les choses qui découlant de lui, se font renfermées dans ces étroites prisons. Si tu t'accoutumois à suivre cet exemple, tu te délivrerois de beaucoup d'inquiétudes & de soins. Car celui qui ne prend pas garde aux chairs qui l'entourent, comment

s'amuseroit-il à prendre garde aux habits, au logement, à la gloire & à tous les autres ornemens extérieurs, qui ne sont que les embellissemens de la scene.

III. Il y a trois choses dont tu es composé, le corps, l'esprit, & l'ame. Les deux premières ne t'appartiennent que jusqu'à un certain point, & en tant que tu en dois avoir soin; mais la troisième est la seule qui soit proprement à toi: c'est toi-même. Si tu éloignes donc & sépares de toi, c'est-à-dire, de ton ame, tout ce que les autres disent ou pensent, tout ce que tu as toi-même dit ou fait, tout ce que tu prévois & qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, & de l'esprit dont ce corps est animé, & qui ne sont

point en ton pouvoir ; enfin, tout ce que le tourbillon extérieur du monde agite & roule à son gré ; & que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & délivrée de ce joug, vive à part en elle-même, faisant ce qui est juste, voulant ce qui lui est envoyé, & disant la vérité ; si, dis-je, tu sépares de ton ame tous les sentimens qui lui viennent de la liaison & de la sympathie qu'elle a avec le corps ; que tu éloignes de ta pensée l'avenir & le passé ; que tu te rendes toi-même comme la sphaere d'Empédocle, *qui étant égale en tout sens & d'une rondeur parfaite, tourne toujours sans se lasser ;* & que tu ne penses qu'à vivre le temps que tu vis, c'est-à-dire, qu'à jouir du temps présent, tu pourras pas

fer noblement & sans trouble ; tout celui qui te reste à vivre, & être toujours avec ton génie dans une étroite intelligence & dans une parfaite union.

IV. Je me suis souvent étonné comment les hommes qui s'aiment toujours plus eux-mêmes qu'ils n'aiment les autres, font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, si un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un sage Précepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes, qu'ils ne dissent en même tems ; il n'y en a pas un seul qui pût supporter un jour entier une si rude contrainte : tant il est vrai que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de ce que nous pensons nous-mêmes.

V. Comment est-il possible que les Dieux qui ont réglé & ordonné tout si sagement, & avec tant d'amour pour l'homme, aient pourtant fait cette faute, que certains hommes, les plus gens de bien, qui ont eu un commerce plus étroit avec la Divinité, & qui ayant passé toute leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prières & des sacrifices, ont été comme amis de Dieu, lorsqu'ils sont une fois morts, ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toujours! Si cela est ainsi tu dois être persuadé qu'il est bien, & que les Dieux l'auroient fait autrement, s'ils l'avoient jugé nécessaire. Car s'il eût été juste, il auroit été aussi très-possible; & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté : mais de ce que cela

n'est pas, s'il est vrai qu'il ne soit pas, tu dois nécessairement conclure qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois toi-même qu'en faisant cette recherche, tu disputes de tes droits avec Dieu, & tu lui en demandes une espece de compte : or, nous n'en userions pas ainsi, si Dieu n'étoit souverainement juste & souverainement bon. Et puisqu'il a ces deux qualités, il n'a donc rien oublié de ce qui étoit juste & raisonnable dans la disposition & dans l'arrangement du monde.

VI. Tâche de t'accoutumer aux choses auxquelles tu es le plus mal propre, *l'habitude te les rendra aisées & faciles* : car tu vois que la main gauche, qui est mal-adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme

que la main droite, parce que c'est une chose qu'elle fait toujours.

VII. Pense souvent à l'état où il faut que tu sois, & pour le corps & pour l'ame, quand la mort te surprendra; songe à la briéveté de la vie, à l'abyme infini du tems qui t'a précédé, à celui qui te suivra, & à la foiblesse & fragilité de la matiere.

VIII. Considere les causes, dépouillées de l'écorce qui les couvre; le but de toutes les actions; ce que c'est que la douleur, la volupté, la gloire & la mort; & pense que nous nous faisons nous-mêmes tous nos embarras; qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder, & que tout n'est qu'opinion.

IX. Dans l'usage des opinions il faut plutôt ressembler au lutteur

qu'au gladiateur : car dès que celui-ci perd son épée, il est mort ; au lieu que l'autre a toujours son bras , & n'a besoin que d'avoir le courage de s'en bien servir.

X. Il faut regarder ce que les choses font en elles-mêmes, en considérant séparément leur matière, leur forme & leur fin.

XI. Que le pouvoir de l'homme est grand ! il dépend toujours de lui de ne faire que ce qui est agréable à Dieu , & de recevoir avec soumission & avec joie tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer.

XII. Désormais il ne faut se plaindre ni des Dieux, ni de la Nature : car ils ne manquent ni volontairement, ni malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes : car toutes leurs fautes

de Marc Antonin. LIV. XII. 445
font involontaires. Il ne faut donc
jamais se plaindre.

XIII. C'est être bien ridicule &
bien étranger dans le monde, que
de s'étonner de quoi que ce soit.

XIV. Ou c'est une destinée ab-
solue & un ordre inévitable qui
gouverne tout ; ou c'est une pro-
vidence qu'on peut se rendre pro-
pice ; ou c'est le hasard & une con-
fusion téméraire. Si c'est l'immua-
ble nécessité, pourquoi t'opposes-
tu à ses arrêts ? Si c'est la provi-
dence que tu puisses te rendre pro-
pice, pourquoi ne tâches-tu pas
de te rendre digne de son secours ?
Et si c'est le hasard aveugle, réjouis-
toi de ce que, dans un si grand dé-
fordre, tu as au dedans de toi une
ame intelligente pour te conduire :
si le tourbillon t'enveloppe & t'en-
traîne, qu'il entraîne ta chair &

tes esprits, il ne dépend pas de lui d'entraîner ton ame.

XV. Une lampe éclaire jusqu'à ce qu'elle soit éteinte, & ne perd pas un seul moment sa lumiere. Comment donc laisserois-tu éteindre avant la mort la vérité, la justice & la tempérance qui sont en toi ?

XVI. Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a péché, ne manque pas de dire en toi-même : Que fais-je si c'est un péché ? Que s'il a péché véritablement, fais d'abord cette réflexion, qu'il s'est condamné lui-même, & que c'est comme s'il s'étoit lui-même déchiré le visage avec ses ongles. Souviens-toi en même-tems que celui qui ne veut pas que les méchans péchent, est semblable à celui qui voudroit empêcher les figes d'a-

de Marc Antonin. LIV. XII. 447

voir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hennir, & toutes les autres choses qui sont naturelles, & d'une nécessité indispensable. Car que peut faire à cela le misérable qui a ce naturel vicieux ? Guéris-le donc, si tu es si habile.

XVII. Une chose n'est pas honnête, ne la fais pas ; elle n'est pas vraie, ne la dis point, & sois toujours le maître de tes mouvemens.

XVIII. Il faut avoir toujours le monde entier devant les yeux, & se dire à tous momens : Qu'est-ce qui me donne présentement une telle penée ? La bien développer & considérer séparément sa matiere, sa forme, sa fin & le tems de sa durée.

XIX. Commence enfin à sentir

qu'il y a en toi quelque chose de plus considérable & de plus divin que ce qui produit tes passions, & qui te remue comme une marionnette, par des ressorts étrangers.

XX. Qu'est présentement mon ame ? Est-elle crainte, soupçon, desir, ou quelque chose de semblable.

XXI. La première chose, c'est de ne rien faire témérairement & sans dessein ; & la seconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la société.

XXII. Pense que dans peu tu ne seras plus, ni toi, ni rien de ce que tu vois, ni aucun de ceux qui sont présentement en vie. Toutes choses sont faites pour être changées & détruites, afin qu'il en naisse d'autres de leurs débris.

XXIII. Tout n'est qu'opinion ;

& l'opinion est en toi ; défais-t'en donc quand tu voudras, & comme ceux qui ont doublé un Cap , tu ne trouveras plus que tranquillité, que sûreté, & tu voyageras comme dans un golfe doux & paisible.

XXIV. Toute action qui cesse & finit en son tems, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse ; & celui qui la fait, n'en souffre aucun non plus de cette cessation. Il en est de même du tissu de toutes nos actions, que nous appellons la vie. S'il finit en son tems, il ne reçoit aucun mal de cette fin ; & celui qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'est point malheureux. Or, c'est la Nature qui mesure le tems, & qui assigne à chacun son terme ; quelquefois c'est la Nature particuliere, com-

me il arrive à ceux qui meurent de vieillesse : mais, en général, c'est la Nature universelle qui gouverne tout, & qui changeant & remuant à son gré toutes ses parties, fait que le monde subsiste toujours frais & toujours jeune. Or, ce qui est utile à l'Univers, est toujours de saison & toujours beau. La cessation de la vie n'est point un mal, puisqu'elle n'est point honteuse ; car elle ne dépend pas de nous, & n'est point contraire aux loix de la société ; & elle est un bien, puisqu'elle est commode, utile, & convenable à l'Univers qu'elle renouvelle.

XXV. Celui-là est gouverné & porté par l'esprit de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même destin, & qui règle ses volontés sur les siennes.

XXVI. Voici trois regles qu'il faut avoir toujours présentes ; la premiere, pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire témérairement & d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait. Et pour ce qui est des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être persuadé qu'ils viennent du hasard ou de la Providence, & qu'il ne faut jamais ni accuser la Providence, ni se plaindre du hasard. La seconde, de considérer ce que chaque chose étoit avant qu'elle eût reçu l'ame avec la vie, & ce qu'elle est depuis qu'elle l'a reçue, jusqu'à ce qu'elle la rende; de quelles parties elle est composée, & en quelles parties elle se dissout. La troisieme enfin, c'est de penser que si tu t'étois une fois élevé au dessus des nues, & que tu eusses contemplé

de-là les hommes & toutes les choses humaines, leur confusion & leur désordre, & vu cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la région éthérée ; toutes les fois que tu t'éleverois à la même hauteur, tu les verrois toujours de même : car leur seule qualité permanente, c'est d'être toujours semblables, & toujours de peu de durée. Où est donc-là ce grand sujet de vanité ?

XXVII. Chasse l'opinion & te voilà sauvé. Or, qui est-ce qui t'empêche de la chasser ?

XXVIII. Quand tu es fâché de quelque chose, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la Nature universelle, & que les fautes des autres ne teregardent point; que tout ce qui se fait, a toujours & est présentement par-tout de même;

qu'il y a entre les hommes une étroite liaison, & une parenté qui ne vient pas tant de la chair & du sang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame.

Tu as encore oublié que cette ame de chacun est un Dieu & une émanation de la Divinité; que rien n'est à nous en propre; mais que tes enfans, ton corps & toutes esprits viennent de Dieu; que tout n'est qu'opinion, & enfin que le temps présent est le seul dont chacun jouit, & qu'il puisse perdre.

XXIX. Il est bon de repasser souvent en sa mémoire tous ceux qui ont été extrêmement fâchés de quelque chose; ceux qui ont été élevés au faite de la gloire; ceux qui ont été précipités dans un abyme de calamités; ceux qui ont eu des inimitiés violentes;

enfin , tous ceux qui ont reçu les plus grandes faveurs de la fortune, ou éprouvé ses plus grands revers, en quelque état que ce soit ; & ensuite il faut faire cette réflexion ? Où sont-ils ? que sont-ils devenus ? Ce n'est plus que fumée & que cendre ; ils ne vivent plus que dans les discours des hommes , ou même ils n'y vivent déjà plus. Pense en même tems à ce que faisoit , par exemple, Fabius-Catulinus à sa maison de campagne ; Lucius Lupus & Stertinius à Baïes ; Tibere & Velius Rufus à Caprée. Pense à tous les empressemens inquiets, avec lesquels ils couroient à tout ce que leur imagination séduite leur faisoit paroître digne de leurs soins & de leur estime ; combien tout cela étoit méprisable & vil , & qu'il y avoit bien plus de raison & de sa-

gesse à se montrer en toutes rencontres juste, tempérant & soumis aux ordres de Dieu, avec une simplicité sans fard : car il n'y a rien de plus mauvais & de plus insupportable que l'orgueil, nourri & enflé par une humilité fausse.

XXX. Quand les libertins te demanderont, où est-ce que tu as vu les Dieux, & comment tu fais qu'il y en a, que tu leur rendes un si grand culte ; tu leur répondras, premièrement, qu'ils sont visibles ; & que d'ailleurs, quoique tu ne vois pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter ; qu'il en est de même des Dieux : les effets merveilleux que tu ressens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils sont, & font que tu les adores.

XXXI. Le bonheur de la vie

consiste à considérer ce que chaque chose est en elle-même, & à connoître sa matiere & sa forme; à faire de tout son cœur des actions de justice, & à dire toujours la vérité. Que reste-il après cela, qu'à jouir de la vie, en accumulant bonne action sur bonne action, sans laisser entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide.

XXXII. Il n'y a qu'une même lumière du Soleil, quoiqu'elle soit divisée & séparée par des murailles, par des montagnes, & par mille autres choses. Il n'y a qu'une même matiere, quoiqu'elle soit divisée en des millions de corps séparés. Il n'y a qu'un seul & même esprit, quoiqu'il soit partagé en une infinité de natures différentes, & de différents individus. Il n'y a qu'une même ame intelligente, quoiqu'elle
semble

de Marc Antonin. LIV. XII. 457
semble être séparée & divisée
en toutes les autres parties de
tous ces êtres différens. La forme
& la matiere insensibles n'ont au-
cune liaison l'une avec l'autre;
elles sont pourtant unies & liées
par l'esprit de l'Univers, qui les
assemble malgré elles; mais l'ame
intelligente a une inclination par-
ticuliere & propre pour sa sem-
blable; elle se joint à elle, &
rien n'en peut empêcher l'union.

XXXII Que souhaitez-tu ?
d'être ? de sentir ? d'avoir du mou-
vement ? de croître ? de ne croître
plus ? de parler ? de penser ? Qu'y
a-t-il là qui te paroisse digne de
tes desirs ? Si donc toutes ces
fonctions séparées sont si mépri-
sables, va tout d'un coup à ce
dernier retranchement, qui est de
suivre la raison & Dieu. Mais

souviens-toi que c'est bleffer le respect qu'on leur doit, & ne pas les suivre que d'être fâché que la mort vienne nous priver de toutes choses.

XXXIV. Que la partie du tems infini, assignée à chacun, est petite, & qu'elle est bientôt absorbée & engloutie par l'éternité ! Quelle petite portion de toute la matiere t'a été distribuée ! Quelle petite part as-tu à l'esprit universel, & dans toute la terre ! Quel petit point a-t-on choisi pour t'y faire ramper ! Si tu t'entretiens bien de ces pensées, tu ne trouveras rien de grand que de faire ce que ta propre Nature demande, & que de souffrir ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer.

XXXV. Quel usage fait présentement ton ame d'elle-même ?

de Marc Antonin. LIV. XII. 459
car tout consiste en cela. Toutes les autres choses, soit qu'elles dépendent de toi ou non, ne sont que cendre & que fumée.

XXXXVI. Une des plus fortes raisons pour faire mépriser la mort, c'est que ceux même qui ont établi le souverain bien dans la volupté, & le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant méprisée.

XXXVII. Celui qui ne trouve d'autre bien que ce qui est de saison, à qui il est égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raisonnables, & qui ne met aucune différence entre jouir fort longtemps de la vue de ce monde, & n'en jouir que peu d'années, celui-là, dis-je, ne craint point la mort.

XXXVIII. Mon ami, tu as vécu dans cette grande Ville, qu'importe que tu n'y aies vécu que cinq ans ? Ce qui est selon les loix est égal pour tout le monde. Quel grand mal est-ce donc pour toi d'être envoyé hors de cette Ville, non pas par un tyran, ni par un Magistrat injuste, mais par la nature même qui t'en a fait Citoyen. C'est comme si le Préteur renvoyoit de la scène un Comédien qu'il auroit loué. Mais je n'ai pas encore achevé les cinq actes ; je n'en ai représenté que trois. C'est bien dit, tu en as représenté trois ; or, dans la vie trois actes font une pièce complète ; & celui-là seul lui marque ses véritables bornes, qui l'ayant composée, juge présentement à propos de la finir. Tu n'es cause, ni de l'un, ni de l'autre, ni de son

de Marc Antonin LIV. XII 461
commencement , ni de sa fin ; tu
n'es qu'Acteur , retire-toi donc
avec des sentimens doux & paifi-
bles , comme le Dieu qui te donne
congé est propice & doux.



REMARQUES

SUR

LE DOUZIEME LIVRE.

I. **S**I tu n'as point d'envie contre toi-même , tu peux , dès aujourd'hui , posséder les choses , &c.) Pour nous procurer le bonheur & la tranquillité , nous courons la terre & les mers , & nous faisons des desseins de fort longue haleine : que de peines & de soins inutiles ! Ce que nous cherchons est en nous ; ne nous l'envions pas , & ne nous en privons pas volontairement nous-mêmes , nous le trouverons sans tant courir. Antonin nous en donne ici un moyen ,

qui est le seul infailible, c'est de ne penser qu'à disposer du présent. Le présent bien disposé, est un gage sûr pour l'avenir.

Selon les regles de la sainteté. & de la justice.) De la sainteté, pour être toujours soumis à Dieu; & de la justice, pour faire toujours du bien aux hommes.

Digne du monde qui t'a produit.) C'est-à-dire, digne de Dieu, dans le langage des Stoïciens.

Et tu ne dépendras plus de ceci, ni de cela.) Car toutes ces choses sont soumises à ceux qui sont soumis à Dieu.

II. *Car, par son seul esprit, il touche & pénètre les seules choses.*) Cet article est remarquable. Antonin veut faire entendre, que comme l'esprit de Dieu ne se communique qu'à ce qui est de même nature que lui, c'est-à-dire, spirituel & immortel, & qu'il ne s'arrête point à la matière; notre âme devoit faire de même, & ne s'attacher qu'aux choses qui sont de même nature qu'elle; car, par ce moyen, elle seroit toujours unie à la Divinité d'où elle a tiré son origine; elle

n'aimeroit que la vertu , & mépriseroit tout le reste. Cette idée est grande & belle.

III. *Et que ton intelligence toute pure , arrachée à l'enchaînement fatal des choses , & délivrée de ce joug , &c.*) Antonin n'a pas voulu dire que notre ame doit secouer le joug de la Providence , pour vivre en liberté , & ne dépendre que d'elle-même ; c'est tout le contraire , il veut qu'elle se retire de l'enchaînement fatal des choses matérielles qui l'entraînent. Car , pendant qu'elle est abymée dans ces ordures , elle est nécessairement terrestre & charnelle , & par conséquent , elle est comme emportée par le même tourbillon qui entraîne tout. Pour revenir donc de cet état misérable , il faut qu'elle reprenne sa supériorité , & elle ne peut la reprendre qu'en se réunissant à Dieu , & en se soumettant uniquement à ses ordres.

Comme la Sphere d'Empédocle.) On peut voir ce qui a été remarqué sur l'art. 43 , du Liv. VIII. & sur l'art. 13. du Liv. XI.

IV. *Font pourtant plus d'état de l'opi-*

nion des autres que de la leur.) L'amour-propre les devoit porter à faire tout le contraire. Il y a là une contradiction qu'on ne sauroit expliquer. On craint plus la réputation que la conscience.

V. *Lorsqu'ils sont une fois morts, ils ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toujours.*) Les Philosophes qui nioient l'immortalité de l'ame, reprochoient à Dieu que c'étoit en vain que les Justes le servoient pendant leur vie, puisqu'ils souffroient qu'ils mourussent enfin pour toujours. Antonin veut combattre ce sentiment, & faire taire en même-tems son imagination, qui ne manquoit pas de lui suggérer des scrupules sur cette matiere. Mais comme il n'avoit pas la force de démontrer l'immortalité de l'ame, & la vérité de la résurrection, dont il n'avoit que des idées confuses, parce qu'il n'avoit pas puisé dans les véritables sources, ni connu la véritable lumiere, qui seule peut nous éclairer, il prend le parti qui lui paroît le plus juste & le plus saint, c'est de dire, que, quelque chose que Dieu ait ordonné

des hommes après leur mort, il n'a rien fait qui ne soit digne de sa bonté & de sa justice. Ce chapitre est fort beau, & ne marque pas tant l'incrédulité & l'incertitude d'Antonin, que sa confiance en la bonté de Dieu, & son entière soumission à ses ordres.

Car s'il eût été juste, il auroit aussi été très-possible.) La justice de la résurrection & de la seconde vie, est solidement prouvée dans les écrits des Evangélistes & des Apôtres, puisqu'elle est une suite & une dépendance de la justice de Dieu, qui doit punir les méchans, & récompenser les bons; & sa possibilité est sûre, par les principes mêmes d'Antonin. Quelle auroit été sa foi, s'il avoit connu la force & l'étendue de toutes les vérités qui se tirent de ses principes?

Il auroit été aussi très-possible, & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté.) Antonin ne reconnoît rien d'impossible dans la résurrection des morts; & en cela, il ne s'éloigne point du tout de l'opinion de sa secte. Aussi, quand St. Paul parle de la résurrection devant les

Epicuriens & les Stoïciens ; St. Luc dit : *Quelques-uns s'en moquerent , & les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet.* Ceux qui s'en moquerent , ce furent les Epicuriens ; & ceux qui remirent à une autre fois , ce furent les Stoïciens , dont les sentimens n'étoient pas si éloignés de ce que St. Paul leur annonçoit , que ceux des autres Philosophes. Le même Saint étoit si assuré qu'il n'y avoit rien que de naturel dans cette opinion , que dans le discours qu'il fit devant Agrippa & Festus , il ose bien leur dire , en les interrogeant : *Qu'est-ce donc qui vous paroît incroyable dans cette opinion, que Dieu ressuscite les morts ?* Act. 26. 8. Quelle honte aujourd'hui pour beaucoup de Chrétiens , de douter plus de la résurrection que les Païens mêmes !

Mais , de ce que cela n'est pas , s'il est vrai qu'il ne soit pas, &c.) Antonin ne reçoit pas cela comme vrai ; & sans rien décider , il se contente de dire : Quand même les Justes mourroient pour toujours , Dieu ne laisseroit pas d'être juste. Quelle idée de la justice de Dieu , & quelle confiance en lui !

Tu vois toi-même qu'en faisant cette recherche, tu disputes de tes droits avec Dieu, &c. Or, nous n'en userions pas ainsi, &c.) Antonin se prouve à lui-même, que la recherche qu'on fait en disputant ainsi avec Dieu, est une marque sûre de la forte persuasion où l'on est, qu'il est juste & bon. Car autrement, on ne diroit jamais: *comment est-il possible, &c.* Mais ce passage peut recevoir un autre sens. En effet, ces mots: *Or, nous n'en userions pas ainsi,* peuvent fort bien signifier: *Or, Dieu ne nous permettroit pas d'en user ainsi, &c.* Pour dire que si Dieu souffre que nous disputions tous les jours avec lui, & que nous lui demandions raison de sa conduite, c'est parce qu'il est souverainement juste & souverainement bon, & qu'il fait bien que ses voies sont droites, & qu'il sera toujours victorieux, quand les hommes prendront la liberté de juger de ses jugemens: *Ut vincat, cum judicatur.* Ps. 51. 4.

VI. *La main gauche, qui est mal-adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée, &c.*) Les Péripatéticiens enseignoient que la main droite

étoit naturellement plus forte & plus adroite que la gauche. Mais les Platoniciens se moquoient de cette opinion, & soutenoient que les deux mains, les deux pieds, & toutes les parties droites & gauches sont égales; & que si nous avons une main & un pied plus forts, cela vient de l'habitude, & du peu de soin que nos nourrices ont pris de nous, en nous laissant devenir presque boiteux & manchots. Les Stoïciens étoient du sentiment de ces derniers, comme il paroît par ce passage. Et Antonin se sert de cette preuve, pour démontrer qu'il n'y a rien que l'habitude ne puisse nous rendre familier.

VII. *Pense souvent à l'état où il faut que tu sois, & pour le corps & pour l'ame.*) Car Dieu ne demande pas seulement la pureté de l'ame, mais aussi celle du corps, que nous lui devons offrir comme une victime vivante, sainte & agréable à ses yeux. S. Paul Rom. 12. 1.

Quand la mort te surprendra.) Car il n'y a rien de plus incertain que l'heure de sa venue; elle viendra comme le larron dans la nuit.

IX. *Dans l'usage des opinions, il faut plutôt ressembler au Lutteur qu'au Gladiateur.*) Cette maxime est fort belle. Comme il n'y a que nos opinions qui nous trompent & qui nous séduisent, nous devons être toujours en garde contre elles, & les combattre de tout notre pouvoir. Mais dans ce combat, il ne faut pas ressembler au Gladiateur, qui n'a que des armes étrangères: car il ne les a pas plutôt perdues qu'il est mort. Il faut ressembler au Lutteur, qui vient armé de ses propres armes, c'est-à-dire, de son bras. Si nous nous servons contre nos opinions d'armes étrangères, nous serons bientôt défaits, au lieu que si nous employons nos armes naturelles, c'est-à-dire, les armes de l'intelligence, nous sommes assurés de vaincre toujours.

XI. *Que le pouvoir de l'homme est grand!*) Mais ce pouvoir ne vient pas de ses propres forces; il lui vient de Dieu.

XII. *Déformais il ne faut se plaindre ni des Dieux, ni de la Nature.*) Car la Nature ne fait qu'obéir à Dieu, & Dieu ne fait rien que de juste.

Il ne faut donc jamais se plaindre.) S'il falloit se plaindre, il ne faudroit se plaindre que de soi-même. Mais il ne le faut pas, puisque tout doit être indifférent à un homme de bien, hors le péché. Et c'est dans ce sens qu'Epictète a fort bien dit, *accuser les autres de ses propres maux, c'est d'un ignorant; n'en accuser que soi-même, c'est d'un homme qui commence à s'instruire; & n'en accuser ni soi, ni les autres, c'est d'un homme parfaitement instruit.*

XIV. *Ou c'est une destinée absolue, & un ordre inévitable.*) C'est-à-dire, une providence inflexible, & qui ne change rien à ce qu'elle a déterminé, comme le croyoient la plupart des Stoïciens rigides.

Ou c'est une Providence qu'on peut se rendre propice.) C'est la Providence qu'Antonin croyoit avec la plupart des Stoïciens mitigés; & c'est celle que nous croyons, sans donner pourtant aucune atteinte à l'immutabilité des décrets de Dieu.

XV. *Comment donc laisserois-tu éteindre, avant sa mort, la vérité, la justice & la témé-*

ptérance.) Nous sommes des lampes vivantes ; si nous laissons éteindre notre lumière, c'est notre faute : car il dépend de nous de l'entretenir toujours, par le moyen de la charité & des bonnes œuvres.

XVI. *Que fais-je si c'est un péché : car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée.*) Comme Antonin le dit lui-même dans l'art. xix. du Livre xi. On peut voir là les *Remarques.*

Qu'il s'est condamné lui-même, & que c'est comme s'il s'étoit lui-même déchiré le visage avec ses ongles.) La conscience seule des méchans nous venge assez de leurs injures ; car elle leur fait souffrir des tourmens qui ne finissent point. C'est un vautour qui déchire leurs entrailles.

XIX. *Qu'il y a en toi quelque chose de plus considérable & de plus divin que ce qui produit tes passions.*) Ce qui produit nos passions c'est l'ame animale, nos esprits animaux, qui étant émus par les objets extérieurs, nous agitent & nous remuent ; & ce sont ces esprits qu'Antonin appelle des ressorts étrangers, parce qu'ils sont

hors de nous, hors de notre ame; & une preuve assurée que ce qui cause nos passions, n'est pas ce que nous avons de plus parfait, c'est que nous trouvons, en même-tems en nous une chose toute différente, qui, quand elle veut juger de ces mêmes passions, les combat & les tient soumises.

XX. *Qu'est présentement mon ame? est-elle crainte, soupçon, desir?*) Car notre ame n'est que ce qu'elle pense, comme cela a été dit ailleurs.

XXIII. *Et comme ceux qui ont doublé un Cap, tu ne trouveras plus que tranquillité.*) Nos opinions sont les vents qui nous agitent; chassons-les, & nous serons comme ceux qui ont doublé un Cap. En approchant de ce Cap, ils étoient le jouet des vents; mais ils ne l'ont pas eu plutôt doublé, que ce même Cap les a mis à couvert de l'orage.

XXIV. *Toute action qui cesse & finit en son tems, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse.*) Au contraire, on peut dire qu'elle est parfaite quand elle cesse, & que c'est un bien. Antonin prouve fort bien que

la mort ne peut être un mal, & qu'il est ridicule de la craindre.

Il en est de même du tissu de toutes nos actions. Car, ce qui est vrai de l'une, l'est aussi nécessairement de toutes les autres.

Quelquefois, c'est la Nature particulière, comme il arrive à ceux qui meurent de vieillesse; mais en général, c'est la Nature universelle. Antonin n'oppose pas la Nature particulière à la Nature universelle, cela feroit contraire à ses principes & à la vérité. Son dessein est de combattre cette erreur qui nous fait dire tous les jours que des enfans qui meurent, *meurent avant leur terme*, & que ceux qui se tuent *préviennent le jour de leur mort*. C'est un langage plein de fausseté, & qui n'est pardonnable qu'à la foiblesse des hommes. Personne ne meurt que dans le tems qui lui est donné, & c'est la Nature universelle qui mesure, & qui distribue le tems à chacun comme il lui plaît, aux uns plus, aux autres moins; & comme ceux qui meurent de vieillesse sont fort rares, Antonin dit que c'est la Nature

particuliere qui regle leur cours, c'est-à-dire, que la Nature universelle a fait une exception à sa regle; & c'est cette exception qu'il appelle une Nature particuliere: car en effet, ces gens-là vivent comme s'ils étoient conduits par une Nature différente de celle qui met des bornes à la vie des autres hommes; mais ce n'est qu'une seule & même Nature, c'est-à-dire, Dieu.

Puisqu'elle n'est point honteuse; car elle ne dépend pas de nous.) Il n'y a rien de honteux pour nous que ce qu'il dépend de nous de faire ou de ne pas faire, comme il a été prouvé ailleurs.

XXV. *Celui-là est gouverné & porté par l'esprit de Dieu, qui concourt avec Dieu.*) Il n'y a rien de plus sûr que cette regle, & il dépend toujours de nous de connoître, par son moyen, & l'état où nous sommes, & quel est l'esprit qui nous conduit.

XXVI. *Et d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait.*) Car cela est possible aux hommes avec le secours de Dieu.

Et où cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la région Ethérée.) Les Platoniciens & les Stoïciens croyoient que l'air & la région Ethérée étoient peuplés d'un nombre infini d'habitans, qu'ils appelloient des Démons, dont les uns étoient visibles, & les autres invisibles, & pourtant tous mortels.

Où est donc là ce grand sujet de vanité?) Puisque toutes les choses humaines ne font que désordre & que confusion, & qu'il n'y a rien sur la terre, dans l'air, & dans la région Ethérée, qui ne soit de même nature, & sujet aux mêmes loix, qu'est-ce donc qui peut faire l'orgueil des hommes, & où trouvent-ils ce grand sujet de vanité? Ils auroient bien plus de raison de gémir de se voir engagés dans ce torrent de corruption & de misere.

XXVIII. Que cette ame de chacun est un Dieu, & une émanation de la Divinité.) Notre ame n'est pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu, & Dieu y habite.

XXIX. Fabius-Catulinus à sa maison de.

campagne ; Lucius-Lupus & Stertinius , à Bajes ; Tibere & Velius Rufus , à Caprée.) L'exemple de Tibere me persuade que tous ceux qui sont nommés ici s'étoient retirés à la campagne pour y mener la même vie que ce Prince avoit menée à Caprée où il s'étoit plongé dans toutes sortes d'infames débauches , & où il avoit créé un nouvel Officier de sa maison , qu'il appella *le Maître des voluptés.*

Car il n'y a rien de plus mauvais & de plus insupportable que l'orgueil nourri & enflé par une humilité fausse.) L'expression d'Antonin me paroît admirable , & il n'y a rien de plus vrai ; l'humilité n'est souvent qu'une nouvelle enflure de l'orgueil , qui ne sachant plus comment croître , se sert même du néant de l'humilité pour se bouffir.

XXX. *Tu leur répondras , premièrement , qu'ils sont visibles.)* Car Dieu s'est assez manifesté par ses Ouvrages , & comme dit Saint Paul : *Les choses qui ont été faites depuis la création du monde , rendent visible ce qu'il y a d'invisible en Dieu.*

Et que d'ailleurs , quoique tu ne vois pas

ton ame, tu ne laisses pas de la respecter.)
Quand nous examinons les qualités & les propriétés de la matiere, nous ne saurions douter de l'existence de l'ame ; nous la voyons plus clairement que nous ne voyons les corps. C'est pourquoi Antonin dit dans le 1 chap. du Livre x. *Mon ame, quand seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne ?* Tout de même, quand nous examinons la nature & les qualités de l'ame, il faut nécessairement ou nous aveugler volontairement nous-mêmes, ou être entièrement convaincus de l'existence de Dieu. Car Dieu est au dessus de l'ame, à proportion de ce que l'ame est au dessus de la matiere, & l'un & l'autre sont très-sensibles & très-visibles par leurs effets.

XXXI. *Sans laisser entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide.)* Car, dès qu'on cesse de faire du bien, quelque petit que soit l'intervalle, il rend tout le passé inutile, & c'est toujours à recommencer.

XXXII. *Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil.)* Antonin veut prouver dans

ce chapitre, que l'amour du prochain est si naturel, qu'il faut faire violence à l'ame pour arrêter le penchant qui la porte à cette espece d'union, & sa preuve est très-forte & très-solide.

Il n'y a qu'un même esprit, qu'une même ame animale, & qu'une même forme) L'une pour les animaux, & l'autre pour les corps inanimés, comme les plantes, le bois, la pierre, *quæ uno spiritu continentur*, comme parle Pomponius.

Il n'y a qu'une même ame intelligente.) Car les Stoïciens croyoient que les ames étoient des parties de la Divinité. Mais quoique cela soit faux dans leur sens, il est pourtant vrai de dire que toutes les ames sont d'une seule & même nature, & cela suffit pour la conséquence qu'Antonin en veut tirer.

La forme & la matiere insensibles n'ont aucune liaison l'une avec l'autre.) Ce passage étoit très-difficile; peut-être en aurai-je démêlé le sens par le mot de *forme*. Antonin entend dans l'animal raisonnable l'ame intelligente; dans l'animal privé de raison, l'ame animale; & dans les

plantes & les corps inanimés, l'esprit qui les assemble, & qui les unit. Il dit donc que dans tous ces Etres différens, la forme & la matiere sont deux choses naturellement incompatibles ; mais que Dieu les joint malgré elles, par un effet de son pouvoir : au lieu que l'ame raisonnable cherche d'elle-même à s'unir avec sa semblable, & que rien ne peut arrêter ce penchant : il n'y a personne qui ne le sente.

XXXIV. *Quelle petite part as-tu à l'esprit universel !*). Cet esprit universel n'est pas ici l'ame universelle & intelligente, c'est-à-dire, la Divinité : car comment pourroit-on accorder la petite idée qu'Antonin veut donner de la portion que nous en possédons, avec l'opinion qu'il avoit, que cette même portion étoit une partie de Dieu, & Dieu elle-même ? Il y auroit là de l'impiété, & cela seroit même contraire à ses principes. L'esprit universel est donc ici l'ame animale du monde, que ces Philosophes établissoient comme le fonds, la source d'où les esprits animaux de tous les hommes étoient émanés. C'est ce qu'il a dit dans l'arti-

cle XXXII. *Il n'y a qu'un seul & même esprit.* Quoique je voie bien le but d'Antonin, qui est de nous porter à mépriser une chose qui n'est rien auprès de son tout, je ne fais si en examinant sa pensée à fond, on la trouveroit bien solide. Qui est l'homme qui pourra me persuader que je dois mépriser mon ame animale, parce qu'elle n'est pas composée d'une plus grande quantité de cet esprit animal qui est répandu dans le monde? N'est-ce pas comme s'il vouloit me porter à mépriser la lumière, sous prétexte que je ne reçois pas dans mes yeux un plus grand nombre de rayons? Mais il suffit pour Antonin que sa pensée soit juste en un sens, & elle l'est.

XXXV. *Quel usage fait présentement ton ame d'elle-même?*) Que nous rougirions souvent, si nous nous faisons souvent cette demande !

Car tout consiste en cela.) Ce n'est pas seulement le principal, c'est le tout ; mais nous prenons le change ; & notre ame, au lieu de s'occuper toute entiere d'elle-même, ne songe qu'au corps. Il faut
avouer

avouer aussi que malheureusement pour elle, tout ne lui parle que pour le corps.

XXXVI. *Ceux qui ont établi le souverain bien dans la volupté, & le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant méprisée.*)

Il est certain que c'est une des plus fortes raisons pour faire mépriser la mort; car c'est une démonstration claire que ces gens-là étoient persuadés que la mort n'est point un mal. Antonin parle ici d'Epicure, qui méprisoit véritablement la mort, & qui soutenoit qu'elle n'est ni pour les vivans, ni pour les morts. Car pendant qu'on vit on ne meurt pas, & quand on est mort on n'est plus. Tous les biens & tous les maux consistent dans le sentiment; la mort est une privation de sentiment: elle n'est donc par elle-même ni un bien, ni un mal.

XXXVII. *A qui il est égal d'avoir eu le tems de faire peu ou beaucoup d'actions raisonnables.*) Et il le doit être à tout le monde: car, comme cela a été prouvé ailleurs, on n'est pas récompensé selon le nombre, mais selon la qualité des actions.

XXXVIII. *Mon ami, tu as vécu dans cette grande Ville.*) C'est-à-dire, dans le monde, qu'il considère comme une Ville, dont toutes les Villes ne font que les hôtelleries & les maisons.

Que cinq ans.) C'est une manière de parler, pour dire un tems fort court.

Ce qui est selon les Loix est égal pour tout le monde.) Voilà une grande vérité; quelque différentes que puissent être les choses par elles-mêmes, elles deviennent égales quand elles sont ordonnées & dispensées par la Loi.

Non pas par un Tyran, ni par un Magistrat injuste.) Car il n'y a ni Tyran, ni Magistrat injuste qui ait ce pouvoir, s'il ne lui est donné de Dieu. Ainsi, c'est toujours Dieu qui dispose de nous, comme il lui plaît.

Dans la vie trois actes font une piece complete.) Voilà la différence qu'il y a entre les pieces de théâtre, & la piece de notre vie. Celles-là doivent avoir cinq actes pour être entières, & celle-ci est entiere par-tout où elle finit.

Comme le Dieu qui te donne congé est

propice & doux.) Il dépend de tous les hommes de trouver à leur dernière heure Dieu propice & doux. Car il l'est pour ceux qui se repentent, & qui meurent en sa crainte & en son amour.

Fin du second & dernier Volume. !